



B 7

4

199

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

DONATI DAL

DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 Febbraio 1807
e morto il 1^o Dicembre 1895 in Firenze.

16 Maggio 1896





COURS D'ÉTUDES,
A L'USAGE
DES ÉLÈVES
DE L'ANCIENNE ÉCOLE ROYALE
MILITAIRE.

IV^e DIVISION.
ABRÉGÉS D'HISTOIRE.
III^e PARTIE.
HISTOIRE ROMAINE.



B. 7. H. 199

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE,
A L'USAGE
DES ÉLÈVES DE L'ANCIENNE ÉCOLE
ROYALE MILITAIRE.

DIXIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée, et augmentée de diverses notes historiques
et critiques.

*Faisant partie du Cours d'ÉTUDES rédigé
et imprimé pour cette École.*



Edition originale du fonds de la veuve NYON, aîné.

A PARIS,
Chez GENETS, jeune, libraire, rue de Thionville, n^o. 14.

1813.

Division du Cours d'ÉTUDES , à l'usage des Elèves de l'ancienne Ecole royale militaire.

Petite Grammaire française. -- Petite Grammaire latine.
-- Petite Grammaire grecque.

Principes de Littérature , par Batteux.

1^{re}. partie. De l'Apologue. -- 2^e. De la Poésie pastorale et de la Poésie didactique. --- 3^e. De la Satire et de la Poésie lyrique. --- 4^e. De la Poésie dramatique en général, et de la Tragédie et de la Comédie en particulier. --- 5^e. De la Poésie épique. --- 6^e. Des Genres en prose.

Extraits des Auteurs latins , en prose , par Chompré.

1^{re}. partie. De Sulpice Sévère , d'Éutrope , d'Aurélius Victor. --- 2^e. De Cornélius Népos, de Justin, de Q. Curce, de César. -- 3^e. De Cicéron, de Salluste, de Suétone. 4^e. De Végèce, de Velléius Paterculus, de Valère Maxime, de Columelle, d'Aulugelle, de Macrobe, etc. --- 5^e. De Tite-Live. --- 6^e. De Tacite; 24 discours choisis de Q. Curce, de Salluste, de Tite-Live; les 4 Catilinaires de Cicéron, ses Oraisons pro Marcello et pro Archia poëta.

Abrégés d'Histoires.

Histoire Sainte, extraite de Fleury. --- Ecclésiastique. --- Ancienne. --- Romaine. --- De France, 1^{re}. partie, jusqu'au règne de François II. --- De France, 2^e. partie, depuis François II, jusqu'en septembre 1812. --- Extraits de l'Histoire universelle de Bossuet. --- Abrégé de la Fable, séparé de l'Histoire ancienne.

Poëtes Latins , avec des Notes françaises.

Phèdre et quelques autres Fables latines, et Traits choisis qui ont rapport aux Fables. --- Extraits de Térence et de Plaute. --- Horace par Batteux, 1^{re}. partie, Odes et Epodes. --- Horace, 2^e. partie, Satires et Epîtres. --- Virgile, 1^{re}. partie, Bucoliques et Géorgiques. --- 2^e. partie. Les six premiers livres de l'Énéide. --- 3^e. partie. Les six derniers livres de l'Énéide.

Philosophie.

Logique et Grammaire générale. --- Arithmétique et Algèbre. --- Histoire naturelle, 1^{re}. partie. --- Histoire naturelle, 2^e. partie. --- Principes de Métaphysique et de Morale.

Traductions par Chompré.

Extraits des Auteurs latins, 1^{re}., 2^e., 3^e., 4^e., 5^e., 6^e. parties. --- Extraits de Plaute et Térence. --- Vocabulaires universel, latin et français, pour toutes les parties latines.

B 7. H. 199



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

LES premières années de Rome sont couvertes de ténèbres et d'incertitudes. Son premier historien , Fabius Pictor , vivoit du temps de la seconde guerre punique , plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de traditions fabuleuses ont dû se répandre , lorsque l'ignorance de la vraie foi rendoit les esprits accessibles à tous les genres d'erreur , lorsque l'idolâtrie des peuples facilitoit aux ambitieux tous les moyens de commander à leur croyance , lorsque l'écriture étoit rare et que les monumens étoient pleins de merveilleux ! Encore ces monumens , au rapport de Tite-Live , périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De là tant de faits extraordinaires reçus par les historiens ; de là tant de prodiges accumulés sans ombre de vraisemblance. Rome se croyoit

divine (1) ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés.

Si la date de la fondation de Rome est incertaine , du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrième année de la sixième olympiade, sept cent cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, environ cent vingt ans après que Lycurgue eût donné ses lois, et cent quarante avant que Solon donnât les siennes. On date communément, et de l'an de Rome, et de l'an avant Jésus-Christ. Pour éviter cette confusion de chiffres, on peut se borner à la première méthode, qu'il est facile de combiner avec la seconde. Il ne faut que soustraire de sept cent cinquante-trois le nombre qui exprime la date de Rome.

Cet abrégé sera partagé en trois époques : les rois, la république, les empereurs.

(1) Tous les peuples se sont crus de même favorisés du ciel, ou, si l'on veut, divins dans leur origine. D'où vient l'universalité d'une telle croyance? Elle remonte, n'en doutons pas, à la tradition commune du genre humain. (*A. Jauffret, Rech. de la Religion.*)

PREMIÈRE ÉPOQUE.

753 ans avant Jésus-Christ.

LES ROIS (*espace de 244 ans*).

I.

ROMULUS.

ROME fonda toute sa grandeur sur les oracles des dieux. Elle vouloit descendre d'Enée; elle donnoit pour père à Romulus son fondateur le dieu Mars : elle le faisoit allaiter par une louve. C'est le père des dieux et des hommes qui lui promettoit, dès son origine, l'empire des nations. Au milieu de ces fables, on voit Romulus, chef de brigands, meurtrier de Rémus, son frère, bâtir des cabanes sur un terrain dépendant de la ville d'Albe, en Italie, et fonder, avec environ trois mille hommes, un état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asile à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs qui voudroient lui obéir (1). Les Sabins lui refusent des

An de Rome,
1.
Ses commen-
cemens.

(1) Ces malfaiteurs et ces fugitifs, ainsi appelés, pourroient bien, après tout, n'être que des émigrés des divers

femmes : il les attire à des jeux , et enlève leurs filles à main armée ; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires , on ne trouvera de même que violences et brigandages.

Politique de
Romulus.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux , les peuples voisins auroient sans doute renversé sa ville naissante ; mais il avoit des vues politiques , et il affermit son ouvrage par les lois comme par les armes. Le gouvernement de Rome , dès son enfance , mérite attention. Romulus , revêtu du titre de roi , sentit bien que le peuple ne se laisseroit pas subjugué , et qu'il falloit lui donner part au gouvernement , ou y renoncer soi-même.

Ses établis-
sements.

D'abord il divisa la colonie en trois tribus , et chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales ; l'une pour le culte religieux , l'autre pour les besoins de l'état ; la troisième pour les citoyens , qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Ensuite il établit un sénat , composé de cent personnes , auquel il confia le soin de faire observer les lois , de délibérer sur les grandes affaires , et de porter les délibérations aux comices ou aux assemblées

états populaires environnans , qui , victimes des innovations continuelles de leurs concitoyens , pouvoient s'estimer heureux de trouver un asile auprès de Romulus.

du peuple. Le droit suprême de décider Pouvoir du peuple, du sénat. appartenoit au peuple ; mais ses décisions devoient être confirmées par le sénat.

Le commandement des armées , la convocation des comices et du sénat , le jugement des causes les plus importantes , la dignité de souverain pontife , étoient le partage du roi. Douze licteurs lui servoient de gardes , appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes qui combattoient à pied et à cheval. C'est l'origine des chevaliers nommés *célères* au commencement. Pouvoir du roi. Origine des chevaliers.

Pour prévenir les divisions entre le sénat et le peuple , Romulus , dit-on , permit à chaque plébéien de se choisir un patron dans le sénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons et les cliens ; ceux-là protégeoient les autres , dont ils étoient secourus en cas de besoin. Ces liens d'humanité inspirèrent la concorde et la modération. Aussi n'y eut-il point de sang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalousie des ordres après l'établissement de la république. Patrons et cliens.

Les barbares ont peu de lois , et leurs lois portent une empreinte de barbarie. En voici deux de Romulus. La première permettoit aux hommes de répudier leurs femmes , et même de les faire mourir , non seulement pour de grands crimes , Lois contre les femmes.

mais pour avoir bu du vin ; elle défendoit aux femmes de se séparer de leurs maris sous quelque prétexte que ce fût. La seconde rendoit les pères maîtres absolus de leurs enfans ; ils pouvoient les vendre jusqu'à trois fois à tout âge , les condamner même à la mort ; ils pouvoient de plus exposer ceux qui naissoient extrêmement difformes , pourvu qu'ils prissent auparavant l'avis de cinq personnes du voisinage ; encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes (1).

Lois en faveur des pères.

Etat de l'Italie.

L'Italie étoit alors , comme l'ancienne Grèce , divisée en beaucoup de petits peuples , dont la plupart se ressembloient par un courage féroce , et n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous dans un long espace de temps. Il est facile de juger , en réfléchissant sur son origine , que , ni les sièges , ni les batailles d'alors , quelques effets qu'il dût en résulter pour l'avenir , ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens.

Première guerre des Romains.

C'est contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça d'abord sa valeur. Ils formoient une espèce de république fédérative , dont les forces réunies pouvoient

(1) Il est à considérer que nulle religion ne rendit le sort des mères et des enfans plus heureux que celle de l'Evangile. La répudiation des femmes et l'exposition des enfans sont en usage chez presque tous les peuples étrangers à la religion des juifs et à celle des chrétiens. (*A. Jauffret.*)

paroître redoutables : quelques-unes de leurs villes furent cependant réduites à se soumettre. Mais un de leurs princes, Tatius , roi de Cures , pénétra jusque dans Rome. Il l'auroit peut-être détruite , si les Sabines, qu'avoient enlevées les Romains, n'eussent ménagé la paix entre leurs époux et leurs parens. Les deux peuples s'unirent aux dépens du pouvoir de Romulus; car il partagea la royauté avec Tatius , et admit dans le sénat cent des principaux Sabins. Tatius fut bientôt assassiné , et n'eut point de successeur.

Après de nouvelles victoires , dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens , en y faisant entrer les vaincus , le roi , sûr de l'affection de ses soldats , comptant déjà quarante-sept mille sujets , se livra trop au goût de la domination : il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs , dit-on , se désirent secrètement de lui. Pour cacher leur crime , ils publièrent que ce prince avoit été enlevé au ciel. Ensuite ils exercèrent l'un après l'autre la puissance royale pendant un an d'interrègne. Romulus avoit régné trente-sept ans.

Mort de
Romulus.

II.

NUMA.

Le peuple se lassa d'obéir à tant de rois.

Le sénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains et de Sabins en nombre égal, les deux partis se disputoient la couronne. On convint, par accommodement, que les Romains éliroient, et que leur choix tomberoit sur un Sabin. Numa-Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inspirer de la crainte. Il fut élu, et accepta, malgré lui, un pouvoir dont il faisoit moins de cas que de la sagesse et de l'étude.

Son caractère.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant son successeur fut-il zélé pour la paix. Il réunissoit deux qualités qu'on voit rarement ensemble, la piété et la politique. L'une et l'autre lui servirent de règle. Il se donna pour inspiré, en supposant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui servit à répandre les sentimens religieux dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le ressort principal qu'employa le nouveau roi pour assujettir aux devoirs le carac-

Au de Rome,
38.

Comment il
succéda à Ro-
mulus.

Ses établis-
semens de re-
ligion.

tère dur des Romains. Il grava profondément dans leur ame la crainte de l'Etre invisible qui voit et punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées , et il institua les fêtes du dieu Terme , pour que les limites des possessions fussent inviolables. Il établit les cérémonies du culte ; il divisa les ministres de la religion en plusieurs classes, dont la première étoit celle des pontifes. Le grand-pontife présidoit à toutes , et cette charge importante appartenoit à la royauté.

Il est probable que Numa ne connois-^{Vestales.} soit point les dieux de la Grèce. Il institua les vestales pour entretenir le feu sacré: Cette institution de vierges consacrées au culte est d'autant plus remarquable , que la virginité , sans clôture , étoit pour elles une obligation inviolable, sous peine d'être enterrées toutes vives. On les respectoit infiniment. Libres de se marier après trente ans de service , elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du sacerdoce. Il n'y eut jamais plus de six vestales.

On attribue pareillement à Numa un^{Féciaux.} autre établissement très utile , celui des *féciales* (féciaux). Ils décidoient de la justice d'une guerre , et veilloient à l'observation des traités de paix. Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis , en attestant le ciel de leur injustice , et en faisant

des imprécations contre Rome si elle étoit injuste à leur égard. C'étoit le frein le plus nécessaire à un peuple guerrier et ambitieux.

Progrès de
l'agriculture.

L'agriculture fut une véritable source de bonheur et de vertu , que Numa ouvrit à ses sujets. Il distribua les terres conquises sous le dernier règne ; il forma des bourgades , où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux ; il nomma des surveillans pour récompenser l'industrie et pour châtier la paresse. C'est ainsi que l'agriculture devint une occupation si chère aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouvèrent leur plaisir ; et l'état ne fut jamais plus glorieux que lorsqu'on couroit à la charrue après un triomphe.

Changement
fait au calcul-
drier.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la science au bien public. L'année de Romulus étoit seulement de dix mois. Il y substitua l'année lunaire de douze mois , qu'il rapprocha de l'année solaire par des intercalations. C'est ce que disent les historiens ; mais il paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de science au milieu d'un peuple barbare. Ce prince mourut après un règne pacifique de quarante-trois ans (1).

(1) Ainsi, par-tout, l'époque la plus heureuse d'une nation fut celle où ses chefs lui donnèrent eux-mêmes l'exemple des vertus religieuses. Par-tout l'époque la plus désastreuse d'un peuple fut celle où ses chefs foulèrent aux

III.

TULLUS-HOSTILIUS.

TULLUS-HOSTILIUS est élu pour successeur de Numa. Il commence son règne par distribuer à ceux qui manquoient de terres une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainsi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalousie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples se disputent la prééminence. On nomme de part et d'autre trois frères, les Horaces et les Curiaces, pour décider la querelle par un combat singulier. Du côté de Rome, le dernier Horace, vainqueur des trois Curiaces, assure la supériorité à sa patrie. Il tue ensuite sa sœur, qui pleuroit un des Curiaces, son futur époux. Tullus le fait juger par deux commissaires, et lui conseille d'appeler au peuple de la sentence de mort. Ainsi le peuple est reconnu juge suprême. Voilà ce que Tite-Live raconte avec de magnifiques descriptions; mais la critique rend ces faits douteux.

An de Rom
83.

Commen-
ment de s
règne.

La guer-
re d'Albe.

Suite de la
guerre.

Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de pieds le culte de la divinité. (*Du Culte public, 1re partie, discours.*)

Tullus. La ville d'Albe fut détruite en une heure, et ses habitans transplantés à Rome, où les principaux entrèrent dans le sénat. Rome gaignoit du terrain. Tullus battit ses voisins, quand ils osèrent prendre les armes; mais dans les ravages d'une peste, non content de recourir aux prières accoutumées, il ne put se défendre des superstitions que produit ordinairement la crainte dans les âmes foibles. Quelques auteurs racontent sérieusement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faisoit un sacrifice magique. On conjecture qu'il fut assassiné après trente ans de règne.

Fin de Tullus.

IV.

ANCUS-MARTIUS.

LE peuple et le sénat donnèrent la couronne à Ancus-Martius, petit-fils de Numa par sa mère. Il voulut imiter la piété de son aïeul, mais il n'en avoit pas la vertu. Ses premiers soins se tournèrent sur la religion et l'agriculture. Mais sa piété n'avoit rien de grand ni de généreux : elle le préoccupoit entièrement et lui faisoit oublier qu'un roi doit, avant tout, savoir régner. Les Latins, le méprisant comme un prince foible, commirent des hostilités qui troublèrent ces soins pacifiques. On leur envoya demander satisfaction. Ils

An de Rome,
513.

Commence-
ment de son
règne.

Guerre des
Latins.

refusèrent, et le fécial leur déclara la guerre au nom des Romains. Il n'est point parlé du roi dans la formule, dont voici les termes : *A cause du dommage que les Latins ont causé au peuple romain, le peuple romain et moi nous déclarons la guerre aux Latins, et nous la commençons.* A ces mots, le fécial jeta sur le territoire des ennemis un javelot trempé de sang. Cette guerre et d'autres qui suivirent tournèrent à la gloire d'Ancus et au profit de Rome.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier que de s'occuper, après la victoire, d'objets plus intéressans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliser indépendamment de ses exploits. Il augmenta l'enceinte de la ville, fit un pont sur le Tibre, et construisit le port d'Ostie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuser des salines au bord de la mer, et distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tiroit. Il bâtit une prison, d'autant plus nécessaire, que la licence devoit croître avec le nombre des sujets. Ce prince mourut après un règne de vingt-quatre ans.

Ouvrages
faits sous son
règne.

V.

TARQUIN L'ANCIEN

An de Rome,
139.

Comment il
devint roi.

TARQUIN, surnommé l'Ancien, cinquième roi, ne dut son élévation qu'à la brigue, dont il introduisit l'usage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, ils'étoit établi à Rome, avec l'espérance d'y parvenir aux honneurs, et il avoit changé son nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de sa naissance. Un mérite réel, soutenu par les richesses et par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes grâces d'Ancus et une place dans le sénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi pouvoit fixer les suffrages en faveur de sa famille. Tarquin la brigua ouvertement, sans égard pour ses pupilles. Il mania si bien les esprits, que le peuple, gagné ou persuadé, lui ordonna *de se charger de l'administration des affaires publiques*, c'est-à-dire, le fit roi.

Ses établis-
sements.

Pour augmenter son crédit dans le sénat, autant que pour récompenser ses partisans, il créa cent nouveaux séna-

teurs , tirés des familles plébéiennes. On les appela *Patres minorum gentium*. Il s'attacha encore plus la multitude , en construisant un cirque pour les jeux , à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les spectacles , et l'on peut compter de lui plaire quand on l'amuse.

Les Latins , les Etrusques , les Sabins , Ses guerres. qui rompoient toujours avec Rome , éprouvèrent successivement la valeur du nouveau roi. Comme ses prédécesseurs , il sut profiter de la victoire , en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuse du triomphe , qui fut dans la suite un puissant motif d'émulation.

Les ouvrages exécutés par Tarquin furent des prodiges dans un siècle de barbarie. Il construisit des aqueducs et des égoûts superbes , perçant les collines et les rochers pour l'avantage de la ville. Il bâtit aussi des temples , des salles pour la justice , des écoles destinées à l'éducation. Il aplanit le sommet du mont Tarpéien , sur lequel fut élevé dans la suite le Capitole. Ses ouvrages.

Tarquin , Etrusque de naissance , Grec d'origine , établit vraisemblablement les Changemens dans la religion. superstitions d'Etrurie et de Grèce , qu'il crut utiles à sa politique. La religion simple de Numa s'altéra beaucoup sous son règne ; on reçut des dieux étrangers , et l'on établit des augures , espèces de prê-

tres qui observoient le vol des oiseaux , les entrailles des victimes , la manière dont mangeoient les poulets sacrés , enfin différens signes ridicules dont ils tiroient des prédictions.

Sa fin. Les fils d'Ancus-Martius voyant Tarquin préparer la fortune de Servius-Tullius , son gendre , l'assassinèrent pour prévenir ses desseins. Mais Tanaquil , femme de ce prince , cacha adroitement sa mort jusqu'à ce qu'elle eût assuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin dont la mère avoit été emmenée captive à Rome , et que le dernier roi avoit élevé avec la tendresse d'un père.

VI.

SERVIUS-TULLIUS.

An de Rome,
175.

Comment il
s'assit sur
le trône.

SERVIUS , ayant pris l'autorité sans le consentement du peuple et du sénat , tâcha de suppléer au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple , en payant lui-même les dettes des pauvres , en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés. Il se plaignit ensuite publiquement d'un complot formé par les patriciens (1) contre sa vie , et demanda

(1) Les sénateurs étoient appelés pères (*patres*) , d'où venoit le nom de patriciens , qui distinguoit les familles nobles.

qu'on élût un roi , comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à se décider en sa faveur.

Ainsi que Tarquin , il éleva des temples Ses guerres.
à la superstition ; il remporta des victoires sur les voisins de Rome , à qui la haine et la jalousie faisoient souvent reprendre les armes. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains , et un moyen d'accroissement pour l'état , car on gaignoit , ou des terres , ou des citoyens.

Tout ambitieux qu'étoit Servius , il parut se livrer à la passion du bien public. Sa politique.
Il entreprit de réformer de grands abus , en proportionnant les contributions aux fortunes , et en ôtant à la populace les moyens de décider les plus grandes affaires par la pluralité des voix.

D'abord il exposa dans une assemblée générale l'abus des contributions ordinaires , et la nécessité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple , flatté de l'espérance d'un soulagement , lui donna le pouvoir d'établir le plan de réforme qu'il jugeroit convenable. Ce plan a un rapport essentiel avec l'histoire.

Les habitans de la ville furent divisés Division du
peuple en tri-
bus.
en quatre tribus , selon les quartiers ; et ceux de la campagne , en quinze tribus , auxquelles on en ajouta plusieurs dans la suite , de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacune avoit ses

curies, telles à peu près que nos paroisses, dont le prêtre étoit nommé *Curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déjà quatre-vingt mille en état de porter les armes.

En classes et
en centuries.

De tout le peuple romain, il forma ensuite six classes, subdivisées en centuries. La première classe comprenoit les riches. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries, parmi lesquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fournissoit des chevaux. Les quatre classes suivantes alloient en proportion des richesses, et faisoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La sixième, composée de pauvres, quoique la plus nombreuse, n'avoit qu'une seule centurie.

Effet de cette
division.

Cette nouvelle division produisit un grand effet. Dans les comices, on prit les suffrages par centuries, et non plus par tête. Ainsi la dernière classe, en conservant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence sur les délibérations; au lieu que la première décidoit seule, lorsque ses centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage par l'argent et les hommes qu'elle fournissoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine somme, avec un certain nombre de soldats.

Cens. Servius prévint que les fortunes étant sujettes à mille accidens, plusieurs ci-

toyens se trouveroient bientôt déplacés dans leurs classes. Il ordonna donc que le *cens* ou le dénombrement se renouveleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *lustre*. Les *lustres* devinrent chez les Romains une mesure du temps, comme les olympiades chez les Grecs. Lustres.

Pour adoucir le sort des esclaves, Servius permit non seulement de leur rendre la liberté, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis, qu'ils conservoient, rappeloit des idées humiliantes : c'étoit néanmoins un grand bonheur d'échapper à la condition servile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs esclaves et leurs bestiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre tribus de la ville les moins considérables de toutes. Ce qu'il fit pour les esclaves.

Un autre projet exécuté par Servius mérite tous nos éloges. La force des armes et les traités, en unissant les Sabins et les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animosité contre un peuple élevé sur leur ruine. Pour cimenter la paix, dont il représenta vivement les avantages, il les engagea à bâtir un temple à Rome, où l'on sacrifioit en commun tous les ans. Il régla qu'après le sacrifice, on termineroit les différens à l'amiable, et qu'on délibéreroit sur les Il concilie avec Rome les peuples vaincus.

moyens d'entretenir la concorde et l'amitié ; qu'ensuite il y auroit une foire , où chacun pourroit se fournir des marchandises dont il auroit besoin. La religion , les conférences , le commerce , tout devoit concourir , avec le temps , à faire de ces étrangers autant de Romains ; et ils y gagnèrent autant que Rome. Les conditions du traité , quoiqu'en langue latine , furent gravées sur une colonne en caractères grecs.

Sa fin. On assure que , sacrifiant tout au bien de l'état , Servius pensoit à déposer la royauté , pour établir un gouvernement républicain , lorsqu'il fut enlevé à ses sujets par un crime atroce. Sa fille Tullie , monstre d'ambition et de cruauté , avoit épousé Tarquin , petit-fils du roi de ce nom. L'un et l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conspiration se termine par le meurtre du roi , dont le cadavre est foulé sous le char de son exécrationnelle fille. De six rois de Rome , tous dignes d'éloges , en voilà quatre qui périssent de mort violente.

VII.

TARQUIN-LE-SUPERBE.

*An de Rome, 219.
Son règne.* SOUILLÉ du sang le plus précieux, usurpateur du trône sans daigner recourir au peuple ni au sénat , Tarquin devoit régner

en tyran. On vit l'injustice et la violence prendre la place des lois ; mais , en tyran habile , il ne négligea aucun moyen d'affermir et d'étendre son pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur et ses bienfaits gagnèrent une partie des soldats. Une garde nombreuse d'étrangers veilloit pour sa défense , tandis que les délations , les supplices répandoient par-tout la terreur , et que les assemblées du peuple étant suspendues par des édits , il ne restoit plus de ressource contre les entreprises de la tyrannie.

On rapporte un trait célèbre de la politique de Tarquin. Plusieurs patriciens , réfugiés à Gabies , ville des Latins , avoient soulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus , dont il dirigeoit les démarches , affecte de le trahir , sous prétexte de quelque brouillerie , et se retire dans cette ville. Il y joue si bien son rôle qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie consulter son père sur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin , ne voulant s'expliquer ni de vive voix , ni par écrit , mène le messenger dans un jardin , abat en sa présence les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres , et le fait partir sans autre réponse. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens , et livra la ville à son père.

Subjugué les
Gabiens.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires sur tous ses ennemis. Le sénat étoit sans force, le peuple abattu n'osoit se plaindre : Rome sembloit réduite au point de langueur et d'accablement où commence d'ordinaire la servitude des nations.

Livres sybillins.

Les historiens racontent qu'une femme inconnue présenta au roi neuf volumes dont elle demandoit une grosse somme ; que le roi n'ayant pas voulu les payer cher, elle en brûla trois ; qu'elle revint demander le même prix des six autres ; qu'elle en brûla encore trois après un nouveau refus ; qu'elle recommença ensuite la scène, et que les livres qui restoient ayant été reconnus pour être les oracles de la Sibylle de Cumès, Tarquin les acheta, après quoi la femme disparut. Ces livres, gardés précieusement, furent, entre les mains du prince, et ensuite du sénat, les interprètes de la volonté des dieux. On les faisoit parler au besoin ; on en tiroit les oracles que l'intérêt présent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriser une nation superstitieuse.

Capitole.

Vers le même temps fut exécuté le projet du premier Tarquin, de bâtir le Capitole ; et ce fut l'occasion de fabriquer une autre fable qui produisit de grands effets. En creusant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il se trou-

va, dit-on, une tête d'homme aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée. Les augures, consultés sur ce prodige, déclarèrent que Rome deviendrait la capitale de l'Italie. De là le nom de *Capitole* qu'on donna au mont Tarpécien. De pareilles fictions frappoient les esprits, élevoient les âmes, et inspiroient une sorte d'enthousiasme auquel les Romains furent en partie redevables de leurs succès. Persuadés que les dieux leur destinoient l'empire, ils couroient aux combats comme à des victoires certaines.

Tarquin recueilloit les fruits de sa politique. Les chimères dont il amusoit le peuple achevoient ce que la violence avoit commencé. Vraisemblablement il eût joui jusqu'à la fin de sa puissance usurpée, si l'attentat de son fils Sextus contre la chaste Lucrèce n'eût excité la plus vive indignation. Lucrèce violée se tua. Junius Brutus, ennemi personnel du tyran, saisit l'occasion de se venger et de briser les fers de sa patrie. Son éloquence ranima le courage des sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrèce, le peuple sortit de son engourdissement. Tarquin assiégeoit Ardée dans le Latium. On le condamna, lui et sa postérité, à un exil éternel ; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir ; on substitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchi-

Tarquin
chassé de
Rome.

que. Athènes, dans le même temps, secoua le joug des Pisistratides. Il y a un rapport singulier entre les causes et les circonstances de ces deux révolutions.

Exagérations
des historiens
sur l'histoire
des sept rois.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'espace de deux cent quarante-quatre ans. Ils avoient jeté les fondemens de sa grandeur, parceque tous étoient de grands princes, sans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injustices, mais non refuser la gloire du génie et des talens. Les historiens sont suspects d'avoir chargé le tableau de sa tyrannie. Ils exagèrent tout. Rome ne connoissoit point encore de monnoie d'argent; elle ne possédoit qu'un territoire de treize lieues de long sur dix de large; elle ne cultivoit ni les sciences, ni les arts: ils en parlent néanmoins comme si tous les talens y eussent été cultivés.

Doutes sur
cette histoire.

On demande comment sept rois électifs, dont quatre sont morts assassinés, dont le dernier a été détrôné, embrassent dans l'histoire un espace de deux cent quarante-quatre ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fournissent pas d'exemple d'une pareille durée de sept règnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités supérieures, ce qui est aussi sans exemple. On tire de là une preuve contre leur histoire. Il est certain qu'elle renferme beaucoup de choses douteuses.

SECONDE ÉPOQUE.

LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an
de Rome 244,
jusqu'à la ba-
taille d'Actium
en 725.

I.

Les Rois chassés, le Consulat établi.

LES Romains , assemblés par tribus et par curies , avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation , puisque , dans cette espèce de comices , tous les suffrages étoient égaux. Mais quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république , les patriciens , attentifs à leurs intérêts , préférèrent les comices par centuries , où la première classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels , qui , sous le nom modeste de consuls , exercèrent l'autorité royale. Brutus , auteur de la conspiration , et Collatin , mari de Lucrèce , furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit sans doute quelque chose de sacré , puisqu'on ne l'abolit pas entièrement. On créa un nouveau sacerdoce , auquel ce titre fut attaché ; mais le

Election des
consuls.

roi des sacrifices n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Conspiration
en faveur de
Tarquin.

Tarquin , abandonné de ses troupes , s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyèrent une ambassade à Rome, sous prétexte de demander la restitution de ses biens. Quelques jeunes Romains furent séduits par ces dangereux ambassadeurs , et conspirèrent en faveur d'un roi qu'ils croyoient persécuté , ou dont ils ambitionnoient les bonnes grâces. Un esclave découvre le complot. Les deux fils de Brutus se trouvant au nombre des coupables , leur père prononça lui-même contre eux la sentence de mort , et les fit exécuter en sa présence : exemple affreux , mais qu'il crut nécessaire pour couper jusqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambassadeurs étrusques , dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains , que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux.

Collatin.

Brutus.

Collatin parut suspect , uniquement pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conspirateurs : on l'auroit banni s'il n'avoit pas abdiqué le consulat, suivant l'avis de son collègue. Celui-ci mourut les armes à la main , dans une bataille contre Aruns , fils du roi. Ils se percèrent mutuellement de coups mor-

tels ; et la liberté fut cimentée du sang de son principal auteur. On fit l'oraison funèbre de Brutus ; les femmes portèrent le deuil une année entière.

L'esprit de liberté est si ombrageux, Publicola.
que Valérius-Publicola, nouveau consul, homme populaire, fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parcequ'il bâtissoit une maison sur un terrain qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des Romains, il démolit sa maison ; il ôta les haches des faisceaux de ses licteurs ; il voulut que les faisceaux fussent baissés devant l'assemblée du peuple ; il permit de tuer quiconque tenteroit de s'ériger en souverain ; il permit d'appeler au peuple des jugemens mêmes des consuls ; il confia enfin le trésor public à deux sénateurs choisis par le peuple. Sa conduite le fit élire consul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au sénat, trop jaloux de l'autorité ; mais on avoit besoin du peuple contre l'ennemi.

Le plus puissant roi d'Etrurie, Porsen- Porsenna.
na, avoit épousé la querelle de Tarquin, et parut bientôt aux portes de Rome. Le sénat s'étoit précautionné, soit en faisant des provisions de vivres, soit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un assez grand tribut par les enfans qu'ils donnoient à la république. Cependant la

ville auroit peut-être succombé , sans l'action presque incroyable d'Horatius-Coclès , qui défendit seul le pont du Tibre , tandis qu'on travailloit à le rompre , pour empêcher l'ennemi de passer. Le siège se tourna en blocus ; la famine étoit à craindre. Mutius-Scévola , jeune homme intrépide , se croyant tout permis pour délivrer Rome , pénétra , dit-on , dans le camp du roi étrusque , dans sa tente même , résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par méprise. Il dénonça fièrement à Porsenna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. Comment les historiens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait , condamné par toutes les lois des nations ? Porsenna se montra plus généreux en renvoyant l'assassin. Il conclut la paix avec les Romains.

Clélie.

On passe sous silence l'histoire de Clélie et de ses jeunes compagnes , données en otages , et qu'on fait repasser le Tibre à la nage sous une grêle de flèches. Le merveilleux amuse les enfans ; mais il n'apprend aux autres qu'à se défier des anciennes traditions. Horatius-Coclès , Mutius-Scévola , et Clélie , furent , dit-on , comblés d'honneurs et de récompenses. Ce qu'il y a de certain , c'est que Rome formoit des héros en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius-Publicola un vrai modèle de patriotisme. Après quatre

Fin de
Publicola.

consulats il mourut pauvre. On fit ses funérailles aux frais du public; et le deuil que portèrent un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expression éclatante des regrets de la patrie.

Rome avoit dans son propre sein un principe de soulèvement. Les patriciens en général, loin d'être comme auparavant les pères du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maîtres. L'inégalité de fortune croissoit tous les jours, et avec elle les semences de division. Les pauvres, après avoir accumulé dettes sur dettes, se trouvoient exposés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en prison ou les réduisoient en servitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacèrent même de quitter la ville.

Principe des divisions.

Valérius, frère de Publicola, propose l'abolition des dettes, comme un parti qu'exigent l'humanité et la prudence. Mais Appius-Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur, et inflexible, représente qu'abolir les dettes seroit ruiner la foi publique; qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaise conduite; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter s'ils l'aban-

Avis d'Appius-Claudius sur les dettes.

donnoient ; que du reste on exciteroit la sédition en mollissant.

Etablissement
de la dictature.

Le sénat renvoya la décision après la guerre, se contentant de suspendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage, et refusent de prendre les armes, jusqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. On proposa, pour mettre fin aux dissensions, de créer un magistrat, nommé dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, et qui gouverneroit souverainement la république dans les conjonctures où les règles ordinaires étoient impuissantes : il ne devoit rester en charge que six mois, de peur que son pouvoir ne dégénéraît en tyrannie. Le peuple, facile à tromper sur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva sans peine cet expédient.

Au de Rome,
555.

Elle ne fut
pas briguée, et
on n'en abusa
pas.

C'étoit à l'un des consuls qu'on réservoir la nomination du dictateur : le peuple devoit seulement la confirmer. Les deux consuls, Clélius et Lartius, se disputèrent généreusement à qui nommeroit son collègue. Lartius céda, et fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomènes de l'histoire, que la dictature, donnant le droit de vie et de mort, et le pouvoir le plus despotique, ait été souvent le salut de Rome ; qu'aucun ambitieux n'en ait abusé ; qu'on l'ait même abdiqué avant les six mois, dès que son objet étoit rempli. Sylla fut

le premier exemple d'usurpation à cet égard ; tant les lois avoient d'empire sur l'ame des Romains !

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie (*magister equitum*), dont la charge devoit durer autant que la sienne ; ce qui fut toujours observé depuis. Ensuite, avec un cortége de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faisceaux armés de haches, il se montra résolu de punir sévèrement le crime et la révolte. Ses jugemens étant sans appel, les mutins tremblèrent ; ils sentirent la nécessité de l'obéissance. On fit le dénombrement des citoyens (1) ; on en trouva plus de cent cinquante mille au-dessus de l'âge de puberté. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, désirèrent une suspension d'armes ; il conclut la trêve, et se démit aussitôt de la dictature.

Effet de la
création du
dictateur.

Dès que la trêve fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un second dictateur parut nécessaire. Posthumius, revêtu de cette dignité, marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes ; il n'en avoit que vingt-cinq mille. La sanglante bataille de Régile fixa

Bataille de
Régile.

(1) Je ne sais si l'on doit compter sur les dénombremens, tels que les rapportent les historiens. Le huitième, l'an 279 de Rome, n'est que de cent trois mille citoyens ; le neuvième, en 288, est de cent quatre-vingt mille deux cent quinze. Les guerres, les maladies pouvoient diminuer beaucoup le nombre dans un petit espace d'années. Mais comment se trouve-t-il si fort augmenté en si peu de temps ?

le sort de la république. Titus et Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, et se soumit. Tarquin mourut à Cumes, dans la Campanie, accablé de vieillesse et d'infortune.

Les troubles recommencent.

Les patriciens avoient gardé quelque ménagement envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeler Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublèrent leurs violences. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations et de murmures. Un vieillard s'échappe de prison, se montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des blessures qu'il a reçues à la guerre, et les traces récentes des coups dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ses malheurs causés par des accidens et par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le sénat s'assemble; Appius-Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder, et à punir.

Servilius adoucit le peuple.

Dans cette circonstance, les Volsques s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéiens ne dissimulent point leur joie, et déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisque eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses qu'on satisferoit le peuple, la suspension des dettes accordée en attendant, l'amour de la patrie ranimé par l'espérance, calment

ces braves citoyens. Les débiteurs, à l'envi, se font enrôler. Servilius défait les Volques, et partage tout le butin aux soldats.

Comme le sénat, excité par Appius, re-
fusoit toujours de satisfaire le peuple, la
sédition étoit sur le point d'éclater. Les
consuls, qui avoient chacun leur armée
encore sur pied, ordonnèrent aux soldats
de les suivre, sous prétexte d'une nou-
velle guerre. Ils comptoient sur la force
du serment, dont la religion faisoit une
loi inviolable pour les Romains. On ima-
gina un expédient frivole, qui servit à
éluder la loi : ce fut d'enlever furtivement
les enseignes, et de se retirer avec elles.
Les soldats juroient de ne point les aban-
donner. Ils se nommèrent des officiers,
et établirent leur camp sur le Mont-Sa-
cré, au-delà du Téveron, à trois milles
de Rome. Cette désertion imprévue ap-
prit au sénat combien il s'étoit fait tort à
lui-même par sa dureté et son injustice.
Le peuple sortoit en foule, et couroit au
Mont-Sacré.

Retraite du
peuple
au
Mont Sacré.

Les députés qu'on envoya aux séditeux
rapportèrent pour réponse qu'après tant
de promesses violées, il n'étoit plus pos-
sible de se fier au sénat; que les patri-
ciens, voulant dominer en maîtres de
Rome, pouvoient y rester les maîtres,
mais que les pauvres citoyens vouloient
être libres, et que leur patrie seroit le
lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce

Suite de cette
sédition.

qui étonne davantage, c'est l'ordre et la discipline qu'on voit régner dans leur camp. Point de tumulte ni de violences. Ils descendent de la montagne pour chercher des vivres, se contentant du pur nécessaire, et retournent tranquillement à leur poste. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom sous les consuls.

Parti que
prend le sénat.

Cette modération même étoit inquiétante pour le sénat. Elle annonçoit une entreprise bien concertée, et des forces redoutables prêtes à fondre sur la ville. La consternation fut générale. Personne n'osa briguer le consulat; il fallut même obliger deux sénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes; on nomma dix députés pour traiter avec le peuple; on leur donna plein pouvoir de conclure aux conditions qu'ils jugeroient avantageuses à la république. Appius et les jeunes sénateurs s'opposèrent en vain à ce parti. Leurs conseils violens avoient eu des suites trop funestes pour étouffer encore les sentimens d'humanité. Les choses en étoient au point que, sans accorder beaucoup au peuple, il étoit impossible de rétablir l'ordre et la paix. C'est ainsi que l'abus de l'autorité amène des révolutions.

II.

Le peuple acquiert de l'autorité.

A LA tête de la députation du sénat étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple : Lartius et Valérius, qui avoient exercé la dictature, et Ménénus-Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie ; il eût été fort traitable, sans deux chefs séditionnaires dont la fougue entretenoit la discorde. Ménénus employa, dit on, avec succès, l'apologue de l'estomac et des membres. Les membres révoltés contre l'estomac, qu'ils accusoient de profiter de leur travail, et de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience : lui ayant refusé leurs services, ils tombèrent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Des esprits tranquilles pouvoient sentir la justesse de cet apologue ; mais la multitude avoit besoin d'autres motifs. Ménénus fit sûrement plus d'impression, en déclarant que le sénat aboliroit les dettes.

Un des chefs du peuple, Junius-Brutus, représenta qu'on devoit prendre des

An de Rome
210.

Députés d
sénat.

Etablissement
des tribuns
du peuple.

précautions pour l'avenir; il demanda qu'il y eût des magistrats plébéiens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple. On s'étoit mis dans la malheureuse nécessité, ou d'essuyer la guerre civile, ou d'accorder aux mutins ce qu'ils exigeoient. Le sénat consentit à l'élection des tribuns du peuple. C'est le nom de ces nouveaux magistrats, tirés du corps des plébéiens pour les protéger. On déclara par une loi que leur personne seroit sacrée; que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, et ses biens voués au service de Cérès; que le meurtrier pourroit être tué sans forme de justice.

Leur pouvoir.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais qu'un seul formât opposition contre un décret du sénat, c'en étoit assez pour l'annuler : son *veto* arrêtoit tout. Nous verrons leur autorité s'accroître de jour en jour, et devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. Ils furent d'abord cinq, et ensuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement ils firent créer deux édiles, magistrats plébéiens qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

Prise de
Corioles.

L'établissement du tribunat et la sup-

pression des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le consul Posthumius-Cominius battit les Volsques, et prit Corioles, leur capitale. Il dut principalement ses succès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un sage. Le consul, après l'avoir couronné de sa main, voulut l'enrichir. Il lui destinoit la dixième partie du butin : Marcius la refusa. Le surnom de Coriolan fut une récompense plus digne de lui ; il la reçut des soldats, dont il faisoit l'admiration.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richesses distingua encore long-temps les héros de la république. Cette noble vertu, qui, dans le même temps, mettoit Aristide au-dessus de tous les grands hommes d'Athènes, étoit si chère à Ménénus-Agrippa, qu'il mourut sans laisser de quoi faire ses funérailles. Le peuple se taxa pour lui en faire de magnifiques, et ne voulut point reprendre l'argent qu'il y destinoit, quoique le sénat eût chargé les questeurs de la dépense : il le donna aux enfans du mort.

Pauvreté
de Ménénus-
Agrippa.

On n'avoit point ensemencé les terres. Quelques soins que prit le sénat pour remédier à la disette, on souffrit, et on murmura. Le peuple souffrant est, pour l'ordinaire, injuste, parceque, sans ré-

Effets de la
disette.

fléchir sur les causes de sa misère, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le blé pour leurs familles. Les tribuns accréditèrent ce bruit, et échauffèrent les têtes. Appius inspire au sénat la résolution de les réprimer et de les punir. Les consuls rassemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche; ils leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux tribuns l'occasion d'étendre leur autorité.

Accroissement du pouvoir des tribuns.

Junius-Brutus, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des consuls la permission de prendre la parole comme pour terminer la dispute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. « C'est, répondit un consul, parce qu'ayant convoqué nous-mêmes l'assemblée, la parole nous appartient. Si les tribuns l'avoient convoquée, loin de les interrompre, je ne viendrois pas les entendre ». Ce mot imprudent eut de grandes suites. « Vous avez vaincu, plébéiens, s'écria Junius. Tribuns, laissez haranguer les consuls. Demain je vous ferai connoître la dignité et la puissance de vos charges ». En effet, par son conseil, les tribuns, le lende-

maint, dès la pointe du jour, se rendent à la place publique, suivis de presque tout le peuple.

L'un d'eux, nommé Icilius, représente qu'il est essentiel, pour l'exercice du tribunat, de convoquer des assemblées, et de pouvoir haranguer sans crainte d'être interrompu. On applaudit; on approuve une loi qu'il avoit dressée la nuit avec ses collègues. Cette loi porte, « Que dans les assemblées tenues par les » tribuns, personne ne les interrompe et » ne les contredise; que si quelqu'un » ose le faire, il donne caution pour l'a- » mende à laquelle il sera condamné, et » qu'il soit puni de mort s'il refuse la » caution ». Par-là les tribuns augmentoient considérablement leur pouvoir; mais sans ce privilège ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Une loi pareille étoit un coup terrible porté au sénat. Il refusa d'abord de la confirmer, soutenant qu'elle étoit l'ouvrage d'une assemblée illégitime. On lui déclara que, s'il rejetoit les *plébiscites*, ou ordonnances du peuple, on rejeteroit les *sénatus-consultes*, ou décrets du sénat : il céda enfin, soit par nécessité, soit par complaisance.

On avoit reçu du blé de Sicile, ressource précieuse dans la disette. Le petit peuple souffroit toujours, mais sans

commettre aucune violence , et se contentant du peu que la terre lui donnoit donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. Quand il fut question , dans le sénat , de l'usage qu'on feroit de ce blé , les uns proposèrent de le distribuer gratuitement aux pauvres , les autres de le vendre fort cher , afin de punir et de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances , abolir le tribunat , casser les conventions du Mont-Sacré. Ce héros , dont on vante la probité et le désintéressement , ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs.

Il est condamné.

Les tribuns , sachant ce qui se passoit , invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe et veut massacrer Coriolan. Ils arrêtent le peuple ; mais ils somment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien méprise leur citation , Ils entreprennent de le saisir , et sont repoussés par de jeunes sénateurs. Enfin ils convoquent une assemblée , où Coriolan , bien loin de faire son apologie , répète d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au sénat. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable , en les appelant *le poison de la tranquillité publique*. Sicinius , un des tribuns , le condamne à mort sur-le-champ , de sa propre autorité , et or-

donne qu'on le précipite de la roche Tarpéienne. Comme les patriciens se dispo-
soient à le défendre, et que la populace
ne remuoit point, par respect pour les
consuls, Sicinius le cite au jugement du
peuple dans vingt-sept jours; il est con-
damné à un bannissement perpétuel.

Après la condamnation de Coriolan , Ce qui ar-
riva après sa
condamnation le peuple triompha comme d'une vic-
toire décisive remportée sur les patri-
ciens. Il auroit dû plutôt se reprocher son
ingratitude envers un citoyen dont il avoit
reçu les services les plus signalés, et dont
le crime étoit imaginaire et sans preuves.
On éprouva bientôt combien il importe
de ménager des hommes aussi capables,
par leur caractère, de nuire que de servir.
Coriolan n'écouta plus que sa vengeance.
S'étant retiré chez les Volsques, il leur
fit prendre les armes contre sa patrie. Il
devint leur général, entra sur le territoire
de Rome, et répandit par-tout la terreur.
Le peuple, gouverné par les événe-
mens, demandoit son rappel; le sénat s'y
opposoit. Mais le danger adoucit les sé-
nateurs. Ils lui envoyèrent une députa-
tion qu'il reçut avec dédain. Les prêtres
vinrent à leur tour, et furent congédiés
de même. Véturie, sa mère, à la
tête des dames romaines, alla enfin dés-
armer un fils rebelle. Les sentimens de
la nature domptèrent cette ame orgueil-
leuse. *Rome est sauvée*, s'écria-t-il, *mais*

vosre fils est perdu. Coriolan fit la paix (1). Il mourut, selon quelques auteurs, assassiné par les Volsques; selon d'autres, languissant dans une triste vieillesse, et regrettant sa patrie.

Loi agraire.

Les disputes se réveillèrent à l'occasion d'une loi agraire proposée par le consul Cassius. L'ambition seule lui inspira, dit-on, cette loi, comme un moyen de parvenir à la souveraine puissance. Il vouloit que l'on partageât, non seulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquises, et celles même que les patriciens avoient usurpées depuis longtemps. L'article des alliés déplut au peuple, qui se réservoit tout le profit du partage. Le sénat convint que les étrangers n'y auroient de part qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête. On ne cherchoit qu'à gagner du temps pour faire tomber le projet de Cassius. Dès que ce consul sortit de charge, deux questeurs l'accusèrent devant le peuple d'avoir aspiré à la tyrannie. Il fut puni de mort. Son propre père, suivant quelques écrivains, fut son accusateur dans le sénat, et le fit exécuter dans sa maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sénat eut souvent recours à l'accusation de tyrannie contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

(1) En mémoire du service qu'avoit rendu Véturie, le sénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les dames eurent seules le droit d'entrer.

On demandoit inutilement le partage que le sénat avoit promis. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'est alors que les consuls mirent principalement leur politique à exciter sans cesse de nouvelles guerres, qui pussent occuper au dehors l'ardeur inquiète de plébéiens. Ceux-ci refusoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volsques, les Véliens, les Etrusques, furent battus en diverses rencontres.

Appius, après son consulat, s'opposoit avec la même ardeur aux demandes des tribuns pour le partage des terres. Ceux-ci l'accusent devant le peuple. Il comparoit plutôt en juge qu'en accusé. Il en impose tellement, que l'on n'ose rien prononcer contre lui. Il se donne ensuite la mort, prévoyant qu'une seconde assemblée le condamneroit. Son fils, malgré les tribuns, fit son oraison funèbre, à laquelle le peuple même applaudit : tant la fermeté courageuse du père avoit excité d'admiration ! De tels hommes, en se modérant, auroient fait le bonheur et la gloire de leur patrie. Les querelles continuèrent entre les deux ordres.

On n'avoit pas encore de lois civiles propres à régler la conduite et à maintenir la fortune des citoyens. Les consuls jugeoient tous les différens, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les

Mort d'Appius.

Lois.

anciennes coutumes, ou par quelques lois de Romulus et de ses successeurs, dont il restoit à peine des vestiges ; et le sort des particuliers dépendoit ainsi des caprices des patriciens.

Loi de Té-
rentius.

Le tribun Téreñtius entreprit de remédier au désordre. Il proposa de publier un corps de lois, qu'on seroit obligé de suivre dans l'administration de la justice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des consuls, qu'il dépeignoit comme deux monarques absolus, il demanda l'élection de cinq commissaires, pour fixer des bornes à leur puissance. Tel fut l'objet de la fameuse loi Téreñtia, aussi capable que la loi agraire d'inquiéter les sénateurs. On l'attaqua, on la défendit avec la chaleur ordinaire. Quintus-Céson, fils du grand Cincinnatus, dont on parlera bientôt, fut la victime des tribuns, parcequ'il s'opposoit à leur entreprise. Faussement accusé, il sortit de Rome sans entendre le jugement. Dix citoyens s'étoient faits sa caution pour une somme. Son père la paya, et fut obligé de vivre dans une petite métairie, unique bien qui lui restoit.

Herdonius, riche Sabin, surprend le Capitole à la faveur de ces troubles. Les consuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. On monte au Capitole, on le délivre. Le consul Valérius ayant

Cincinnatus. été tué à l'assaut, Quintus-Cincinnatus

est tiré de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre, il remet la justice en vigueur, il fait oublier en quelque sorte les tribuns. Après son consulat, Minucius, un de ses successeurs, se laisse envelopper par les Eques, à qui il faisoit la guerre. Le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe sur Cincinnatus. Cet illustre laboureur quitte de nouveau son champ, se met à la tête des citoyens, délivre Minucius, revient en triomphe voir son fils Césou justifié et rappelé, abdique la dictature le seizième jour, et va reprendre sa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Ceux qui rabaissent ces exemples admirables, en disant que les Romains ignoroient alors la séduction des richesses, ont-ils assez réfléchi aux traits d'avarice si communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs; et la discipline militaire, jointe à la force du corps et au courage, devoit rendre les Romains invincibles.

Enfin après de nouvelles disputes, pleines d'animosités et de violences, le sénat, qui craignoit la ruine entière de la

Loi Térentia
reçue.

république, donna son consentement à la loi Téntia. Il fut résolu que dix commissaires seroient chargés de rédiger un corps de lois ; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine ; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de temps , même le tribunat , dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs ; que les jugemens des décemvirs seroient sans appel , et qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la paix ou la guerre. On nomma d'abord Appius-Claudius , alors consul , fils du second Appius , qui s'étoit tué lui-même. Son collègue lui fut associé avec d'autres consulaires , et avec trois sénateurs qu'on avoit députés à Athènes pour y recueillir les lois de la Grèce.

III.

Les Décemvirs.

An de Rome,
302.
Lois des
Douze-Tables. LA législation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillèrent à leur code avec ardeur. Un Grec , exilé d'Ephèse , leur interpréta les lois qu'on avoit apportées d'Athènes. Ils y ajoutèrent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini , ils l'exposèrent en public sur dix tables de chêne , invitant les citoyens à l'examiner,

à choisir, en un mot à être leurs propres législateurs. Le sénat avoit approuvé les lois par un décret. Le peuple, satisfait, les confirma. Deux autres tables, proposées l'année suivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéiennes.

Ces lois des Douze-Tables, dont il ne reste qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires et précises, supérieures en ce point aux lois de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Les pères conservoient sur leurs enfans un pouvoir absolu, et les maîtres sur leurs esclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers. Des peines capitales contre les auteurs de libelles et les poètes, et plusieurs autres dispositions cruelles qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'esprit des législateurs. Rome gagnoit cependant beaucoup à recevoir des lois qui fussent une règle fixe pour les citoyens, et vraisemblablement le peuple considéra plus cet avantage que les inconvéniens de quelques dispositions tyranniques.

Si le décemvirat n'avoit produit que les Douze-Tables, il eût été une époque glorieuse pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie; et, ne respectant rien, les tyrans se perdirent eux-mêmes.

Appius étoit resté à Rome, tandis que

Abus du
gouvernement
des décemvirs.

Attentat
d'Appius.

ses collègues faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius, vaillant plébéen, et promise en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut la faire enlever par force, en qualité de juge, la supposant née d'une esclave d'un de ses cliens qui la réclamoit. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant ; le peuple s'émeut, Appius est chassé de son tribunal.

Virginius, averti du danger de sa fille, s'étoit hâté de partir du camp où il étoit, pour voler à son secours. Il arrive, il plaide sa cause ; il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître, par une sentence, de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein, et montrant le couteau ensanglanté à Appius : *C'est par ce sang, lui dit-il, que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Appius ordonne en vain de l'arrêter. Il se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans, et il va répandre parmi les soldats le désir de la liberté et de la vengeance.

Le décemvirat est aboli.

Des scènes si tragiques ne manquent pas leur effet quand les hommes souffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames serviles, tous abandonnèrent les décemvirs, et se livrèrent aux

sentimens républicains. Les deux armées se réunirent sur le Mont-Sacré, où le peuple les suivit en foule. Le sénat ne savoit quel parti prendre. Enfin, la clameur générale ayant forcé les décemvirs à se démettre, on députa au peuple Horatius et Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat et le droit d'appel au peuple; on abolit le décemvirat. Valérius et Horatius furent faits consuls. Des lois populaires qu'ils établirent augmentèrent l'attachement pour eux. Ils ordonnèrent que les plébiscites émanés des comices par tribus obligeroient tous les citoyens, comme les lois émanées des comices par centuries. Cette loi, extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner le sénat : les circonstances l'engagèrent à y consentir.

Les discordes intestines se ranimèrent souvent dans Rome. Chaque tribun vouloit se signaler par des victoires sur le sénat.

Une loi des Douze-Tables défendoit les mariages entre les patriciens et les plébéiens; ce qui élevoit entre les deux ordres une barrière odieuse. Les premiers, en possession du consulat, se croyoient réellement nés pour l'empire; les autres, avec le secours du tribunat, tendoient sans cesse à rétablir l'égalité. Canuléius, tribun hardi, secondé par ses collègues,

Dispute sur les mariages.

protesta solennellement qu'il s'opposeroit à toute levée de troupes, jusqu'à ce qu'on eût rendu la liberté des mariages, et même jusqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéiens comme les autres pourroient être nommés consuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condescendance. L'article des mariages fut accordé.

Création de
tribuns mili-
taires.

Mais, dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposèrent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de consuls, et qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens et les plébéiens. Le peuple, ayant approuvé ce projet, donna une preuve singulière de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité. Ceux-ci abdiquèrent quelques mois après, parceque les auspices, dit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut sans doute un artifice du sénat, pour remettre les choses sur l'ancien pied. On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer, dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens dont les talens et l'habileté méritoient la préférence.

Rétablis-
sement du con-
sulat.

An de Rome,
310.

Depuis dix-sept ans on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, et l'interruption de cette sage coutume troubloit l'ordre de la république. Les consuls Quintus - Capitolinus et M. Géganius pensèrent à la rétablir.

Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faisoient les anciens consuls, ils introduisirent une nouvelle magistrature que l'on chargea de ce soin. Telle fut l'origine des censeurs. Leur dignité parut d'abord peu importante, mais elle s'éleva en peu d'années, presque au niveau du consulat. La censure acquit l'inspection des mœurs, le droit de punir et de dégrader quelque citoyen que ce fût. Le soin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'est à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire et la prospérité de Rome; car, selon le président de Montesquieu, *il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes, et plus d'états ont péri parcequ'on a violé les mœurs, que parcequ'on a violé les lois.*

Etablis-
sement des cen-
seurs.

L'an de Rome 347, il y eut un décret du sénat pour accorder une paie aux soldats qui servoient dans l'infanterie. Le peuple en fut transporté de joie. Le service militaire, qu'il faisoit à ses dépens, étoit la cause des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoissance aux sénateurs, protestant que tout citoyen prodigueroit désormais son sang pour le service de la patrie.

An de Rome,
347.
Etablis-
sement de la paie
des soldats.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, et en combats très rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit

les ressources du soldat. Des armées entretenues aux frais de la république pouvoient seules étendre au loin sa puissance. C'est donc ici un changement remarquable. L'établissement des troupes soudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

An de Rome,
348.
Siège de Véies.

L'an 348, le siège de Véies fut résolu. Cette ville d'Etrurie, voisine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquèrent avec une méthode dont leur histoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation et de contrevallation; les unes pour se précautionner contre les sorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au secours des assiégés. Les généraux, voulant passer l'hiver dans les lignes, ordonnèrent aux troupes d'y construire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les soldats préféroient le camp à la ville, où leur paie auroit cessé.

La mésintelligence des généraux, les emportemens des tribuns du peuple, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin sous terre pour pénétrer dans la place, qu'il désespéroit de prendre d'assaut. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reste entra par le souterrain dans la ville : elle fut prise après un siège de dix ans.

Faléries, ville des Falisques, fut assiégée Siege de Faléries. quelque temps après. Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, sortant tous les jours de la place avec ses écoliers, ait gagné le camp de Camille, et lui ait livré cette jeunesse. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fausse du général. Camille renvoya, dit-on, ce traître, les mains liées derrière le dos, battu de verges par ses disciples; et les assiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demandèrent aussitôt la paix.

Un tribun accusa Camille de s'être approprié une partie du butin de Véies. Il est vrai qu'après la distribution des dépouilles il en avoit redemandé la dixième partie pour l'accomplissement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été consultés sur ce vœu; on l'avoit accompli avec ardeur, et les femmes y avoient concouru en sacrifiant leurs bijoux. Camille accusé.

Mais le peuple étoit irrité contre sa personne, soit par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, soit parceque le général avoit triomphé d'une manière trop fastueuse. Celui-ci auroit été condamné : il s'exila volontairement, pour prévenir une sentence injuste. Le besoin fait regretter les grands hommes. Les Romains sentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

IV.

Les Gaulois en Italie.

An de Rome,
363.

Ce qui les at-
tira en Italie.

LES Gaulois , habitans de la Gaule cel-
tique , entre la Seine et la Garonne , jus-
qu'aux Alpes, avoient fait une irruption en
Italie dès le règne du premier Tarquin :
ils y étoient venus plusieurs fois depuis
chercher des établissemens. On leur at-
tribue la fondation de Milan , de Côme ,
de Brescia , de Crémone , et de quelques
autres villes. Aruns, de Clusium en Etru-
rie , à qui ses concitoyens avoient refusé
justice, attira de nouveau ces étrangers.
Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif
par lequel il les engagea dans sa querelle.
Clusium assiégée implora le secours de
Rome. Quoique le sénat n'eût aucune
raison particulière de s'intéresser au sort
des Etrusques, il envoya trois jeunes pa-
triciens, avec ordre de négocier la paix.
L'imprudence des ambassadeurs fit tom-
ber l'orage sur Rome même.

Attaquent
les Romains.

Ils demandèrent à Brennus, le chef des
Gaulois, quel droit il pouvoit avoir sur
l'Etrurie. Brennus répondit que les Clu-
siens, ayant des terres inutiles, refusoient
injustement de les céder aux Gaulois ;
que ceux-ci y avoient autant de droit que
les Romains sur les terres dont ils s'é-
toient emparés ; que tout appartenoit aux

gens courageux , et que l'épée faisoit leur droit. Les ambassadeurs , dissimulant leur indignation , demandèrent à entrer dans la place sous prétexte de conférer avec les assiégés ; mais, au lieu d'inspirer la paix, ils se mirent à la tête des Clusiens , et combattirent les Gaulois.

Aussitôt Brennus marche vers Rome, envoie demander satisfaction, et veut qu'on livre les coupables à sa vengeance. Le sénat, embarrassé, laisse au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambassadeurs , on les récompensa : c'étoit provoquer les Gaulois. Il précipita sa marche, assurant qu'il n'en vouloit plus qu'aux Romains.

Ceux-ci furent défaits à la journée d'Al-
lia, presque sans combattre. On n'avoit pas
consulté les augures , que la superstition
politique du sénat rendoit si respectables
au peuple : sans doute ce fut un motif de
découragement pour les soldats. Rome
se remplit de consternation et de terreur,
Les vieillards, les femmes et les enfans
se réfugioient dans les villes voisines. La
jeunesse s'enferme dans le Capitole , pour
le défendre jusqu'à la dernière extrémité.
Quatre-vingts sénateurs se dévouent par
vœu à la mort ; dévouement patriotique
auquel on attachoit la vertu d'épouvan-
ter les ennemis. Les Gaulois arrivent ,
massacrent ces hommes vénérables ,
immobiles sur leurs chaises curules. Ils

Jour née
d'Allia.

attaquent le Capitole, et ayant été repoussés, ils mettent le feu à la ville. C'est alors que les anciens monumens historiques furent brûlés.

Rome sauvée.

Si Camille avoit préféré le triste plaisir de la vengeance au devoir de citoyen, Rome étoit perdue sans ressource; mais toujours sensible à l'amour de la patrie, et peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pièces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage, le conjurèrent de se mettre à leur tête, et on le nomma dictateur.

Manlius au Capitole.

Manlius, ancien consul, sauva le Capitole attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme et éveillé Manlius, comme les historiens le racontent. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome, et que les chiens y furent détestés et même punis, car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces traditions, toutes superstitieuses qu'elles étoient, avoient du moins cet avantage d'entretenir le peuple dans l'idée que le ciel faisoit des miracles pour la république.

Gaulois

valable, C. 10

Les circonstances qui suivent n'ont guère plus de vraisemblance. Selon Tite-Live, après sept mois de blocus, les assié-

geans et les assiégés; également abattus par la disette et les maladies, entament une conférence : Brennus exige mille livres pesant d'or : on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse. Sulpicius apporte la somme; il se plaint que les Gaulois se servent de fausses balances. Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus !* Camille survient à ce moment; il rompt le marché, comme dictateur : *C'est le fer, s'écrie-t-il, et non l'or, qui doit racheter les Romains.* On se bat; les ennemis sont massacrés; il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Indépendamment du merveilleux qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent la ville, et coururent défendre leur propre territoire, attaqué par les Vénètes.

Manlius, le sauveur du Capitole, patricien distingué par ses services, qui avoit mérité et obtenu trente-sept récompenses militaires, aspirait, dit-on, à l'autorité suprême. Il soutenoit, il animoit les plébéiens contre les nobles, il payoit les dettes des pauvres, et les déroboit à la poursuite de leurs créanciers; il employoit le talent dangereux de flatter et de gagner le peuple, dans la vue de l'as-

Ambition
de Manlius; et
sa fin.

sujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Cossus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter; sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

Dès que Cossus eut abdiqué sa dignité, Manlius, élargi, renoua toutes ses intrigues. On l'accusa devant le peuple. Les historiens disent que, pour le faire condamner, il fallut tenir l'assemblée hors du Champ-de-Mars, dans un lieu d'où le Capitole ne pût s'apercevoir; tant cet objet faisoit d'impression en sa faveur! Manlius fut précipité du Capitole même. Le peuple se repentit, le regretta, et crut que Jupiter, en colère, le vengeoit par une peste qui suivit de près son supplice.

V.

Consul plébéien. Révolte des Samnites et des Latins.

Le peuple
admis au con-
sulat.

UNE loi nouvelle, proposée par le tribun Licinius, avoit été admise après de vives oppositions du sénat. Elle défendoit de posséder plus de cinq cents arpens de terre; elle donnoit aux plébéiens le droit de partager le consulat avec les nobles. On vit un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité consulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût

élever les plébéiens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réservée aux seuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les consuls, souvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la justice. Le préteur fut chargé de cette partie essentielle du gouvernement. On créa aussi deux édiles patriciens, ou *curules*, pour avoir soin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, etc.

Etablis-
ment de la
préture.

Les magistratures curules (ainsi nommées parcequ'elles donnoient droit de se faire porter dans une chaise d'ivoire) étoient le consulat, la censure, la dictature, la préture, et cette nouvelle édilité. Elles transmettoient le titre de nobles aux descendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainsi il y eut quelque différence entre *noble* et *patricien*. La vanité distingua aussi les nobles patriciens des nobles plébéiens.

Magistrats
curules.

Une peste qui enleva Camille troubla entièrement la joie commune. Les esprits consternés eurent recours à plusieurs rites expiatoires pour calmer le courroux des dieux. On prétend qu'on institua les jeux scéniques, ou les représentations théâtrales, comme un moyen de calmer leur justice; de plus, on renouvela la cérémonie du *lectisternium*, pratiquée déjà deux fois, qui consistoit à dresser des

Peste.

lits dans les temples , à y placer des statues des dieux et des déesses , auxquels on servoit un festin , dont leurs adorateurs se partageoient la nourriture sacrée. La peste continuant toujours, quelques vieillards proposèrent , comme le meilleur remède , une ancienne pratique interrompue depuis long-temps : c'étoit d'enfoncer solennellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter-Capitolin. Il falloit , pour cette opération , un dictateur. On choisit Manlius-Inperiosus , qui enfonça le clou sacré. Les clous servoient autrefois , en Etrurie et à Rome , pour marquer le nombre des années , faute de chiffres. Le consul les enfonçoit , et de là vient sans doute l'idée bizarre d'attacher une si grande importance à si peu de chose.

Manlius , altier et sévère , auroit abusé de la dictature , si les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de temps après la cérémonie. Un d'eux l'accusa ensuite de violence envers les citoyens , et même à l'égard d'un de ses fils , qu'il faisoit travailler à la campagne comme un esclave , parcequ'il avoit un défaut de langue. Ce fils , apprenant l'accusation , oublia les mauvais traitemens de son père , se rendit à Rome , courut chez le tribun , lui mit le poignard sur la gorge , et lui arracha un serment de ne point poursuivre l'affaire. Le peuple ap-

prouva une action où respiroit la tendresse filiale, quoique répréhensible d'ailleurs.

On trouve dans les historiens le combat du jeune Manlius-Torquatus contre un géant gaulois , dont il enleva le collier d'or , après l'avoir tué à la vue des deux armées ; on y voit un combat pareil de Valérius-Corvus, qu'ils supposent avoir été secondé par un corbeau perché sur son casque ; on y voit le miracle d'un gouffre , qui se ferma lorsque Curtius s'y fut précipité , les augures ayant déclaré qu'il se fermeroit quand on y auroit jeté ce qu'il y avoit de plus précieux : ce sont des faits inventés ou embellis par l'orgueil national. Il faut se borner , dans l'histoire , aux vérités importantes.

Les Samnites attaquoient et étoient sur le point de subjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, la fameuse Capoue, trembloit aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorèrent le secours de Rome. On leur répond que la république, étant liée avec les Samnites par un traité solennel, ne peut le rompre en faveur d'un autre peuple. Ils lèvent cette difficulté en se donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, qui est devenu dépendant de Rome. En cas que les prières fussent mal reçues, les ambas-

Manlius-Torquatus.

Valérius-Corvus.

Les Campaniens se donnent aux Romains.

sadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, et les Romains leur déclarent aussitôt la guerre.

Effet des dé-
lices de Ca-
poue.

Rome vainquit les Samnites. Mais une triste expérience apprit déjà que l'austérité des mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Les délices de Capoue corrompirent les soldats romains. Ils firent un complot pour en chasser les Campaniens et s'emparer de leur pays. Le consul Rutilius ayant prévenu les effets de ce complot, plusieurs matins marchèrent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inouï. On nomma dictateur Valérius-Corvus : il engagea les séditieux à se soumettre sans effusion de sang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduisirent à demander la paix et à renouveler leur alliance.

Latins vain-
cus.

Cependant les Latins vouloient secouer le joug ou partager les premières dignités de Rome. On reprend les armes. Les deux consuls, Manlius-Torquatus et Décius-Mus, se signalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, se dévoua aux dieux infernaux, se jeta au milieu des Latins, et mourut comme une victime qui devoit sauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort son propre fils, pour avoir combattu sans son ordre. Il remporta une victoire complète, que

l'on peut attribuer à l'enthousiasme dont ces exemples animèrent les soldats. Plusieurs années après , le fils de Décius se dévoua comme son père dans la guerre de Pyrrhus , avec le même succès pour l'armée.

Les Latins ayant été enfin subjugués , le consul Camille , petit-fils du célèbre dictateur , conseilla de leur accorder le droit de cité , pour les attacher à l'état et augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir solidement une domination, est de faire en sorte que les peuples soumis obéissent avec joie.* Cette sage politique avoit contribué plus que tout le reste à la puissance romaine.

Droit de cité
donné aux La-
tins.

Priverne, ville des Volsques, se révolta quelque temps après , et succomba bientôt. Il étoit question de savoir comment on traiteroit les prisonniers. Plusieurs sénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les sauva tous. On lui demanda quelle peine lui paroissent mériter ses concitoyens ? *Celle que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais si l'on vous pardonne , ajoute le consul Plautius , de quelle manière vous conduirez-vous ? *Notre conduite* , réplique le prisonnier , *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons*

Beau trait
d'un Privernate.

constamment fidèles : si vous nous en imposez de dures et d'injurieuses , notre fidélité sera courte. Les Romains avoient un fonds de grandeur d'ame ; ils regardèrent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté , et ils en firent des Romains.

V I.

Guerres des Samnites.

Traits de Papirius et de Fabius.

LES Samnites avoient repris les armes. Fabius*, général de la cavalerie , les défait en l'absence et contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges et les haches. L'armée s'y oppose. Fabius se réfugie à Rome, et son père appelle au peuple de la sentence du dictateur. Papirius harangue contre eux ; il insiste sur les lois militaires , sur l'autorité inviolable du commandement ; il cite les exemples de Brutus et de Manlius. Le peuple , n'osant prononcer, implore sa clémence ; les Fabius se jettent à ses pieds, et demandent grâce. C'étoit le cas où la sévérité des lois pouvoit être tempérée sans que la discipline en souffrît. Le sage dictateur usa de son pouvoir absolu pour pardonner.

Fourches caudines.

Tant de victoires dont les Romains se glorifioient leur rendirent insupportable

l'infamie qu'ils subirent aux fourches caudines. On appela ainsi un défilé près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruse de guerre. Ils s'y trouvèrent enfermés comme dans une prison. Le père de Pontius lui conseilla de les traiter généreusement, ou de les massacrer tous. Ce général prit un mauvais parti, en les faisant passer sous le joug, cérémonie flétrissante, et les renvoyant sur la parole donnée par les consuls de finir la guerre. On leur laissa donc des forces pour se venger.

Une rage muette dévorait le cœur des soldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colère que de consternation. Le sénat déclare que le traité ne lie pas le peuple romain, ayant été fait sans son ordre. Le consul Posthumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, afin de décharger la république de tout engagement. Il est livré en effet. Ce n'est point ici que brille cette bonne foi qu'on attribue aux Romains. Un fécial ayant livré Posthumius, celui-ci frappe à dessein le fécial, et s'écrie : *Je suis maintenant Samnite, et vous êtes ambassadeur de Rome; je viens de violer le droit des gens, Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, justement indigné d'un tel artifice, refuse de rendre les prisonniers qui sont entre ses mains. De part et d'autre, on

Suite de cette
affaire.

se prépare à la guerre la plus sanglante.

Pontius à Rome. Dans l'espace de plusieurs années qu'elle dura, les Samnites, continuellement battus, firent des pertes irréparables. Leur général Pontius fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Loin d'honorer sa valeur, on eut la barbarie de lui faire trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés sur les ennemis avoient coûté bien du sang. Le sénat reçut enfin des propositions de paix. Curius-Dentatus, consul moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles.

Curius. Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiette de bois, lorsque des ambassadeurs samnites vinrent le prier de les entendre, et lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts. *Ma pauvreté, leur dit-il, vous a sans doute fait espérer de me corrompre ; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance. La guerre avoit duré quarante-neuf ans. On comptoit alors deux cent soixante-treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

VII.

Guerre de Pyrrhus.

PARMI les villes de la grande Grèce, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs et son orgueil. Elle méprisoit les Romains comme des barbares; elle les haïssoit comme conquérans. Les Tarentins, ayant insulté quelques galères de Rome qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Posthumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant, s'écria Posthumius, vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins craignirent la vengeance : ils demandèrent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grèce, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Ce prince ambitieux, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Dé-

An de Rome,
471.

Guerre de
Tarente.

Caractère de
Pyrrhus.

mosthène , lui représenta en vain qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse , qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines et inutiles. Pyrrhus s'imaginoit déjà être souverain de l'Italie , d'où sa domination s'étendrait rapidement de tous côtés.

Sa conduite
envers les Ta-
rentins.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes , et se fait remettre la citadelle , en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux , vingt éléphants , vingt mille fantassins pesamment armés , et suit de près son ministre. Mais les Tarentins , en l'appelant , s'étoient donné un maître. Tout change par ses ordres. Les théâtres sont fermés , les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire , et se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent. C'étoit un peuple de femmes : tant les hommes dégénèrent au sein du luxe et de l'oisiveté !

Bataille
d'Héraclée.

Cependant le consul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec , trop reconnoissable par l'éclat de son armure , fut exposé aux plus grands périls. Ses éléphants lui procurèrent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monstrueux animaux , qu'ils voyoient chargés de combattans ; les chevaux effarouchés

entraînèrent les cavaliers, le désordre se mit par-tout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit, au sujet de sa victoire : *Je suis perdu si j'en remporte encore une pareille*. Il ne laissa pas de marcher vers Rome, et s'en approcha de sept lieues ; mais il se retira promptement à l'approche des deux armées consulaires.

On lui envoie des ambassadeurs pour Fabricius. traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambassade. Les offres d'argent que lui fit le roi ne servirent qu'à manifester son mépris pour les richesses. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la secte épicurienne qu'il professoit : *O dieux ! s'écria le Romain, puissent nos ennemis suivre une telle doctrine tant qu'ils nous feront la guerre !* On ajoute que Pyrrhus l'invitant à se fixer dans sa cour, où il promettoit de le placer au premier rang : *Je ne vous le conseillerois pas*, répondit-il, *car vos sujets, une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous*.

Pyrrhus désiroit la paix avec un peuple si difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de Cynéas à Rome. suivre les ambassadeurs de Rome, et de négocier l'accommodement. L'habile ministre admira bientôt les Romains. Aucun, ni homme ni femme, ne voulut accepter les présens qu'il envoya au nom de son

maître. Le sénat, après une longue délibération, fit cette réponse mémorable, où l'on reconnoît le caractère ferme de la république : « Que Pyrrhus sorte de » l'Italie ; qu'il envoie ensuite demander » la paix ; mais tant qu'il restera dans le » pays, Rome lui fera la guerre ». Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de son ambassade, il dit que *Rome lui avoit paru un temple, et le sénat une assemblée de rois.*

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoisonner pour de l'argent. (Chose difficile à croire ; car pouvoit-il espérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour ?) Le consul Fabricius en donna généreusement avis au roi, et mérita, selon Eutrope, cet éloge de sa part : *Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route, que Fabricius du sentier de la probité et de la justice.* Je rapporte volontiers ces traits comme des leçons intéressantes de vertu, de cette vertu mâle qui méprise ce que les ames corrompues adorent. La critique peut soupçonner de la fiction dans quelques-uns ; mais ils s'accordent avec le caractère des plus illustres Romains, dont la grandeur d'ame avoit certainement de quoi effrayer des ennemis voluptueux, accoutumés aux richesses et au luxe.

Etat de l'Italie méridionale après la retraite de Pyrrhus.

Pyrrhus abandonna l'Italie six ans après le commencement de la guerre. Il alla en-

lever la Macédoine à Antigone-Gonatas ; il porta la guerre dans le Péloponnèse , et fut tué au siège d'Argos. Les villes de Tarente , Crotone , Locres , toute la grande Grèce , toute l'Italie proprement dite , se trouvèrent bientôt sous la domination romaine , du moins comme peuples alliés , trop foibles pour s'opposer aux desseins de la république.

VIII.

De Carthage et de la Sicile avant le commencement des guerres puniques.

Nous allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes et à la politique romaines. Avant de tracer le tableau des guerres puniques , il faut connoître Carthage , cette fameuse rivale de Rome , si puissante par son commerce et ses richesses , mais déjà parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puissances.

Gouvernement de Carthage.

Carthage , fondée par les Tyriens environ soixante-dix ans avant la fondation de Rome , avoit un gouvernement républicain. Deux magistrats annuels , qu'on nommoit *suffètes* , y ressembloient aux rois de Sparte , ou aux consuls romains. Les affaires importantes se décidoient dans le sénat , si les suffrages étoient una-

nimes; sinon elles passoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre sénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite : tribunal trop sévère, car on punissoit même de mort le mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune.

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts et les sciences qui ne conduisoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels.

Ses mœurs. La superstition sur-tout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; et les mères, étouffant le cri de de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. Du temps de Xercès, Gélon, roi de Syracuse, ayant défait les Carthaginois, leur imposa pour condition de paix d'abolir les sacrifices humains; mais une loi si salutaire ne fut pas long-temps observée.

Sa puissance. Carthage s'étoit insensiblement élevée, par ses colonies et par son commerce, au-dessus même de la fameuse Tyr. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile et de l'Espagne lui étoient soumises. Maîtresse de la mer, elle recueilloit par-tout, sans beaucoup de frais, le superflu des différens pays; pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle imposoit facilement cette espèce de tribut aux nations,

Hannon, un de ses navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar ; les vivres lui manquèrent dans la route , sans quoi il auroit exécuté une des plus grandes entreprises qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant son empire, Carthage tendoit à sa ruine, parceque l'esprit de conquête, dangereux à tous les peuples, est incompatible avec le véritable intérêt des peuples marchands.

Elle avoit fait plusieurs traités avec la république romaine ; le premier, sous le consulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, et les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Par un second traité, on étoit convenu, entre autres articles, que les Romains ne pourroient négocier en Sardaigne ni en Afrique, excepté à Carthage, où il leur étoit libre de vendre les marchandises non prohibées, comme les Carthaginois le feroient à Rome. L'un et l'autre peuple voulut subjuguier la Sicile ; l'ambition alluma bientôt la guerre. Avant que d'en faire le récit, disons un mot des révolutions de la Sicile.

Ses traités
avec les Ro-
mains.

An de Rome,
465.

La Sicile
sous Denys-le-
Tyran.

Denys-le-Tyran, devenu maître de Syracuse onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens (405 ans avant J.-C.), y avoit établi sa domination par ses talens, ses victoires et ses cruautés. Il fut le vain-

queur des Carthaginois ; il les chassa presque entièrement de la Sicile. Il se maintint sur le trône trente-huit ans , au milieu d'une foule d'ennemis domestiques.

Parmi plusieurs traits qu'on rapporte de sa vie, ceux-ci paroissent remarquables. Il avoit envoyé aux Carrières (c'étoit le nom de la prison) le philosophe Philoxène, qui avoit osé ne pas admirer des vers dont il se glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle pièce, et lui en demanda son sentiment. Philoxène se tournant vers les gardes : *Qu'on me remène aux Carrières*, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Dans le besoin d'argent, il pillait un temple de Jupiter, et enleva un manteau d'or massif dont le dieu étoit orné. *Ce manteau*, dit-il, *est trop lourd en été, et trop froid en hiver*. Il en fit mettre un de laine, qui conviendrait à toutes les saisons. Ce malheureux prince ne vouloit pour barbiers que ses filles ; et craignant même entre leurs mains les ciseaux et le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix.

Sous Denys-le-Jeune, et après son exil.

Denys-le-Jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince, mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la fortune, et parut ne régner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion, son beau-frère, le plus sage des Syracusains, lui ayant conseillé d'attirer le fameux Platon à la cour, l'étude, la philosophie, les

mœurs y entrèrent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme. Ils forgèrent des impostures contre Dion, et le firent exiler. Platon le suivit de près. Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrâce de Dion. Ses biens furent vendus, sa femme donnée à un autre. La Sicile réclama son secours contre le tyran. Il résolut de la venger, et de se venger lui-même. Il délivra en effet Syracuse, et la gouverna quelque temps avec sagesse; mais le peuple ingrat, que blessait la sévérité de ses mœurs, oublia tout à coup ses services : un perfide ami l'assassina, et Denys remonta sur le trône dix ans après en être tombé. Vaincu de nouveau par le fameux Timoléon, que les Corinthiens envoyèrent au secours de Syracuse, il fut relégué à Corinthe, où il finit ses jours dans la misère. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par son exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe*.

La Sicile ne jouit pas long-temps de la liberté et de la paix que Timoléon lui avoit rendues. Syracuse, assiégée par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faisoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle. Après de grands succès, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il s'écria, en quittant la Sicile : *Le beau*

champ de bataille que nous laissons aux Carthaginois et aux Romains ! Les Syracusains choisirent pour roi Hiéron. C'est alors que commencèrent les guerres puniques , auxquelles la politique ambitieuse de Rome donna naissance.

I X.

Première guerre punique.

Au de Rome,
489.
Commence-
ment de cette
guerre.

LES Mamertins , sortis de la Campanie , s'étoient emparés de Messine par un attentat semblable à celui de la garnison romaine de Rhégio , qu'on avoit punie sévèrement. Hiéron les attaqua , Carthage les secourut. Mais, craignant les entreprises des Carthaginois autant que celles du roi de Syracuse , ils se mirent sous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au sénat de se déclarer pour eux. Le peuple , moins délicat sur les bienséances , vouloit une guerre dont il se promettoit beaucoup d'avantages. On prit les armes. Le consul Appius Claudius passa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron et les Carthaginois , qui s'étoient ligués ensemble , laissa garnison à Messine , et revint d'autant plus couvert de gloire , que les Romains jusqu'alors n'avoient point essayé leurs armes hors du continent.

Ces succès donnant aux Romains de nouvelles espérances , ils étendent leurs vues ; ils sentent la nécessité d'une marine, ils entreprennent de la créer ; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom. Une galère carthaginoise , échouée sur les côtes d'Italie , leur sert de modèle. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois on équipe cent galères à cinq rangs de rames , et vingt à trois rangs. Mais, pour avoir la supériorité , il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme sur les flots , et de rendre inutiles aux Carthaginois leur adresse et leur science maritime.

Les Romains
créent une ma-
rine.

Le consul Duilius fit donc ajouter à chaque galère une machine appelée *corbeau* ; qui , tombant sur un vaisseau ennemi , devoit l'accrocher et former une espèce de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le succès possible. Il battit les Carthaginois , leur tua sept mille hommes, fit sept mille prisonniers, coula à fond treize galères, en prit quatre-vingts. Jamais victoire n'avoit été si agréable aux Romains. Duilius jouit toute sa vie d'un honneur extraordinaire. Quand il revenoit le soir de souper en ville , il étoit précédé d'un flambeau et d'un joueur d'instrument.

Duilius, con-
sul.

En peu d'années , les traits héroïques et les victoires se succèdent presque sans interruption. On enlève la Corse et la Sardaigne aux ennemis.

Régulus.

Régulus, un des consuls victorieux, porte la guerre en Afrique, et à la fin de son consulat reçoit ordre de la continuer en qualité de proconsul. Il se plaint alors; il demande un successeur, alléguant pour raison qu'un voleur a enlevé ses instrumens de labourage, et que, s'il ne va pas faire cultiver son petit champ, il risque de mourir de faim avec sa famille. Le sénat ordonne que le champ de Régulus sera cultivé, et sa famille entretenue aux frais du public.

S'étant avancé jusqu'aux portes de Carthage, et voulant finir la guerre, Régulus offre à l'ennemi des conditions de paix si révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. *Il faut savoir vaincre ou se soumettre au vainqueur*, avoit-il dit. La honte et le désespoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la solde des Carthaginois, arrivent dans une circonstance si critique. Le Lacédémonien Xantippe attaqua Régulus, qui, se croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains sont défaits, et leur général est prisonnier. Xantippe avoit sauvé les Carthaginois : il craignit leur jalousie ; il se retira secrètement.

Rome redouble ses efforts, équipe des galères en grand nombre, et continue avec ardeur une guerre dont les premiers succès ne pouvoient être effacés.

On assiégea Lylibée, la plus forte place que les Carthaginois eussent en Sicile. Siège de Lylibée. C'est alors qu'ils envoyèrent des ambassadeurs proposer l'échange des prisonniers. Régulus, qu'ils avoient joint aux ambassadeurs, persuada, selon la plupart des historiens, de ne point faire cet échange, et retourna subir à Carthage le supplice le plus affreux. Les Romains, pour venger sa mort, livrèrent les principaux prisonniers à la fureur de sa femme et de ses enfans, qui ne se montrèrent pas moins barbares que les Carthaginois.

Pendant neuf ans que dura le siège de Lilybée, les deux peuples déployèrent toutes leurs ressources. Claudius-Pulcher attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, et perdit celle de Rome, qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets sacrés ne mangeoient point, il les fit jeter dans la mer, et dit d'un ton moqueur : *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit assez pour que la superstition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Enfin le zèle des citoyens suppléa au vide du trésor. Chacun, selon ses facultés, contribua pour un nouvel armement. Deux cents galères à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le consul Lutatius détruisit la flotte d'Hannon, battit

ensuite Amilcar-Barcas , père du grand Annibal , força les Carthaginois à demander la paix , et leur en dicta impérieusement les conditions.

An de Rome ,
511.

La Sicile , excepté le royaume de Syracuse , fut déclarée *province* des Romains . On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie . On y envoyoit chaque année un préteur et un questeur ; le premier pour juger les causes civiles , le second pour percevoir les tributs .

Issue de cette
guerre .

Ainsi , après vingt-quatre ans de guerre non interrompue , les Romains , qui avoient perdu sept cents galères , firent la loi à cette opulente Carthage , dont les pertes étoient moins considérables , et les ressources infiniment plus étendues . Une fermeté inflexible dans les résolutions , une passion invincible pour la gloire et pour les conquêtes , l'habitude continue des combats et l'exacte sévérité de la discipline fixèrent la fortune du côté de Rome . Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce .

Causes des
victoires des
Romains sur
les Carthagi-
nois .

D'ailleurs , les Carthaginois , en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus , inspiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains n'inspiroient que du courage , en punissant la désobéissance et la lâcheté , en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir , en dédaignant de racheter les prisonniers ,

sans faire un crime des événemens malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressans et indispensables, avoient refusé d'obéir; ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des censeurs. Mais ce n'étoient pas des sujets perdus pour la république; ils pouvoient effacer leur honte, ils pouvoient se relever; une punition salutaire ne servoit qu'à ranimer le sentiment du devoir. En un mot, Rome, avec beaucoup d'ambition, avoit d'excellens soldats, et ses généraux étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de temps pour commander. C'est par-là sur-tout qu'elle vainquit les nations.

X.

Seconde guerre punique.

ON étoit convenu que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, et que Sagonte, ville considérable, alliée des Romains, demeureroit libre et indépendante.

An de Rome,
534.

Asdrubal, naturellement pacifique, observa le traité. Il mourut. Annibal fut son successeur. Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déjà la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parcequ'il étoit en même temps leur modèle et leur bien-

Annibal ral-
lume cette
guerre.

fauteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le temps qu'il pouvoit respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions et les vertus militaires dont il sembloit faire lui-même ses délices ; et, pour le malheur des Romains, il possédoit les talens d'une politique artificieuse au même degré que ceux d'un général accompli. Il assiége Sagonte.

Prise de Sagonte.

Sagonte, attaquée, implore le secours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambassadeurs, dont les remontrances ne produisent aucun effet. Après sept mois de siège, les Sagontins, réduits aux dernières extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maisons, et ils périssent la plupart avec leur femmes et leurs enfans. Tout le reste est passé au fil de l'épée.

Conduite des Romains après la prise de cette ville.

Rome se prépara aussitôt à la guerre, et envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise contraire aux traités et au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit justifier par leur propre exemple le siège de Sagonte. Fabius, chef de l'ambassade, sans entrer dans ces discussions superflues, faisant un pli à sa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fièrement ; *choisissez*. Le

chef du sénat, d'un ton aussi fier, lui déclara qu'il pouvoit choisir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. On l'accepta volontiers.

Annibal, ayant en main le commandement des armées et le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, sans être resserré comme les consuls par les limites du temps, se préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entreprise audacieuse ne fut concertée ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence.

Marche d'Annibal jusqu'en Italie.

Le passage de l'Ebre et des Pyrénées, par où il débuta glorieusement, n'est rien en comparaison de celui du Rhône et des Alpes. La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre riyage, rien n'arrête Annibal. Il sauve même ses éléphants. Arrivé au pied des Alpes dans le mois d'octobre, il les trouve couvertes de glaces et de neige, gardées par des montagnards féroces, qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierres. Il les franchit en quinze jours, avec des peines infinies, et arrive enfin dans le beau pays qu'il proposoit à ses soldats comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois et demi, il étoit parti de Carthage, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie et de vingt mille chevaux, dont il ne lui restoit que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. Cette marche, d'environ quatre cents lieues, à travers

des obstacles sans nombre , doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laissée est admirable , quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes ressemble trop aux chimères d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre ?

Succès d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes , il voulut se signaler par des expéditions décisives. La prise de Turin en fut le prélude. P. Scipion , l'un des consuls , qui devoit commander en Espagne , étoit venu promptement au secours d'Italie. Il rencontre les Carthaginois au-delà du Tésin : il combat et reçoit une blessure ; sa cavalerie , le croyant mort , prend la fuite. Il repasse le Pô , suivi de près par Annibal.

Le consul Sempronius , se flattant de vaincre sans son collègue , qui étoit encore malade de sa blessure , s'obstine à livrer bataille , et fait de grandes fautes ; les deux armées consulaires sont défaites au bord de la Trébie.

Le vainqueur tente ensuite le passage de l'Apennin ; presque aussi dangereux que celui des Alpes. Au sortir des montagnes , Annibal attaque encore le consul Sempronius. Après un rude combat , sans victoire décidée , il se hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court.

Des marais se présentent devant lui : nouveau danger insurmontable à tout autre. Pendant quatre jours et quatre nuits ses troupes ont le pied dans l'eau. Monté sur le seul éléphant qui lui reste, il se tire à peine de la fange ; il perd un œil par une fluxion que lui causent le mauvais air et la fatigue.

Un nouveau consul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. Il s'engage dans un défilé près du lac de Trasimène. Les ennemis l'investissent, le tuent, taillent son armée en pièces. Six mille Romains seulement échappent à la boucherie ; on les force le lendemain à se rendre. Quatre mille hommes, qui venoient se joindre à Flaminius, sont encore défaits.

An de Rome,
536.

Tout étoit perdu, si le sénat, contre les règles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius, général de la cavalerie. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires, que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. S'étant mis à la tête des troupes, il résolut de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres. Il campa sur des hauteurs, évite le combat, harcèle Annibal, et le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. En vain le reproche de lâcheté flétrissoit le

Fabius dictateur.

dictateur, il eut la constance de braver le mépris, le ridicule, de sacrifier sa gloire même à la patrie, et de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. On pousse l'injustice jusqu'à partager l'autorité du commandement entre lui et son général de cavalerie : il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, et sur le point d'être entièrement défait. Fabius alors fond sur l'ennemi, le dissipe. Il falloit n'être pas Romain pour résister à tant de vertu. Minucius rougit de ses excès, et déposa son autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne est une des plus belles leçons que l'histoire puisse donner, soit aux généraux, soit aux citoyens.

XI.

Bataille de Cannes.

An de Rome.
537.

Bataille de
Cannes.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le succès de la guerre; mais le peuple ne profite guère de l'expérience. Térentius-Varron, fils de boucher, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires, fut nommé consul en dépit de la noblesse. Emilius, son collègue, trouva en lui un adversaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de

pied et de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient sous les deux consuls une armée très formidable.

Ces deux généraux commandoient alternativement d'un jour à l'autre. Leur mésintelligence annonçoit un malheur certain. Varron profita de son jour de commandement pour se précipiter dans le péril, les Romains furent enveloppés et taillés en pièces. Après trois heures de combat, le carnage fut si affreux, que le général carthaginois crûit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ quarante mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Venouse, suivi d'un petit nombre de chevaux.

C'est au milieu de la consternation inexprimable causée par ce désastre, que la magnanimité romaine se montre dans toute sa force. Les conseils de Fabius sont enfin écoutés. Varron avoit rassemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome; le sénat marche en corps à sa rencontre, et le remercie solennellement *de n'avoir pas désespéré de la république.*

Conduite des
Romains après
la bataille de
Cannes.

En même temps, les sénateurs portent leur argent au trésor; les chevaliers, toutes les tribus suivent leur exemple. On enrôle la jeunesse depuis l'âge de dix-sept ans; on arme huit mille esclaves (1); on refuse de

(1) Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vou-
loient prendre les armes. Ils répondirent : *Volo* (je le

payer la rançon des prisonniers, soit pour ménager les finances, soit pour animer les troupes au devoir, soit pour rabattre les espérances de l'ennemi. On lève dans la ville quatre légions, et les alliés fournissent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de ne pas avoir su profiter de la victoire en assiégeant Rome, ne réfléchissent guère sur les obstacles qu'il auroit trouvés dans le caractère seul des Romains.

Avis d'Hann
non à Car-
thage.

Hannon, un des principaux Carthaginois, raisonna peut-être mieux à Carthage. Annibal ayant envoyé son frère Magon annoncer la victoire de Cannes, et demander du secours, Hannon soutint que, puisque les Romains ne donnoient aucun signe de désespoir, et ne faisoient aucune avance pour la paix, ils n'étoient pas réduits, comme on le disoit, aux dernières extrémités; que la circonstance pouvoit procurer une paix avantageuse, mais qu'une seule défaite pouvoit ruiner tous les projets d'Annibal. Il conclut à n'envoyer aucun secours en Italie. « Annibal » n'en a pas besoin, dit ce sénateur, s'il » a remporté des victoires décisives: et il » n'en mérite point, s'il nous trompe par » de faux rapports. » On se moqua de cet avis; mais l'événement le justifia.

veux). De là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette question ne se faisoit pas aux citoyens, parcequ'ils étoient obligés de servir.

Capoue ayant trahi Rome et reçu Annibal dans ses murs , les délices de cette ville devinrent pour lui un funeste écueil. Il y passa l'hiver au sein des plaisirs. L'exemple du chef est contagieux. Ses soldats s'amollirent ; au lieu du repos militaire dont ils avoient sans doute besoin , ils goûtèrent un lâche repos qui leur énerva le corps et l'ame. On les vit emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. De là vinrent les fréquentes désertions : ils ne respiroient plus que pour les douceurs de la Campanie.

Annibal à
Capoue.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal , les Romains reprirent bientôt le dessus. Sempronius , avec une troupe d'esclaves , défit une armée carthaginoise ; Annibal lui-même se retira devant le consul Marcellus , qui s'immortalisa ensuite par le siège de Syracuse , l'un des grands événemens de cette guerre.

Les Syracusains avoient pris parti contre Rome. Marcellus , arrivé depuis peu en Sicile , forma le dessein de les subjuguier. Syracuse avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illustre Archimède , parent des derniers rois , le plus grand géomètre de son siècle , en rendoit la conquête plus difficile qu'elle ne l'étoit du temps d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ses machines , qui accabloient les Romains , et qui submergeoient leurs galères , obligea

Prise de Sy-
racuse.

Marcellus de changer le siège en blocus. Déjà même il pensoit à se retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'escalade, et s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimède, qu'un soldat avoit tué sans le connoître. Le génie d'un seul homme soutenoit sa patrie depuis trois ans. Syracuse devint, avec le reste de la Sicile, une province de Rome.

Et de Capoue et de Tarente.

En Italie, en Espagne, les Romains se signalent également. Ils assiègent et pressent Capoue. Annibal, désespérant de la secourir, entreprend le siège de Rome pour faire diversion : il échoue dans ce projet. Capoue est réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte se donnent la mort ; les citoyens se soumettent. On les disperse de côté et d'autre, et on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la justice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois, qui s'en étoient emparés. Il y trouva quantité de statues et des tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il, quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donne

malheureusement dans une embuscade , où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appeloit Marcellus *l'épée de Rome* , surnom digne de ses services.

XII.

Fin de la seconde guerre punique.

PUBLIUS-SCIPION et son frère Cnéus avoient eu les plus grands succès en Espagne : ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant séparés , ils furent accablés l'un et l'autre par des forces supérieures , et perdirent la vie l'an de Rome 541. La perte des deux généraux paroissoit irréparable , lorsque Publius-Scipion , fils de l'ainé , s'offrit à continuer la guerre , n'ayant encore que vingt-quatre ans. On le nomma proconsul. Ses succès tiennent du prodige , et il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la superstition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu pour lui conseiller le siège de Carthagène ; s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer , qui devoit rendre le port guécable , les Romains auroient tremblé à la seule proposition de l'entreprise. Carthagène fut emportée d'assaut en un jour. On y trouva dix-huit galères , cent trente vais-

An de Rome ,
543.

Publius-Scipion en Espagne.

seaux marchands chargés de provisions , les magasins et les arsenaux remplis , et des richesses immenses. C'étoit un coup mortel porté à la puissance de Carthage.

Ses vertus. Le proconsul augmenta sa gloire par le plus bel exemple de vertu. Une jeune captive lui est amenée , et charme ses yeux. Il l'interroge ; il apprend qu'elle est fiancée à un prince du pays ; il la rend à son époux. Celui-ci le vante comme un dieu , et lui attire des alliés. En peu de temps , les Carthaginois perdent l'Espagne , les Romains y dominant. L'activité , la valeur , la prudence , et la réputation du jeune général , secondé par son ami Lélius , le rendoient par-tout également terrible et respectable. Massinissa , roi numide , résolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui , et devint un ami zélé de Rome.

Toute l'Espagne étant soumise , le sénat y envoie des successeurs à Scipion. Ce grand homme dépose l'autorité entre leurs mains sans murmure. Il revient. Les centuries , d'une voix unanime , lui décernent le consulat avant l'âge requis. Un mérite si supérieur étoit excité par l'esprit même de la loi.

Asdrubal , frère d'Annibal , avoit passé les Alpes en 546 , avec une grande armée.

Les consuls avoient remporté sur lui une victoire complète ; les ennemis avoient perdu cinquante mille hommes

et leur général dans cette journée, dont le succès avoit dissipé les craintes de la république de Rome.

Alors Scipion conçut le dessein de porter la guerre en Afrique. Il le proposa. Le vieux Fabius, soit par jalousie, soit par circonspection, combattit ce projet de toutes ses forces. Il le représentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie, qu'Annibal menaçoit toujours. Le sénat, plus touché des raisonnemens du consul, donna la Sicile pour département à Scipion, et lui permit de passer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année se consuma en préparatifs.

Porte la guerre en Afrique.

A peine a-t-il gagné le continent, et remporté un avantage sur les Carthaginois, que Massinissa se déclare pour les Romains. Syphax, autre roi de Numidie, rival de Massinissa, se déclare contre eux, quoiqu'attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans plusieurs batailles sanglantes, et Syphax et le général carthaginois Asdrubal.

Attaque Carthage.

Carthage tremble; on rappelle Annibal, qui avoit essuyé de grandes pertes en Italie. Il quitta ce beau pays avec le regret d'un conquérant auquel on arrache sa proie. Une joie universelle suivit son départ. Fabius seul y fut sensible. La vieillesse avoit probablement affoibli son ame ou altéré son humeur; il se montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion.

Si c'étoit jalousie, comme on le lui a reproché, quelle est donc la vertu qui ne doit craindre de se dégrader par le vice ?

Annibal demande la paix.

Les Carthaginois ayant rompu une trêve de la manière la plus indigne, Scipion mettoit tout à feu et à sang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des espions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête, on les conduit au général romain, qui, après leur avoir fait tout examiner, les congédie, et leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal, saisi d'étonnement, désire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il s'efforce de lui inspirer des sentimens pacifiques, et lui offre la cession de l'Espagne et de toutes les îles situées vers l'Italie. Le Romain rejette ses offres avec fierté. On va se préparer au combat de part et d'autre.

An de Rome, 551.
Bataille de Zama.

La bataille de Zama devoit décider le sort des deux nations. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans blessés, effrayés, contribuèrent à leur déroute. Mais Scipion désespéroit d'enfoncer la phalange carthaginoise qu'Annibal avoit formée de ses vétérans, lorsque Lélius et Massinissa, revenant de poursuivre les fuyards, la prirent en queue, et fixèrent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou prisonniers, et les Romains seulement deux mille. Annibal eut peine à se sauver.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes , celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne restoit d'autre ressource que la paix ; il le persuada sans peine. Scipion souhaitoit de la conclure , de peur qu'un consul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il imposa les conditions suivantes : « Les Carthagi-
 » nois garderont leurs lois et ce qu'ils pos-
 » sédoient en Afrique avant la guerre ;
 » mais Rome gardera l'Espagne et les îles
 » de la Méditerranée. Ils livreront les
 » prisonniers et les transfuges , ainsi
 » que leurs éléphants , et tous leurs vais-
 » seaux de guerre , excepté dix galères à
 » trois rangs de rames. Ils ne pourront
 » faire la guerre ni en Afrique ni ailleurs ,
 » sans le consentement du peuple romain.
 » Ils paieront dix mille talens dans l'espace
 » de cinquante années. Ils rendront à
 » Massinissa tout ce qu'ils ont enlevé à lui
 » ou à ses ancêtres. Ils donneront cent
 » otages au choix de Scipion , pour assu-
 » rance de leur fidélité. »

Conditions
de la paix.

On ratifia ce traité à Rome , quoique plusieurs sénateurs voulussent la continuation de la guerre. Un d'eux demandant au chef de l'ambassade carthaginoise :
 « Quels dieux prendrez - vous à témoins
 » de la sincérité de vos sermens ? » Il répondit : « Les mêmes qui ont si sévère-
 » ment puni nos parjures ». Réponse hu-

miliante que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractère des deux peuples n'est pas la moindre cause de la différence de succès.

XIII. .

*Guerre contre Philippe, roi de Macédoine,
et contre Antiochus, roi de Syrie.*

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion et brûlés à la vue de Carthage, cette puissance maritime réduite à dix petites galères, tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux, le fier Annibal forcé de souscrire à l'abaissement de sa patrie, le souvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires, tel fut le fruit de la seconde guerre punique.

Suite de l'abaissement de Carthage.

Tout devoit enorgueillir Rome : elle reçut avec enthousiasme l'illustre Scipion, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le surnom d'Africain étoit pour lui la récompense la plus glorieuse. Dès-lors le génie ambitieux des Romains se développa librement. Mille obstacles l'avoient contenu en Italie. C'est un torrent qui va tout inonder après avoir rompu ses digues. Les victoires passées inspiroient le désir de vaincre encore ; la passion des conquêtes étoit enflammée par

les conquêtes mêmes ; les richesses acquises par la guerre offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. Dans de pareilles circonstances , à peine un peuple modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; et quel peuple fut moins modéré que les Romains , lorsqu'il s'agissoit d'agrandissemens ?

Il y avoit peu d'années que Philippe II, Guerre contre Philippe. roi de Macédoine , avoit conclu une paix générale , dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale , roi de Pergame , les Rhodiens , les Athéniens , envoyèrent des ambassadeurs à la république , pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara An de Rome, 562. aussitôt la guerre. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne , le consul Sulpicius battit Philippe. Quintius-Flaminius , proconsul , remporta sur lui une victoire décisive près des Cynocéphales en Thessalie , où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne dans un terrain coupé et inégal. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talents , outre ses vaisseaux , qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage. Ce jeune prince devint ami des Romains , dont il se fit estimer.

Annibal , persécuté par l'ambition inquiète de Rome , s'étoit réfugié à la cour Occasion de la guerre contre Antiochus.

d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. Il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui la confiance dont il étoit digne. Il conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, et de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout, et perdit tout.

Scipion-l'Africain avoit demandé à servir sous son frère Lucius-Scipion, créé consul. Antiochus trembloit. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermina malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante-quatre éléphants, contre trente mille hommes, il est entièrement vaincu près de Magnésie, par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, et envoie demander la paix.

An de Rome,
562.

Evenement
de cette guerre.

Conditions
de la paix.

Scipion-l'Africain, déclarant aux ambassadeurs la résolution du conseil, leur dit : « Que les Romains ne se laissent ni
» abattre par l'adversité, ni enfler par la
» fortune ; qu'ils se contentoient, après la
» victoire, de ce qu'ils avoient demandé
» auparavant ; qu'Antiochus eût à évacuer
» toute l'Asie en deçà du mont Taurus ;
» qu'il payât tous les frais de la guerre,
» évalués à quinze mille talents ; qu'il don-
» nât vingt otages, etc. » Et de plus, il de-
voit livrer Annibal, afin de dissiper tout

sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal erra d'asile en asile , toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias , roi de Bithynie.

XIV.

Caton-le-Censeur. Guerre de Persée.

CETTE guerre , qui valut à Lucius-Scipion le surnom d'Asiatique , fut cependant Les Romains corrompus en Asie. funeste aux Romains , dont les mœurs simples et austères se corrompirent bientôt par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie , ils se dégoûtèrent de la vertu. Tous les peuples se ressemblent à cet égard. Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal , c'eût été le fameux Caton , personnage consulaire , zélé partisan des travaux rustiques et de la frugalité , ennemi de toute espèce de luxe , mais dont le caractère dur et l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions , ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain essuya les premiers coups. Deux tribuns , suscités par Caton , l'accusent devant le peuple de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement , l'illustre accusé comparoît , déchire ses comptes , et dédaignant de se justifier : « A tel jour qu'au-
Scipion l'Africain accusé par Caton.

» jourd'hui, dit-il, j'ai vaincu Annibal et
 » Carthage ; suivez-moi au Capitole ,
 » Romains, allons-y remercier les dieux.»
 Toute l'assemblée le suit, et laisse les
 accusateurs confondus. Ce grand homme,
 cité de nouveau, se retira dans une mai-
 son de campagne, où il mourut à l'âge
 de quarante-sept ans. Il possédoit un mé-
 rite presque inconnu dans sa patrie; celui
 de réunir aux qualités des héros le goût
 de l'urbanité et des lettres. On doit le re-
 garder comme le principal modèle qui
 perfectionna les Romains.



Sort de Sci-
 pion-l'Asiatique.

Après sa mort, Caton poursuivit avec
 la même animosité son frère l'Asiatique ,
 et lui suscita les mêmes accusateurs. Le
 vainqueur d'Antiochus fut condamné à
 une grosse amende , comme ayant reçu
 d'Antiochus des sommes immenses pour
 lui procurer une paix avantageuse. On
 saisit tous ses biens ; on n'y trouva aucun
 vestige de corruption : ils ne suffisoient
 pas même pour payer l'amende. L'inno-
 cence de l'accusé fut reconnue dans la
 suite, et l'on répara cette injuste con-
 damnation.

Cause de la
 seconde guerre
 de Macédoine.

Un nouvel orage se forma sur la Macé-
 doine. Philippe étoit mort depuis quel-
 ques années, haïssant toujours les Ro-
 mains, sans pouvoir effacer la honte de
 ses défaites. Il avoit fait mourir son fils
 Démétrius, autrefois envoyé à Rome en
 otage, faussement accusé par Persée, son
 autre fils, qui craignoit que la protection

de la république romaine et le mérite personnel de Démétrius ne procurassent la couronne à ce jeune prince,

Persée ayant succédé à Philippe , Evénement de cette guerre.
 son père , se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisoit des préparatifs, il remuoit dans la Grèce. Eumène en avertit Rome, et la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs pour offrir toutes les satisfactions que l'on exigeroit. Le sénat répondit qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, et que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main. Le consul Licinius arrive bientôt. Le roi, ayant gagné une bataille, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avoit eues. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre et inflexible triomphoit de tout à la longue.

La quatrième année de la guerre ,
 Persée fut défait par Paul-Emile. La phalange macédonienne fut enfoncée. Le roi prit la fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe; il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique

An de Rome,
 585.
 Paul Emile,

les Macédoniens fussent déclarés libres. On doit attribuer cette conquête à la prudence ainsi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion-Nasica lui conseillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, et lui représentant que l'on imputoit ses délais à la lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien vous agirez comme moi*. Il vécut dans la médiocrité, après avoir enrichi l'état ; et Cicéron ne pouvoit mieux le louer qu'en disant : *Il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle*.

Hauteur des
Romains en-
vers les rois.

Tout plioit sous les Romains, qui traitoient les nations et les rois avec une hauteur despotique. Mais rien ne décèle mieux le caractère de ces conquérans que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit, au nom du sénat, à Antiochus-Epiphanes, de faire des conquêtes en Egypte. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de sortir de ce cercle, rendez réponse au sénat*. Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambassadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'on le félicitoit d'avoir obéi. Après sa mort les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus-Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupille de la république, et envoyèrent trois membres du sénat pour gouverner

en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affaiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspirait évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

XV.

*Troisième guerre punique. Carthage ,
Corinthe , Numance détruites.*

DEPUIS quelque temps, le vieux Massinissa, tout dévoué aux Romains, et sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. On envoya de Rome des commissaires pour terminer leur différent. Caton en fut un. A son retour, il accusa les Carthaginois d'armer contre la république, et ne cessa de crier qu'il falloit détruire leur ville. Scipion-Nasica, plus modéré et plus sage, combattit toujours cette opinion aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes, il étoit impossible que Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

Elle avoit envoyé à Carthage des ambassadeurs, en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. Massinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulassa en livra au massacre cinquante-huit mille qui avoient mis bas

Occasion de
la troisième
guerre puni-
que.

les armes Alors les ambassadeurs, levant le masque, déclarèrent la guerre aux vaincus : conduite odieuse, suivie de procédés encore plus infames.

Conduite
odieuse des
Romains en-
vers les Car-
thaginois.

Les Carthaginois effrayés offrirent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, et qu'ils envoient trois cents otages. On envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius et Manilius arrivent cependant à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions, et se plaindre de cet appareil de guerre. « Vous » êtes sous la protection de Rome, leur » disent les consuls; les armes dont vos » magasins sont pleins vous deviennent » inutiles, apportez-les pour preuves de » la sincérité de vos sentimens. » En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes : *Rome se charge de vous défendre; obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

Les Carthagi-
nois raniment
leur courage.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes et de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans

fortifications, et seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage, en excitant le désespoir. Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en ateliers; l'or et l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer et au cuivre; les femmes sacrifient leurs ornemens; elles coupent leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut et sont repoussés, leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Asdrubal, général des Carthaginois, Scipion-Émilien. auroit taillé en pièces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion-Émilien, fils de Paul-Émile, et petit-fils, par adoption, de Scipion-l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros, avec trois cents cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passaient une rivière en présence de l'ennemi victorieux. On le fit consul avant l'âge prescrit; on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce choix. Carthage est bloquée et réduite à la disette. Les Carthaginois offrent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargne leur ville. Scipion le refuse, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à la vengeance.

An de Rome,
607.
Prise de Car-
thage.

Enfin, par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte : ils avancent; ils mettent le feu aux maisons; ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme plus courageuse, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, et se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion, obéissant avec regret aux ordres terribles du sénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un triomphe magnifique, et le surnom d'Africain, couronnèrent l'expédition du proconsul. Il avoit été secondé, dans cette guerre, par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, et par l'historien Polybe, digne d'écrire ses exploits.

Rome asservit la Grèce.

La même année vit la ruine de Corinthe et l'anéantissement de la liberté en Grèce. Rome s'étoit fait une politique d'entretenir la division parmi les Grecs, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, et de prendre insensiblement le même empire que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre. Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés tant qu'ils étoient nécessaires. On cherchoit à les dompter, parcequ'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, et avoient été vaincus sans peine. Le préteur

Métellus tourne ses armes contre les Achéens, et les défait. Le consul Mummius achève la guerre par le sac et la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cent cinquante ans, et l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom d'Achaïe, est réduite en province romaine.

Destruction
de Corinthe.

Rome s'enrichit et se décore de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art qu'on y transporta y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. On raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général, chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les tableaux et les statues de Corinthe, leur déclara que, si quelque morceau venoit à se perdre ou se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses et des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux-arts eût poli ses mœurs et celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes et au massacre? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe; c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie.

Ce que devinrent ses richesses.

Avant la fin de la guerre punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit fonder un royaume par ses victoires, et

Conduite
des Romains
à l'égard de Viriathe.

il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession, laissant tout le reste de l'Espagne à ses oppresseurs. Une perfidie exécrationnable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius-Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Et de Numance.

Un crime en amène un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Duro. Ils violent deux traités conclus avec elle, et se font détester comme des ennemis sans foi et sans justice: Les Numantins se déterminent à défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion-Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permit pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage réduisit Numance à l'extrémité, et déclara qu'il ne recevroit aucune proposition si les habitans ne lui livroient la ville, et leurs armes et leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques

particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

XVI.

Observations générales.

Voici une réflexion importante de Montesquieu : « Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats; et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout armés; ils prenoient dans leurs exercices des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étoient continuels. »

Est-il étonnant que de tels soldats, sous une discipline sévère, aient remporté tant de victoires?

Récompenses
et punitions
militaires.

Les récompenses et les punitions militaires avoient servi, dès les premiers temps, à maintenir la discipline et à enflammer le courage. Les unes et les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort, rien n'étoit plus efficace que la honte et l'infamie. Toutes sortes de récompenses tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; et lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, ce fut le signe d'une prompte décadence.

Pendant la seconde guerre punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie et de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie.

Population et
mœurs.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, c'est la population que produisoient la pureté des mœurs et la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre punique, les censeurs, trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un serment de se marier, et de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la

république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les premières lois. Carvilius, qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Jusqu'au temps où Paul-Emile assu-Finances.
jettit la Macédoine par la défaite de Persée, et en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut qui se régloit au cens selon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie et sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, et fut nommé pour cette raison *salinator*.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagène, et en tiroit chaque jour plus de quatre cents talents. Le butin qu'apportoient les généraux augmentoit sans cesse le trésor. Les

plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes et les vexations des publicains , les concussions des magistrats ; alors les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe , la somptuosité , des besoins nouveaux et factices , des désordres qui sapèrent les fondemens du bien public.

Arts. La ville fut pavée , pour la première fois , après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés sans qu'on eût aucune mesure du temps. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire. Scipion-Nasica , plus de cent ans après , fit connoître les clepsydras , qui servoient à mesurer les heures , le jour et la nuit. Tout étoit dans une espèce d'enfance , excepté l'art militaire. La médecine consistoit en recettes de famille , lorsqu'un Grec , nommé Archagate , vint l'exercer , ainsi que la chirurgie , au temps du siège de Sagonte par Annibal.

Lettres. Ennius , le premier poëte , ami de Scipion-l'Africain , composa l'histoire romaine en vers , ou plutôt en prose mesurée. Névius , son contemporain , fit la même chose sur la première guerre punique. C'étoient les plus foibles rayons du génie qui devoient produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici , comme ailleurs , la poésie cultivée avant la prose , et consacrée au souvenir des faits. L'an

cienne satire n'étoit que rusticité. Fabius-Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine, mais nous ne connoissons point son ouvrage.

Rome s'éclaira, se polit le goût et les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute et Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. On prétend que Scipion-Emilien et Lélius partagèrent avec Térence la composition de ses pièces. L'historien Polybe, le philosophe Panétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles-lettres, de la philosophie, des sciences, dissipoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres.

Caton-le-Censeur s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même historien et orateur, il se déchaîna contre les Grecs, dont on alloit prendre les leçons. On chassa, par un décret, ces rhéteurs et ces philosophes, qu'il représentoit comme dangereux, et qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Mais la bonne littérature ne pouvoit produire que du bien.

Une chose admirable, et commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat, guerrier, juge, et général, habile dans le barreau et dans le gouvernement, homme d'état et homme de lettres; qu'il pût se signaler et se ren-

dre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devoit être différente de la nôtre !

XVII.

Les Gracques.

An de Rome,
620.

Leurs entre-
prises.

LES querelles entre le sénat et le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangères : mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore ; et quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages , quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre , le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Deux hommes d'un mérite distingué , Tibérius et Caius-Gracchus , tentèrent une réforme que les circonstances rendoient impossible ; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles qui noyèrent la liberté dans le sang des citoyens.

Ces deux frères , nés de l'illustre Cornélie , fille de Scipion-l'Africain , avoient reçu d'elle la meilleure éducation : ils avoient sur-tout le talent de l'éloquence , si propre à gouverner la multitude. Tibérius s'étoit acquis une réputation brillante , soit dans les armées , soit dans l'intérieur de la république , lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zèle ou à son ambition la carrière où il devoit périr.

Depuis plus de deux siècles et demi la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois habitées par les plus illustres Romains, étoient remplies d'esclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres, et qui étoient exempts et même exclus du service des armées. Le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit rien.

Désordres
dans la répu-
blique.

Tibérius-Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur, à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics ce que les riches possèdent de terre au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient; ils insistent sur l'ancienneté de leur possession, sur les inconvéniens de la nouveauté. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple : *Les bêtes sauvages ont des tanières, disoit-il, et des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.* Enfin la loi Licinia est renouvelée.

Moyens
qu'emploie Ti-
bérius pour y
remédier.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il réussi dans ses projets. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non seulement il fit ajouter à la loi que les terres usurpées sur la république seroient

Pousse à
bout le Sénat.

enlevées aux possesseurs, mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Eumène, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, et intéressant le peuple à sa conservation. Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence; ils montent au Capitole, où se tenoit l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadème, et que le peuple va le couronner.

On annonce cette entreprise au sénat.

An de Rome,
624.

Sa fin tragique.

Le consul Mutius-Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion-Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt assommé avec plus de trois cents de ses amis; exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler le sang romain. Le sénat, oubliant son ancienne modération, justifia ce qui s'étoit fait, et pour soustraire Nasica à la vengeance du peu-

ple , on l'envoya ambassadeur en Asie , où il mourut.

Caius-Gracchus , aussi vertueux , aussi zélé , et plus éloquent que Tibérius , après avoir vécu quelques années dans la retraite , entra dans la carrière des honneurs. Malgré les alarmes et les conseils de Cornélie , il aspirait au tribunat : il y parvint. Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres , il ajouta divers établissemens , sur-tout des magasins de blé , dont les pauvres devoient tirer chaque mois , à bas prix , leur subsistance. Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat , il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux , et qu'il importoit de transférer aux chevaliers qui appartenoient à l'ordre des plébéiens , le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa. On renouvela aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain , sans le consentement du sénat et du peuple. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de bourgeoisie et de suffrage à tous les alliés de Rome en Italie. Opimius , son ennemi mortel , fut nommé consul.

Le peuple assemblé devoit prononcer sur l'exécution des nouvelles lois qui révoltoient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius , passant près des amis de Gracchus , s'écria insolemment : *Faites place , mauvais citoyens* , et fut aussitôt tué. Le

Entreprise
de Caius-Grac-
chus.

An de Rome,
632.
Sa mort.

consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armoit du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prières et les larmes d'une tendre épouse : *Après le meurtre de Tibérius*, disoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes, ils s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius et celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un et l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le barbare consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, et éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang.

Ce qu'on doit
penser des
Gracques.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagement et moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditeux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; et le sénat, en leur imputant un crime évidemment

contraire à leurs principes et à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, et non le salut de l'état.

Cornélie avoit toujours regardé sès fils Cornélie. comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge et le malheur lui ôtaient le sentiment; « mais ceux qui pensoient » de la sorte, dit Plutarque, ne sentoient » pas combien l'éducation, jointe à des » qualités supérieures, est une puissante » ressource contre le chagrin, et que si » la fortune l'emporte quelquefois sur la » vertu, elle ne lui enlève pas les moyens » de supporter courageusement les revers. » Cornélie vécut tranquille dans la société des savans, et honorée par tout ce qu'il y avoit de respectable.

XVIII.

Guerre de Jugurtha. Marius.

UNE corruption ahominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avoient allumé la soif des richesses, y avoient éteint les sentimens d'honneur et de vertu. Nous allons en voir la preuve dans la guerre de Jugurtha.

Massinissa avoit laissé trois fils, qui Crimes de Jugurtha. gouvernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des

deux autres, se trouva maître de tout. Celui-ci, quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal et Hiempsal, avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, et déjà célèbre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, et alla implorer la justice des Romains.

Depuis long-temps, le meurtrier s'étoit assuré qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. Bientôt il reprend les armes ; poursuit Adherbal, et l'assiège dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent. Scaurus, prince du sénat, menace l'usurpateur, lui ordonne de lever le siège sans délai. La fraude et l'argent triomphent encore. Adherbal, abandonné, capitule ; Jugurtha l'assassine, et jouit arrogamment de sa dépouille.

Conduite des
Romains à son
égard.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le consul Calpurnius-Pison partit avec Scaurus, son lieutenant. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée. Tandis que le sénat

gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, et conclut à sommer Jugurtha de comparoître. Le Numide, comptant sur ses trésors, vint à Rome, gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un de ses proches, qui demandoit sa couronne; il partit en s'écriant : *O ville vénale ! tu pé-
rirois bientôt, si tu trouvois quelqu'un
pour t'acheter !*

La guerre ayant recommencé, Jugurtha Métellus. fit passer sous le joug l'armée romaine. que commandoit alors Aulus-Posthumius, lâche et imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction pour se faire livrer Jugurtha mort ou vif, il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, lui inspira la défiance et ranima son courage.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéien de naissance très obscure, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré, au siège de Numance, les regards et l'estime de Scipion-l'Africain. De simple soldat il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, enfin préteur. C'étoit un de ces hommes ardens,

Supplante
par Marius.

que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent, capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt et des conjonctures. Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer le consulat où il aspirait. Là, il redoubla ses invectives, et gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, et chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisième fois, cette province à Métellus, en qualité de proconsul.

Métellus se
justifie.

Métellus espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier : *La plus forte preuve de son innocence*, disoit-il, *c'est le témoignage de toute sa vie*. Une accusation ainsi terminée valoit-elle un triomphe ?

An de Rome,
647.

Fin de la
guerre de Ju-
gurtha.

Quelqu'habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de ce prince !

Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infame. Bocchus fait arrêter son beau-père, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, et à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi Numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, et meurt dans un cachot. Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre?

XIX.

Invasion des Cimbres et des Teutons. Guerre sociale.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leur victoire. Les Cimbres et les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux. Ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome avoit perdu dans une seule journée quatre-vingt mille hommes.

*Invasion des
Cimbres et des
Teutons.*

—
An de Rome,
648.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les Teutons, quoique séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Il attendit, pour hasarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin il les tailla en pièces près d'Aix en Provence, où leur perte fut, dit-on, de plus de cent mille hommes. L'année suivante, dans son cinquième consulat, il défit de même, à Verceil, les Cimbres qui ravageoient l'Italie. Ces barbares, hommes et femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; et les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués; mais ils ne savoient que se battre en furieux et mourir avec courage. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entièrement oublié, tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune!

—
Attentats de
Saturninus.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Il obtint un sixième consulat à force d'argent et de bassesses; il s'unit de la ma-

nière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, et avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu et du bien public. Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat s'obligerait par serment de confirmer tout ce qui seroit statué par le peuple, sous peine, pour les sénateurs qui refuseroient le serment, d'être dégradés et condamnés à une amende de vingt talents. » Métellus persistant seul à refuser, on l'exila : « Ou les choses changeront, dit-il en partant de Rome, et le peuple revenu de son erreur me rappellera, ou elles ne changeront point, et alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie. » Elles changèrent par les fureurs mêmes de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

Ce tribun, voulant que Glaucia soit consul, fait assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne au consul de *pourvoir à la sûreté de la république*. On prend les armes contre les séditeux. On poursuit Saturninus dans le Capitole ; il est massacré, aussi-bien que Glaucia, malgré le désir qu'avoit Marius de sauver l'un et l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consolait de l'oppression au sein de la philosophie et de la vertu.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aspiraient aux droits de citoyens

Conduite de
Marius.

Drusus tri-
bun.

romains. C. Gracchus, pour fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, et avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance et par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire à la fois les alliés et tous les ordres de l'état. Ses lois passèrent, malgré de vives oppositions, tant il sut manier adroitement les esprits !

Les Romains, qui regardoient les alliés comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, Drusus eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que personne n'auroit vue sur lui : « Employez plutôt votre art, » répondit-il, à faire que mes actions » soient exposées à la vue de tout le monde. »

Guerre sociale.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert, ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline et la science militaire

des Romains, et que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marse, les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompée. La politique romaine joignit l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis, contre l'usage, et avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se ralentit tout à coup. On trouva le secret de rendre presque inutile aux alliés ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages, on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parcequ'elles votoient les dernières.

XX.

Guerre civiles. Marius et Sylla.

LES guerres civiles vont commencer. Sylla. Marius et Sylla en furent les premiers auteurs. Nous connoissons déjà Marius; l'autre mérite davantage d'être connu. Il descendoit de Cornélius-Rufinus, que les censeurs chassèrent du sénat, l'an de Rome 477, parcequ'il possédoit plus de

quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit, cultivés par la littérature et la politesse, animés par l'ambition et par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractère, rendoient Sylla très capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation et la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : « Comment seriez-vous honnête homme, » vous à qui votre père n'a rien laissé, » et qui êtes maintenant si riche ? » Après la guerre de Numidie, l'argent et l'intrigue lui procurèrent la préture. Ses exploits dans la guerre sociale, où il éclipsa Marius, augmentèrent l'attachement pour sa personne. Il devint consul, et fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, un des plus redoutables ennemis de Rome.

Brouilleries
de Sylla et de
Marius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le succès de l'expédition de Numidie. Quoique vieux, pesant et infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à son rival, il s'unit avec Sulpicius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours escorté de satellites, qu'il appeloit impudemment son *anti-sénat*. Il proposa de nommer Marius, alors simple

particulier , général de l'armée contre Mithridate , et il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla s'étoit rendu à son camp. Résolu de tirer vengeance d'un tel affront , il marche vers Rome , où plusieurs de ses partisans avoient été massacrés. Il y entre l'épée à la main ; il menace de mettre le feu aux maisons , si l'on fait de la résistance. Marius et Sulpicius ayant pris la fuite , il contient les troupes dans le devoir , et empêche tout le désordre. Il fait casser les lois du tribun ; il rétablit l'ancienne règle , de ne proposer aucune loi que le sénat n'eût approuvée. Le peuple , intimidé , confirme tous ces changemens.

Pour satisfaire sa vengeance , le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius et son fils , Sulpicius , et neuf de leur principaux partisans. Quintus-Scévola , savant et vertueux citoyen , lui résiste courageusement. « Ni vos sol- » dats , ni vos menaces , dit-il , ne m'o- » bligeront de déshonorer ma vieillesse , » en déclarant ennemi de Rome celui par » qui Rome et l'Italie ont été sauvées. » Mais les autres sénateurs se montrent faciles et complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpicius , portée à Rome , devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes où il se cachoit. Un soldat , qui devoit être son bourreau , n'osa frapper ce grand général , et les

An de Rome,
665.

Vengeance de
Sylla.

Minturnois favorisèrent son évasion en Afrique. Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en sortir, il répondit fièrement à l'officier qui faisoit la commission : « Va lui dire que tu » as vu Marius fugitif au milieu des ruines » de Carthage. » Tableau frappant des vicissitudes de la fortune ! Il se retira ensuite dans une île ; où, avec son fils, il attendit quelque révolution en sa faveur.

Révolution
favorable à Ma-
rius.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partisan de Marius, fut nommé consul. Sylla y consentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ses intérêts. Cette modération ne désarma point sa haine. Cinna renouvelle la loi de Sulpicius par rapport aux alliés. Octavius, son collègue, s'y oppose ; on en vient aux armes ; la place publique regorge de sang. Cinna chassé de Rome, privé du consulat, se retire chez les alliés. Ils prennent les armes en sa faveur, et les Romains mécontents se joignent à eux. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient ; il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux, avec une armée considérable, assiègent la ville. Le sénat augmente leur audace en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre, jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius et les autres chefs, de massacrer tout ceux qu'ils

regardent comme leurs ennemis, et ce massacre s'exécute.

Qu'on imagine une ville prise d'assaut Proscription.
par des barbares ; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues ; les richesses et la puissance devenues un titre de proscription ; la soif du sang irritée par le carnage même ; le féroce Marius , qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant à l'âge de plus de soixante et dix ans, les cruautés de Cinna ; c'est le spectacle que présente Rome.

Rapportons un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux frères se battirent sans se connoître ; l'un tua l'autre , le reconnut en le dépouillant, et, transporté de désespoir, se tua lui-même sur le bûcher de son frère , pour mêler ses cendres aux siennes.

A la fin de cette année de massacres , Mort de Marius.
Cinna et Marius s'emparèrent du consulat ; ils ne daignèrent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie , il craignoit le retour du victorieux Sylla , dont la vengeance ne pouvoit être qu'effrayante. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin , et il y trouva une mort digne de lui.

XXI.

*Sylla dans la Grèce et en Asie.
Mithridate.*

ON a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux rois, protégeoit les uns pour dompter les autres, et se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts.

Mithridate.

Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à l'ambition romaine. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, et son ambition ne connoissoit point de bornes.

Ce qu'il avoit
fait contre les
Romains.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, et la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie-Mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens. Enfin il envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître.

Sylla à
Athènes.

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme on l'a vu, partit enfin

pour arrêter ses progrès. Il passa en Grèce, et résolut de prendre Athènes et le Pirée tout à la fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie qu'on ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes. Les Athéniens railloient de leur côté, quoiqu'environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grâce. Leurs députés vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine : « Allez, leur répondit Sylla, heureux et glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles ; je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles. » La ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la faire raser, se laissa fléchir, et pardonna aux vivans en considération des morts ; tant la gloire des anciens d'Athènes et des grands génies qu'elle avoit produits imprimoient encore du respect dans l'abjection de cette fameuse république ! Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Deux victoires complètes, remportées ensuite par Sylla, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde, remportée à Orchomène, lui fait d'autant plus

An de Rome,
667'

Victoires de
Sylla.

d'honneur , qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient ; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant le danger : « Il m'est glorieux » de mourir ici, s'écria-t-il ; vous autres , » si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à » Orchomène. » Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Proscrit à
Rome.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçoit une tyrannie insupportable. Archélaüs voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il détestoit la trahison. « Quoi donc, reprit Sylla ! toi, Cappadocien, l'esclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix » une couronne, et à un général romain, à » Sylla, tu oses parler de trahison ! »

Cependant Valérius-Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même. Ses troupes, excepté deux légions, passèrent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus fut tué par son propre lieutenant Fimbria, qu'il avoit déposé, et qui ne respectoit aucun devoir.

L'heureux Sylla , triomphant ainsi de tous les obstacles , ne voulut point quitter l'Asie sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles montèrent à des sommes immenses. Il distribua par-tout ses légions ; il fit donner à chaque soldat seize drachmes (1) par jour , outre le logement et la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. « On » vit alors , pour la première fois , dit Sal- » luste , une armée romaine prendre le » goût du vin et des femmes , le goût des » statues , des tableaux , des vases ci- » selés , en dépouiller les particuliers , et » les villes et les temples ; piller enfin le » sacré et le profane. » Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours.

Troupes de
Sylla en Asie.

XXII.

Retour de Sylla. Ses proscriptions, sa dictature , sa mort.

Plus de deux cent mille hommes étoient en armes pour s'opposer à Sylla qui revenoit en Italie. Il arriva n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissent , et il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. Céthégus , Verrès , Pompée , d'autres personnages considérables , toute une armée consulaire , se rangèrent sous ses drapeaux.

An de Rome,
670.

Retour de
Sylla à Rome.

(1) Une drachme valoit environ quinze sous de notre monnoie.

Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis : « Je te donne pour escorte, » dit Sylla, ton père, ton frère, tes proches, indignement égorgés, et dont je poursuis la vengeance. » Ces paroles firent voler Crassus, et la commission fut remplie avec succès. Après avoir remporté plusieurs victoires sur ses ennemis, Sylla se fit abhorrer par ses proscriptions.

Ses cruautés.

Quelqu'un lui disant : « Nous ne demandons pas grâce pour ceux que vous êtes résolu de faire mourir ; mais du moins tirez d'inquiétude ceux que vous voulez sauver » : *Je ne sais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie. — Hé bien !* répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liste de quatre-vingts proscrits, dont les premiers étoient Carbon et le jeune Marius, actuellement consul ; le surlendemain une autre liste de deux cent vingt, et une autre pareille le jour suivant. Enfin le tyran déclara au peuple qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis.

Détails sur
ses proscrip-
tions.

L'esclave fut invité, par des récompenses, à tuer son maître, le fils même à tuer son père : la tête d'un proscrit étoit payée deux talents ; on confisquoit les biens ; on punissoit jusqu'aux générations à naître, car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés, comme infames, à ne

posséder aucune charge. Rome , les provinces , se changèrent en boucheries pour une foule de citoyens , dont plusieurs ne furent immolés que parcequ'on en vouloit à leur dépouille. *C'est ma terre qui me proscriit* , s'écria un certain Aurélius , homme paisible , éloigné de toute affaire.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste, où il s'étoit retiré , convint avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percèrent de leurs épées. Carbon , l'autre consul , avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit , le vit prosterné à ses pieds , et ordonna son supplice , quoique Carbon eût des droits à sa reconnaissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition.

La république n'existoit plus : un seul étoit maître de tout ; l'épée faisoit son titre et le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains , il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de temps , pour réparer les maux de l'état , s'offrant à remplir cette charge , si on vouloit la lui confier. C'étoit se nommer lui-même avec adresse , en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel , puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Sylla fit des lois très sages quand il se

An de Rome
672.

Sylla dictateur
perpétuel.

Ses

trouva maître absolu. Il réprima le meurtre et les violences ; il rendit au sénat les tribunaux ; il y incorpora trois cents chevaliers , pour remplir les vides que la guerre et les proscriptions y avoient occasionnés ; il régla qu'on ne parviendrait à la préture qu'après avoir été questeur , et au consulat qu'après avoir exercé la préture ; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre , selon les anciennes lois ; il restreignit la puissance tribunitienne , en défendant aux tribuns de se mêler de la législation , en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat , et qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure.

An de Rome,
674.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes , quatre-vingt-dix sénateurs , et plus de deux mille six cents chevaliers , par les proscriptions , Sylla voulût et osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place sans licteurs , avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi et élevé au rang des citoyens dix mille esclaves ; il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats ; il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans : eux seuls étoient en possession des emplois civils et militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer , et la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant , le jour qu'il abdiqua , un jeune homme eut

l'imprudence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre, dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.* Les plaisirs et la débauche auxquels il se livra ensuite plus que jamais lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut Sa fin. âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore des affaires publiques, et travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus.

XXIII.

Sertorius, Spartacus, Pompée.

SERTORIUS relevoit le parti de Marius en Sertorius. Espagne. Il étoit grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices et des factions. Après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des camps, les marches savantes, les stratagèmes, les attaques brusques, faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage, l'admiration et la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière sous les ordres du factieux Perpenna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats de se joindre à cet illustre général. Pompée et Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talents et vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin, et cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère. Une conspiration se forma autour de lui; Perpenna en étoit le chef, et le fit lâchement égorger dans un festin.

Au de Rome,
680.
Sa fin.

Mort de Per-
penna.

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on découvroit ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, et ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cent soixante-seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom

Conduite de
Pompée enEs-
pagne.

de grand homme, malgré ses succès, et qui voulut toujours être sans égal.

Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices et leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante contre ses propres esclaves. On exerçoit malgré eux, au métier de gladiateur, un nombre de ces infortunés que l'injustice du sort avoit réduits en servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante-dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse, et si formidable, qu'on fit marcher les deux consuls et un préteur pour la combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pièces par les Romains.

Guerre de
Spartacus.

Déjà il menaçoit Rome; il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer: « Je n'en man-

An de Rome
682.

Spartacus
vaincu.

» queraï pas , dit-il , si je suis vainqueur ;
 » je n'en aurai pas besoin si je suis vaincu. »
 La victoire balança long-temps. Les esclaves furent battus , et ce héros , couvert de blessures , expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes. Cinq mille fuyards se rallient , Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république , il écrit au sénat :
 « Crassus a remporté une victoire sur les
 » esclaves ; mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion. »

Accroissement du pouvoir de Pompée.

Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage ; il éblouissoit la multitude en exagérant ses services ; il vouloit qu'on le crût nécessaire , afin de se rendre tout-puissant , et il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul n'ayant que trente-quatre ans , il abolit les meilleures lois de Sylla , il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir , il devint l'idole du peuple , dont il flattoit les préjugés. Des milliers de pirates , sortis des côtes de Cilicie , infestoient les mers , pilloient jusqu'aux temples , désoloient les provinces , ruinoient le commerce , et répandoient la famine. On ne voit que Pompée qui puisse les vaincre. La commission étoit pour trois ans. Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance , c'est qu'il craignoit le soupçon de tyrannie.

XXIV.

Fin de la guerre de Mithridate.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate, Conduite de Mithridate après le départ de Sylla. avoit recommencé deux fois la guerre contre Rome. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever la Bithynie à ce peuple ambitieux. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique; il y substitua les armes et la discipline des Romains; enfin il s'étoit formé des soldats, et il étoit grand capitaine.

On envoya contre lui les deux consuls Lucullus en Asie. Cotta et Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des lettres et des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Il débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers et à la licence des troupes; il sauva son collègue, battupar Mithridate, il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, il le chassa de la Bithynie, et ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs et ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Lucullus passel'Euphrate et le Tigre

—
An de Rome 684.

sans peine , parcequ'on ne le croyoit pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens , vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là étoit de mauvais augure , marqué comme tel dans le calendrier. *Hé bien !* dit-il , *j'en ferai un jour heureux.* En effet , il tailla en pièces les ennemis. L'année suivante , il passa le mont Taurus. Tigrane et Mithridate étoient réunis : il les attaqua et les mit en fuite.

Lucullus , avec des qualités sublimes , n'avoit pas le talent de se faire aimer. Officiers et soldats souffroient d'autant plus impatiemment sa hauteur , sa sévérité pour le maintien de la discipline , que les mœurs corrompues se portoient davantage à la licence. Les troupes se mutinèrent plusieurs fois. Tigrane et Mithridate , profitant des conjonctures , rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine fut entièrement défaite , et Lucullus se vit abandonné de ses soldats , lorsqu'il s'empressoit de réparer ces malheurs.

An de Rome ,
687.

Pompée en-
voyé à sa place.

Dans cette circonstance si favorable à Pompée , le tribun Manilius propose de rappeler Lucullus , et d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane , en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais César , qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des lois ; Cicéron , alors préteur , qui avoit be-

soin de l'amitié de Pompée ; d'autres personnages illustres, conduits par des motifs particuliers , ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius.

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses et grossières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je donc » jamais du repos, disoit-il ? ne pourrai-je vivre dans la retraite avec une épouse chérie ? Heureux les hommes qui passent des jours tranquilles au sein de l'obscurité ! » Cette hypocrisie choqua même ses amis ; mais le vulgaire en fut vraisemblablement la dupe.

Si Pompée avoit été digne de sa fortune , il auroit du moins respecté le mérite et les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre , Lucullus n'avoit eu que des succès faciles , et ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci, blessé des propos injurieux de son rival , lui reprochoit, avec raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déjà vaincus , et de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer. Une entrevue qu'ils eurent ensemble aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le

De quelle manière Pompée put recevoir cette nouvelle.

Sa conduite à l'égard de Lucullus.

triomphe à Lucullus ; car ses victoires ne pouvoient être oubliés.

Manière dont
vécut Lucullus
après son rap-
pel.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse , mais consacrée à l'étude et au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence et le luxe , qui , après les conquêtes d'Asie , devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir , un jour qu'il mangeoit seul , moins somptueusement qu'à l'ordinaire : *Nesavois-tu pas* , lui dit-il en se fâchant , *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus ?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé , pour ainsi dire , en un satrape de Perse.

Fin de Mi-
thridate.

Mithridate , affoibli par tant de pertes , abandonné de ses alliés , succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit et gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie et de suivre les traces d'Annibal , lorsque Pharnace , son fils excita contre lui une révolte. Le roi , assiégé dans un château par les rebelles , se perça de son épée , après avoir essayé inutilement le poison. Toujours environné d'ennemis domestiques , il eut la gloire de résister près de trente ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort , leur joie éclata en transports immodérés , et Pharnace obtint le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide.

X X V.

Conjuration de Catilina. Triumvirat de Pompée, Crassus, et César.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse, abîmé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, et de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Les débauchés, les mécontents, les ambitieux entroient en foule dans son parti. Il falloit un grand génie pour sauver la république : la gloire en étoit réservée à Cicéron.

Conjuration
de Catilina.

Cet orateur admirable veilloit sur la république, et rien n'échappoit à sa prudence. Il dévoile au sénat tout le complot. Catilina sort de Rome, après avoir été confondu par l'éloquence de l'orateur. Les autres chefs de la conspiration sont arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, et exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec valeur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, et y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes

An de Rome,
610.

Elle est dis-
sipée.

nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Caractère de
César.

Jules-César, gendre de Cinna, se préparoit en silence à de vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dèssaja jeunesse qu'un homme de plaisir, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le dépeignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux : *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius ?* César s'enfuit alors. Dès qu'il put entrer dans la carrière de l'ambition, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence et d'une profonde politique.

Sa politique.

Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Il acheta impunément les dignités; il ranima les restes du parti de Marius. Toute son ame se portait aux honneurs et à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : « Hélas ! dit-il les larmes aux yeux, » Alexandre avoit conquis à mon âge tant » de royaumes, et moi, je n'ai rien fait en- » core de mémorable ! » Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, et entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur si l'on briguoit aussi les charges de cet endroit, il répondit : « J'aimerais mieux être ici le premier, » que le second à Rome. »

Année de Rome,
693.

Pompée, de retour à Rome, accoutumé

au commandement et aux succès, ne vouloit souffrir ni supérieur ni égal. Il trouva dans Crassus un adversaire à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottait entre eux dans le sénat. César, voulant être consul, ayant besoin de l'un et de l'autre, les réconcilia, et vint à bout, par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée et de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour se rendre le peuple plus favorable. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Craignant le zèle et l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mortel de l'orateur. Enfin il se fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules et quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins.

Bientôt après, Claudius propose une loi pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron. Les complices de Catilina avoient été mis à mort sans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, et la nécessité des conjonctures justifioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractère trahit son génie. Abattu,

Exil de
Cicéron.

suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours et n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte. Cicéron prévint le décret de son exil; il se retira en Grèce. Mais Pompée le fit bientôt rappeler par un motif d'intérêt. Il fut comblé d'honneurs à son retour; il traversa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ses maisons aux frais de l'état.

Augmentations du pouvoir des triumvirs.

Comme les triumvirs avaient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagements. Pompée et Crassus obtinrent le consulat et des gouvernemens considérables pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans aussi, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, et à exiger des rois et des peuples alliés de Rome autant d'argent et de secours qu'ils le jugeroient convenable.

An de Rome, 700.

Fin de Crassus.

Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors, qui disoit qu'un citoyen n'étoit point riche s'il n'avoit de quoi entretenir une armée, se hâta de passer en Asie, où il espéroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, sans aucun autre motif de guerre que leurs richesses. L'armée romaine fut taillée en pièces, et Crassus tué avec son fils. Il avoit tenu la balance entre César et Pompée : sa mort devoit exciter la discorde. On ne voyoit à Rome que fac-

tions, que désordres de toute espèce. Tout s'y vendoit publiquement; la violence accompagnoit la brigue. Milon tua Clodius, et ce meurtre fut un signal de combat.

XXVI.

Conquête des Gaulès. Pompée se brouille avec César. Guerre civile.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, un des rois de Germanie, subjugué les Belges, réduit en province romaine toute la Gaule, et porté la terreur de ses armes jusque dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit non seulement par sa valeur et ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, et les armant les uns contre les autres.

Succès de
César dans la
Gaule.

Intrépide, sobre, infatigable; toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même temps qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome. Il répandoit l'or à pleines mains pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures.

Cause de la
guerre civile.

Le terme de son gouvernement appro-
choit. En lui ôtant le commandement
militaire, on l'eût remis au niveau des
citoyens : c'étoit l'espérance de Pompée,
qui sollicitoit sous main son rappel. Mais
le tribun Curion, vendu à César, proposa
ou de continuer ou de révoquer ces deux
généraux, tous deux également capables
d'inspirer de l'inquiétude à la république.
César offrit d'abdiquer, pourvu que son
rival abdiquât. Celui-ci, persuadé que
les troupes de César abandonneroient leur
général, portoit sa confiance jusqu'à dire
« qu'il n'avoit qu'à frapper la terre du
» pied pour en faire sortir une armée. »

Après quelques négociations, il rejeta
tout accommodement, et rendit inévitable
la guerre civile. De son côté étoient les
consuls et le sénat; de l'autre, le peuple
et une armée victorieuse, sous les ordres
du plus grand capitaine qui fut jamais.

Au de Rome,
704.
César au
bord du Ru-
bicon.

On avoit déclaré César ennemi de
Rome, s'il refusoit de quitter le comman-
dement; on avoit chargé Pompée de la
défense de la république, quoiqu'il ne fût
pas consul. Quand César fut au bord du
Rubicon, petite rivière qui sépare la
Gaule cisalpine du reste de l'Italie, il
hésita : « Si je ne passe point, dit-il, je
» suis perdu; si je passe, de quels mal-
» heurs Rome est menacée! » Mais réflé-
chissant sur la haine de ses adversaires,
il s'écrie : *Le sort en est jeté.* Il passe la
rivière, court s'emparer de Rimini, ré-

pand l'alarme jusque dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*, c'est-à-dire, que la ville est en danger, et que les citoyens doivent tous prendre les armes.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si Ses succès. actif et si redoutable. Pompée abandonne la ville et l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Il poursuit son rival en Macédoine, il remporte à Pharsale une victoire décisive. Le vainqueur trouve dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique. Il jeta au feu les papiers de Pompée, sans en lire aucun. « J'aime mieux, » dit-il, ignorer des crimes que d'être » obligé de les punir. » Il soupira profondément à la vue du champ de bataille couvert de morts ; et du moins il s'efforça de réparer, par sa clémence, les maux qu'il avoit faits malgré lui.

Ce fameux Pompée, si long-temps le maître de la république, maintenant vaincu, fugitif, errant au hasard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée-Aulète, détroné par les Alexandrins. Il se flattoit d'éprouver la reconnaissance du jeune Ptolémée, fils et successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse peu d'amis. César le poursuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodore, lâche rhéteur, qui persuada une trahison et un meurtre, comme

Sort de Pompée après la bataille de Pharsale.

le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi ; mais au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation et de la douleur.

Autres exploits de César.

Cléopâtre, sœur et femme du roi d'Égypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur père. Elle soutenoit ce droit par les armes. César la mit sur le trône. Il courut les plus grands périls dans la guerre d'Alexandrie, qui coûta la vie au roi (1). Il marcha ensuite contre Pharnace, fils de Mithridate, et roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. Il rendit compte en trois mots de son expédition : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Pendant son séjour en Égypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, les fils de Pompée, Caton, Scipion et d'autres républicains avoient ramassé des forces en Afrique, où ils se préparoient à une vigoureuse défense. Ayant passé la mer, il gagna coup sur coup trois batailles.

Mort de Caton d'Utique.

Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revivre le sénat de Rome et la liberté. Ses espérances s'évanouissent bientôt. Il voit le découragement répandu par-tout ; il

(1) Un incendie consuma alors, en grande partie, la fameuse bibliothèque des Ptolémées.

invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, ne pouvant supporter l'idée de survivre au triomphe de César, et ayant trop d'orgueil pour vouloir tenter de nouveau le sort, ou accepter aucun bienfait de son vainqueur, il lit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, il essaie la pointe de son épée, et dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort ; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse sa blessure ; il la rouvre lui-même, et expire (1).

• (1) Quels motifs peuvent autoriser Caton dans son suicide ? Si vous les séparez du prestige d'une vaine renommée, vous n'y trouverez plus rien qui réponde à l'idée que les sophistes nous en donnent.... C'est moins le sort de la république, dont il ne parle seulement pas, qui l'intéresse, l'agite et le trouble, que la victoire de César, et l'humiliation qu'éprouveroit Caton s'il lui falloit paroître en suppliant devant son vainqueur. Il revient jusqu'à six fois à cette idée dans le récit de son suicide, que Plutarque nous a conservé ; et il est remarquable que, s'il recommande à son fils de ne pas se mêler du gouvernement, c'est dans la seule crainte que la dignité du fils de Caton n'y fût compromise.... Voyez ensuite ce fier stoïcien se livrer aux transports les plus désordonnés de la colère. Si son fils soustrait son épée, il s'emporte horriblement contre lui ; il l'accuse d'avoir formé le dessein de le livrer, pieds et poings liés, à son ennemi ; il ne se possède plus dans sa fureur ; il n'est pas loin de se briser la tête contre le mur ; il assène un coup de poing si violent sur le visage d'un de ses esclaves, que sa main en est ensanglantée.... Si son épée lui est rendue, on l'entend s'écrier : *Je suis maintenant à moi ;* mot impie qu'on voudroit inutilement nous vanter : il flétrit à jamais la mémoire de ce prétendu sage, qui fait dépendre l'empire de lui-même de la pointe de son épée.... S'il fuit par s'enfoncer cette épée dans le sein, c'est d'une main tellement incertaine qu'il a besoin d'y revenir à plusieurs fois, repoussant arrière le médecin, se déchirant les *yeux de ses propres mains*, et nous offrant en tout un spectacle dont la seule description est propre à blesser le sentiment, et à soulever le cœur. (Du Suicide, tome I.)

Vertu outrée.

Si Caton, au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siècle, eût cherché, par des moyens praticables, à en corriger les désordres, son patriotisme et sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien ou empêcher beaucoup de mal; mais sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. On reproche aussi à Caton des excès de singularité, qui annoncent moins de raison que de caprice ou d'enthousiasme. Il affectoit de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux.

XXVII.

César maître de la république. Sa mort.

Honneurs accordés à César.

LES honneurs prodigués à César après son retour prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, et ensuite pour toute sa vie; on lui donna le titre de réformateur des mœurs; on déclara sa personne sacrée et inviolable; on mit sa statue dans le Capitole, à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège: *A César demi-dieu*. On lui décerna quatre triomphes en un mois, où furent étalés des vases d'or

et d'argent, estimés soixante-cinq mille talents.

La douceur de César, son application Son gouvernement. au gouvernement et la sagesse de ses lois étoient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenses; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, et à deux pour les consulaires.

En qualité de souverain pontife, il réforma le calendrier, Réforme le calendrier. où les pontifes, soit par ignorance, soit par intérêt, avoient mis une affreuse confusion. L'année étoit de douze mois lunaires : on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on faisoit l'intercalation, ou on l'omettoit au gré des circonstances, tantôt pour abrégér, tantôt pour prolonger le temps des magistratures. Ainsi tout ordre étoit renversé. Sosigène, astronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos; et César établit l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Les deux fils de Pompée ayant relevé Sa conduite en Espagne et à son retour. leur parti en Espagne, César y accourut, et porta le dernier coup à la liberté par

sa victoire de Munda. On le vit entrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel et empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs et les esprits. Il renvoya même ses gardes; il fit relever les statues de Pompée; il augmenta le nombre des magistratures pour multiplier les récompenses, et plusieurs de ses anciens ennemis eurent part à ses bienfaits.

— Cependant les zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil, ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, son collègue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadème. On applaudit au refus qu'en fit César; mais son intention étoit de sonder les sentimens du public, et l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si détesté par la nation.

**Chefs de cette
conspiration.**

La conspiration se forma. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus-Brutus, descendant du premier consul, gendre et imitateur de Caton. César l'aimoit comme son fils, et l'avoit comblé de grâces, après lui avoir sauvé la vie. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son

ame les sentimens républicains : *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même*. Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'aperçut que son mari étoit vivement agité et lui cachoit quelque chose d'important. Elle obtint la confidence qu'elle souhaitoit ; elle s'étoit fait une blessure à la cuisse, pour essayer si elle pourroit soutenir la torture, en cas de besoin. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !*

On devoit assassiner le dictateur en Sa mort. plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée. Mais s'imaginant qu'on n'oseroit pas attenter à sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi aussi, mon fils Brutus !* Il cesse alors de se défendre ; et se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros avoit cinquante-cinq ans.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville, le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de Soulèvement du peuple contre les meurtriers de César.

la consternation et des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au Capitole. Le consul Marc-Antoine fit lire le testament de César, où quelques-uns de ses meurtriers étoient nommés avec honneur, et où le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance, pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée, il montra les blessures qu'il avoit reçues de ses assassins, car le cadavre étoit exposé pour les obsèques. L'impression fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome.

XXVIII.

Octavius. Triumvirat. Bataille de Philippes.

Octavr. UN jeune homme de dix-huit ans parut tout à coup sur la scène pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie, sœur de César. Le dictateur, son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie, sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption et à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce

conseil , il se rendit à Rome ; il se déclara l'héritier de César. Antoine ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur , il vendit son patrimoine pour acquitter les legs contenus dans le testament ; moyen infailible de s'attacher le peuple , et de l'irriter contre un homme qui , en offensant le fils , paroissoit ingrat envers le père et injuste envers la nation.

Antoine et Octavius se réconcilièrent , se brouillèrent plusieurs fois. Celui-ci Conduite d'Antoine et d'Octave. vouloit venger la mort de César ; celui-là sembloit aussi le souhaiter , parceque la multitude le souhaitoit , mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produisirent enfin une guerre. Cicéron , moins sage que ceux qui restèrent neutres , embrassa le parti d'Octavius , se déchaîna contre Antoine , et s'attira ce reproche de Brutus , qu'*il cherchoit moins la liberté de sa patrie , qu'un bon maître pour lui-même.*

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur expliquera le secret de ses démarches. « Je crois , dit-il , que si » Caton s'étoit réservé pour la république , » il auroit donné aux choses tout un autre » tour. Cicéron , avec des parties admirables pour un second rôle , étoit incapable du premier ; il avoit un beau génie , mais une ame souvent commune. » L'accessoire chez Cicéron , c'étoit la » vertu : chez Caton , c'étoit la gloire. » Cicéron se voyoit toujours le premier ,

Caractère de Cicéron.

» Caton s'oublioit toujours. Celui-ci vou-
 » loit sauver la république pour elle-
 » même, celui-là pour s'en vanter. »

Tant de sensibilité à la vaine gloire est certainement d'une ame foible que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs, Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui: Ses éloquents Philippiques sont fort suspectes de passion, et n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Premiers évé-
 nemens de la
 guerre civile.

Déjà Antoine assiégeoit Décimus-Brutus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment le siège, et s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux consuls, Hirtius et Pansa, recoivent ordre de le combattre, et Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu et tué. Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général, et Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour ne pas être lui-même abandonné sans retour.

An de Rome,
 710.
 Second trium-
 virat

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain

se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit temps de lever le masque. Il unit ses intérêts à ceux d'Antoine et de Lépидus; il marcha vers Rome à la tête d'une armée; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans.

Brutus et Cassius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, et l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine et de Lépидus, le décret porté contre ces derniers par le sénat fut aussitôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entre eux le pouvoir suprême pour cinq ans, sous le nom de triumvirs; que Lépидus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius et Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches et de leurs amis; Lépидus, celle de son frère; Antoine, celle de son oncle; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de se-

Convention
des triumvirs.

Leurs pros-
criptions.

courir ou de cacher aucun des proscrits ; on promet récompense à quiconque les tuera , et même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. A la vue de la tête de Cicéron , tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé , Antoine triompha de joie. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richesses étoient un crime pour ceux qu'on n'avoit nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore , on mit une taxe sur les mères , les filles , les parens des proscrits.

Leur conduite après ces massacres.

Rasssiés de massacres et de rapines , les triumvirs hâtèrent l'exécution de leurs projets contre les républicains. Lépιδus garda Rome. Ses deux collègues passèrent en Macédoine , où Brutus et Cassius se réunirent. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoit de part et d'autre plus de cent mille hommes accoutumés aux combats , et animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille , parceque les ennemis , faute de vivres , devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre , ils murmuroient , ils désertoient , leur impatience décida les officiers et les généraux.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action autant que hardi dans le cabinet, se cacha sous prétexte d'infirmité. Brutus mit en déroute ses légions. Mais tandis que le vainqueur poursuivait les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça et dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se règle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hasarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aile que commandait Octavius; et, croyant la liberté anéantie, il se tua d'un coup d'épée, à l'exemple de son collègue. Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains.

Ann. de Rome,
711.
Bataille de
Philippes.

XXIX.

Fautes d'Antoine. Bataille d'Actium.

ANTOINE étant en Cilicie, cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Cette princesse comparut dans l'appareil d'une Vénus triomphante, et le captiva par ses charmes. Il s'endormit au sein de l'amour, il oublia tout le reste. Octavius,

Les trium-
virs après la
victoire.

uniquement occupé de ses propres intérêts, et résolu de régner seul, profita d'une passion si aveugle. Il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépидus, homme sans mérite, dont l'élévation étonnante sembloit n'être qu'un caprice de la fortune. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, et fut content de la finir dans le mépris et l'obscurité.

Fontes
d'Antoine.

Antoine pouvoit seul disputer l'empire à son collègue; il lui en facilita au contraire l'usurpation : il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Politique
d'Octave.

Fulvie, épouse d'Antoine, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre, dont Pérouse fut la victime. La réconciliation s'étoit faite, et ils avoient partagé entr'eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, et lui offrirent leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie en exigeant d'eux mille talents pour la dot. Au retour d'une expédition inutile contre les Parthes, il se rend odieux et méprisable par de nouveaux excès. Il proclame Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre; d'Afrique, de Célésyrie; il prodigue les provinces et les royaumes aux enfans nés de leurs amours, il déshonore à chaque instant le nom romain. Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, et l'accuse enfin devant le sénat. On se détermine à la

guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins et des plaisirs. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste et les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation.

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit déterminé Antoine à combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galères pendant le combat. Son amant s'oublie lui-même et abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, son général, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions et de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Égypte fut bientôt soumise. Antoine se tua l'année suivante à Alexandrie. Cléopâtre étoit réservée pour l'ornement du triomphe ; mais elle évita cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqure d'un aspic, soit par quelque autre poison. Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses et de souplesse, d'audace et de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspirait dès sa jeunesse. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuse république fut anéantie. Il n'en resta qu'une ombre qui flattoit l'orgueil des Romains.

An de Rome,
722.

Bataille d'Actium, et ses suites.

TROISIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

An de Rome ,
725.

I.

AUGUSTE.

Conduite
d'Auguste
après la ba-
taille d'Ac-
tium.

AUGUSTE (c'est le nom qu'Octavius se fit donner par le sénat) n'avoit rien plus à cœur que d'affermir sa puissance , et en même temps de se garantir, par une feinte modération , des coups qui avoient précipité César dans le tombeau. Il affecte de vouloir abdiquer; il consulte Agrippa et Mécène , ses deux confidens. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan , lui prouve que la sûreté de sa personne et le bien public doivent l'en dissuader. Auguste se rend à cet avis, qui, sans doute, étoit lesien. Après avoir cassé tous les actes du triumvirat, et donné quelques preuves d'un sage gouvernement, il déclara qu'il remettoit au sénat et au peuple la souveraine puissance. Ses mesures étoient bien prises , et il comptoit sur un refus. On le supplia en effet de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer plus tôt , si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute

apparence , la plupart des sénateurs pénétraient ses intentions ; toute sa conduite passée les faisoit assez connoître.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat , et lui assigne adroitement les plus tranquilles , c'est-à-dire celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi , il ne prend pas même la qualité de dictateur , il se contente d'être nommé empereur , titre honorable, mais sans pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le commandement des troupes joint au droit de guerre et de paix. Revêtu de la puissance consulaire et proconsulaire ; de la puissance tribunitienne , sans être tribun ; de la censure , sous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat , si considérable par l'influence de la religion , Auguste est le maître de tout , et cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de Père de la patrie.

Il laisse au sénat les anciennes charges , les anciennes décorations , mais il augmente beaucoup le nombre même des sénateurs , pour y mettre des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse et flatte le peuple , lui donne des fêtes , lui procure l'abondance , et le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats ; mais il gouverne les comices , et rien ne se dé-

Sen art pour
affermir son
pouvoir.

cide qu'à son gré. Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple et au sénat.

Sa conduite
privée.

La conduite privée d'Auguste, sa modération extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent sans doute fort utiles. Il savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies et les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune; il devoit en effacer le souvenir par les devoirs de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton: « Qui- » conque, répondit-il, soutient le gouver- » nement établi, est un bon citoyen et un » honnête homme. » Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée sans perdre son amitié. Auguste l'appela, par plaisanterie, *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Prend Agrip-
pa pour gen-
dre.

Marcellus, son neveu, son gendre, destiné à être son successeur, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. Auguste sentit le besoin de le rappeler; pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus. Selon les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il*

saut ou le tuer, ou en faire votre gendre.

L'empereur, ayant confié le gouvernement de Rome à Agrippa, alla visiter les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'Empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite ; événement que l'on célébra comme un triomphe. Auguste, à son retour, vit le sénat et le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls.

Son voyage
en Asie.

Différentes lois qu'il publia en ce temps, contre le célibat, l'adultère, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnèrent cependant des murmures, et produisirent peu de bien. Que peuvent les lois contre le torrent des vices ? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain et des spectacles ; en lui accordant sans cesse des jeux et des distributions de blé, Auguste se monroit beaucoup moins zélé pour les mœurs que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté et le sentiment de la servitude présente.

Ses lois.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre.

Rend au sénat son lustre.

L'unique moyen pour cela étoit de diminuer le nombre des sénateurs, et d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents ; la réforme se fit avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Sa crainte
pour sa vie.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe quand il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant Agrippa à la puissance tribunitienne, et en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposèrent de le garder tour à tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontents punis de mort.

Tibère
épouse Julie.

Agrippa mourut au retour d'une expédition en Pannonie ; perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caius et Lucius, étoient déjà les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, et incapables d'agir. Ce prince jeta malgré lui les yeux sur Tibère, que sa femme Livie avoit eu d'un premier mari. Il l'obligea de répudier une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de satisfaction ; car la

soif des grandeurs éteignit en lui tout sentiment d'honnêteté.

Les Germains, peuple libre et belliqueux, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin et de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays. Auguste passa trois ans dans la Gaule pour veiller à la sûreté de cette province. Il y laissa Drusus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, et y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Tibère venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, et réprima les barbares. Le temple de Janus, qui, jusqu'au règne d'Auguste, n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisième fois sous ce règne. On jouit d'environ douze années de paix ; ce qui, à la honte de l'humanité, est un phénomène remarquable.

On rapporte un trait frappant de la politique intéressée qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé et cruel, accabloit la Gaule de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, et que les mois de juillet et août (auparavant *quintilis* et *sextilis*) avoient changé de nom depuis peu, il en faisoit quatre mois, sous les anciens noms et sous les nou-

Guerre avec
les Germains.

Politique in-
téressée d'Au-
guste.

veaux, et par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor. « C'est pour vous que je » l'ai amassé, lui dit-il, les Gaulois pou- » voient se servir de leurs richesses contre » vous : prenez cet argent. » Alors le concussionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose; mais, plus on approfondit son caractère, plus on y aperçoit de fausseté.

Ses chagrins
domestiques.

Au comble de la fortune et de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de douleurs. Sa fille Julie, dont lui seul ignoroit les dérèglemens, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat et la condamner à l'exil. Sa petite-fille, de même nom, imita l'exemple de sa mère, et subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caius et Lucius, à qui il avoit voulu servir de précepteur, répondoient mal à ses soins; et tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Tibère, son gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infame de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connoissoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parcequ'il

le crut nécessaire après la mort des Césars, et le fit son successeur en le haïssant.

Un nouveau coup lui perce l'ame; Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend; il flotte plusieurs jours entre le désir de la vengeance et la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul, et s'en fait de la sorte un ami zélé. Ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Conjuration
de Cinna.

Il faut observer ici que l'ère chrétienne vulgaire commence l'an 753 de Rome. C'est l'époque de la naissance de Jésus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plus tôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous servir de règle pour les dates.

Commence-
ment de l'ère
chrétienne.

Tibère et Germanicus, fils du célèbre Drusus, domptèrent les Dalmates et les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, interrogé par Tibère sur les motifs du soulèvement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.* Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus, qui commandoit en

Révolte en
Germanie.

An de J.-C.,
9.

Défaite de
Varus.

Germanie, s'étoit laissé surprendre par les Germains. Arminius, leur compatriote, devenu chevalier romain, mais toujours

zélé pour la liberté de sa patrie, les avoit soulevés et combattoit à leur tête. Trois légions furent taillées en pièces; le général se tua de désespoir.

Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime. On dit qu'il se fraploit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions*. Revenu de sa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibère se fit honneur par sa vigilance, son exactitude à mettre en vigueur la discipline, et par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur avoit été aveugle. A son retour, il fut associé à l'empire.

Vieillesse
d'Auguste.

L'empereur conservoit dans la vieillesse toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement. Il ne manquoit pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme, affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force que si elles émanoient du sénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèse-majesté, prononcée contre les auteurs des libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit plus sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

A l'âge de soixante-seize ans , après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle*, dit-il à ses confidens ? *La pièce est finie , applaudissez.* Peu d'acteurs , en effet , l'ont égalé sur le théâtre de l'ambition et de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes qu'il s'éleva au-dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie et les crimes par lesquels il rendit le triumpvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre.

Il éteignit le flambeau des guerres civiles ; il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il opposa des lois aux désordres ; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran. Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer et peu à craindre. Il comparoit ceux qui en agissent autrement à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur.

Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs et des poètes prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, et qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodignoient l'encens, dirai-je de la reconnoissance ou

Au de J.-C.,
14.
Sa mort.

Eloges qu'il
a mérités.

Pourquoi a-t-il
été tant loué
par les gens de
lettres.

de l'adulation ? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, et d'enlever les suffrages de tous les siècles.

II.

TIBÈRE.

CE prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité et d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle et perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, et ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, et l'avoit ensuite relégué, parcequ'il n'aperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Tibère le fit assassiner, et menaça l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déferer à la justice.

Au de J.-C.,
14.
Caractère de
Tibère.

Sa conduite
commence-
ment.

On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les lois et les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces; il disoit qu'un bon

berger devoit tondre, et non écorcher ses brebis. Il souffroit même patiemment les traits de la médisance et de la satire, parce-que, disoit-il, *dans un état libre les pensées et les langües doivent être libres.* Cette conduite sage venoit probablement de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ses passions.

Germanicus ayant passé de la Germanie dans la Gaule, où sa présence étoit nécessaire, ses légions se mutinèrent en son absence. Elles l'adornoient; elles espéroient de le voir bientôt à leur tête disputer le trône à un tyran. Mais le jeune prince aimoit plus ses devoirs que sa fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer: il trouve des furieux que ses reproches et ses prières ne touchent point. Il lève le bras pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant: *Celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage, il apaise la sédition par une sage fermeté mêlée de douceur. Les soldats demandent, pour expier leurs crimes, à marcher contre les Germains; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguier en peu de temps. Tibère, dévoré de soupçons, et les dissimulant toujours, le rap-

Conduite de
Germanicus en
Germanie.

pela , comme pour lui procurer du repos et des honneurs.

Ce que fit
Tibère pour le
perdre.

Germanicus , à son retour , fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération et d'amour , plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux , et le conduire à sa perte , il l'envoya commander en Asie , où plusieurs provinces étoient agitées de troubles , et où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même temps , il donna le gouvernement de Syrie à Pison , très propre à l'exécution d'un grand crime. Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable , courageux , habile , Germanicus le fit en Orient. Il rétablit la tranquillité partout ; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé en Syrie il trouve Pison aussi indocile et arrogant , que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues , méprise ses ordres. Il porte si loin les excès , que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade , et meurt à Antioche , se croyant empoisonné par Pison , et conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort.

Asiatiques , Romains , tous firent éclater leur désespoir : tous sembloient avoir perdu leur père , leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement ; il fut chassé et contraint de retour-

ner en Italie , où l'attendoient ses accusateurs. Tibère auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie au milieu de la désolation générale qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice , et voulant se montrer impartial , il renvoya l'affaire au sénat; mais il fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

On produisit plusieurs chefs d'accusa- Mort de Pison.
tion. Pison s'étant aperçu que Tibère ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, se retira sans espoir ; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, et le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre. Quelques-uns crurèrent que Tibère l'avoit fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus.

Le sombre caractère de l'empereur, ses Abus des délations.
discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes et la défiance. L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenoient crimes de lèse-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parceque, dans un besoin naturel, il n'avoit pas pensé

à ôter sa bague où étoit l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant Drusus fort malade, fit des vers à sa louange sur sa mort qu'il croyoit prochaine; et eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, et exécuté. Tibère ne désapprouva point ce jugement; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres.

Les délations, encouragées par des récompenses, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son père. Celui-ci comparut chargé de chaînes et accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté et de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïssoit,

An de J.-C.,
26.

Retraite de
Tibère à Ca-
préc.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté, dont il restoit à peine quelques traces, et l'adulation, qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie sa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire. Enfin il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, et un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos : ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans

l'île de Caprée, que ses fureurs et ses débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes et des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infame.

Un ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux; à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune, et en s'élevant il avoit étendu et porté ses désirs jusqu'à la place de son maître. Devenu préfet des cohortes prétorienne, il jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources de ce commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes qu'on laissoit dispersées dans Rome ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée d'autant plus prompte à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha sa femme, lui offrit de l'épouser, et lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de ce prince. Trois fils de Germanicus, que la succession regardoit, et leur mère Agrippine, éprouvèrent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pièges in-

Caractère
de Séjan.

Ses projets et
ses attentats.

visibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. L'empereur écrivit contre eux au sénat. Agrippine et son fils aîné furent exilés comme ennemis de la patrie ; son second fils fut enfermé dans une prison.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'étoit de faire périr Tibère et d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit formé. Un avis secret ouvrit les yeux de l'empereur sur cet étrange complot.

Sa mort. Tibère, n'osant se déclarer d'abord, ni employer la rigueur, use d'artifice ; il comble Séjan de caresses, il le fait nommer consul, et l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome, Tibère, par une conduite ambiguë, tient les esprits en suspens ; tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire éclat. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan, on le condamne, presque aussitôt on l'exécute. Ses statues sont brisées, ses enfans mêmes condamnés à mort.

Nouvelles
crautés de
Tibère.

Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir après la mort du ministre. L'empereur, donnant l'essor à son caractère, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce

genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *Il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

La mère de Fusius, ami de Séjan, femme très âgée, subit le supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentences du sénat. Tibère à la fin se lassa d'attendre des procédures. Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, et s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Enfin il tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer Caius par les soldats. Le malade étant revenu de sa foiblesse, et la terreur glaçant les esprits, le préfet ordonne qu'on l'étouffe sous des matelas. Tibère mourut dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne : il étoit si abhorré, que le peuple fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, épars dans son règne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parceque la méchanceté et la fourberie dominèrent dans sa conduite, et qu'avec beaucoup de génie il n'avoit qu'un mauvais cœur.

Sa fin.

III.

CAÏUS CALIGULA.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître. Il montre quelques vertus au commencement de son règne ; mais bientôt tout change de face. Caligula se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius et de Macron. Il ne rougit d'aucun excès, il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance étoit obscure. Il joue le personnage de tous les dieux, se faisant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, etc. Enfin, par un délire sans exemple, il traite, dit-on, son cheval en favori, et pense à l'élever au consulat.

Toutela cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir. — Plût à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête qui pût être coupée d'un seul coup!* — Un jour, éclatant de rire devant les consuls : *Je pensois, leur dit-il, que d'un*

An de J.-C.,
37.

Règne de
Caligula.

clin-d'œil je puis vous faire égorger tous deux.

Quelqu'avilis que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne.

IV.

CLAUDE.

CHERÉA et les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république. Les soldats vouloient un empereur, parcequ'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, ne pensoit qu'à sauver sa vie, et se cachoit dans un coin. Par hasard un soldat l'aperçoit et le proclame; d'autres arrivent : on l'emmené malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Le sénat est forcé de le reconnoître. Chéréa est mis à mort, toute espérance de liberté tombe avec lui.

Claude, quoique âgé de plus de cinquante ans, étoit encore dans une espèce d'enfance. Son ris niais, sa contenance embarrassée, ses manières basses annonçoient l'ineptie et la sottise. Ces défauts

—
An de J.-C.,
41.

Elévation de
Claude à l'em-
pire.

Son caractère.

lui avoient attiré l'aversion de ses parens. Auguste seul avoit eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien.

Naturellement doux, il pouvoit du moins se faire aimer. Il y réussit dans les commencemens, par une conduite tout opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux mémoires intitulés *l'Epée* et le *Poignard*, où ce monstre avoit écrit les noms de ceux qu'il destinoit au supplice.

La clémence, l'humanité parurent succéder à la barbarie, mais il falloit se défier de la foiblesse d'une tête susceptible de toutes les impressions, et qui feroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle seroit gouvernée par de bons ou mauvais conseils.

Messaline. Messaline, épouse de l'empereur, femme détestable, partagea toute sa confiance avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas, et d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, et Messaline se servit d'eux pour exécuter ses projets.

Cette infame princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerta les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de Claude, et lui

dit qu'il a vu en songe Silanus poignarder le prince. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude croit voir en lui un assassin, et le fait tuer sur-le-champ.

Il se forma une conspiration dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière si révoltante. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, et ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente, en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

Arria, Pétus.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition et de conquête. Cependant il entreprit de subjuguier la Grande-Bretagne, où César n'avoit fait que se montrer. Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il vouloit paroître à la tête d'une armée : il passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, et triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise.

Guerre de Claude.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du mi-

Ses lois.

nistère civil, et prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ses inepties on trouve quelques réglemens sages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Fin de Messaline.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou sembloit s'occuper du gouvernement, Messaline, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux plus honteuses débauches. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une femme de la plus haute naissance. C'étoit peu : elle l'épousa solennellement pendant un voyage de Claude à Ostie. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, que Messaline avoit eu l'imprudence d'irriter.

A cette nouvelle, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le rassure. Silius et plusieurs complices des impudicités de sa femme sont mis à mort. Elle se préparoit à le fléchir ; elle en seroit probablement venue à bout, si Narcisse n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse.

Agrippine, quatrième femme de Claude.

Il avoit déjà épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le cré-

dit de Pallas, un de ses amans. La parenté donnoit quelque scrupule à Claude. Un courtisan l'eut bientôt levé en faisant approuver cette alliance par le sénat.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer et de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime la délivrèrent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie. Sénèque, célèbre par son esprit, avoit été exilé comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile à Néron (c'étoit le nouveau nom de Domitius), elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes Burrhus, brave et vertueux capitaine qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude, qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut.

Procurer l'empire à son fils.

Cependant l'empereur témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus; il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites, elle fit empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

V.

NÉRON.

—
An de J.-C.,
54.

Commence-
ment de son
règne.

LA mort de Claude fut un secret , jusqu'à ce qu'Agrippine eût pris les mesures qu'exigeoient les circonstances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes pré-toriennes , et le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux ce prince stupide, qui venoit de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funèbre , où il exalta sa prudence et sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche du prince. Sénèque, auteur de l'ouvrage , composa lui-même une satire contre la divinité de Claudé. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à son élève des faussetés ridicules ?

Néron, ennemi du travail, dut sa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui. Burrhus et Sénèque, intimement unis , firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité , le despotisme cessa pour un temps d'alarmer les citoyens ; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne pas savoir écrire* , dit-il , *avant que de signer un arrêt de mort*. Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnoissance, il répondit : *J'y compte , quand je la mériterai*. Le nouveau règne n'en fut pas moins horrible , parceque les ministres qui firent le bien

au commencement ne purent en inspirer le goût à leur maître.

Déjà Néron , corrompu par des flatteurs, dédaignoit sa femme pour se livrer à une affranchie. Sénèque et Burrhus ne gênoient point sa passion , de peur que la résistance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuse de ne plus avoir le même pouvoir , saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même Néron de se déclarer en faveur de Britannicus , qu'elle lui avoit sacrifié , et qui , âgé de treize ou quatorze ans , pouvoit être bientôt un redoutable rival. Néron cesse alors de se contraindre. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas , en sa présence , et en présence de sa mère. Agrippine s'emporte ; on la chasse du palais. Accusée de trahison , elle se justifie , et reprend une apparence de crédit qui l'apaise.

Ses premiers crimes.

Après un crime si noir, exécuté de sang-froid, Néron foula aux pieds toute bienséance , jusqu'à courir les rues , déguisé pendant la nuit , avec de jeunes débauchés , insultant les uns , volant les autres , s'exposant à mille outrages , recevant des coups sans être connu , et s'applaudissant de ses bassesses. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses grâces, son esprit, ses richesses; femme admirable, si elle avoit été vertueuse. Othon , homme sans principes et sans

Préparé au paricide.

mœurs , l'avoit débauchée à son mari ; il l'avoit ensuite épousée. L'empereur en devint éperdument amoureux. Elle aspira bientôt à son lit. Prévoyant qu'Agrippine ne souffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle résolut de perdre Agrippine même.

Année de J.-C.,
59.

Le fer ni le poison ne paroissoient pas convenables pour ce crime , qu'il importoit d'ensevelir dans les ténèbres. Un détestable affranchi proposa l'expédient d'un vaisseau construit de manière qu'une partie pût se démonter tout à coup en pleine mer , et le faire couler à fond. Néron feignit , pour attirer sa mère dans le piège , un retour de tendresse , dont elle fut aisément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monte sur le vaisseau. La machine joua mal , ne l'écrasa point comme on l'avoit cru ; et tandis que les gens de sa suite périssoient , elle gagna le rivage. A cette nouvelle , l'empereur est consterné. Il s'imagine déjà voir sa mère armer contre lui et les soldats et le peuple. Il mande Burrhus et Sénèque. Ces ministres hésitent d'abord ; mais, soit lâcheté honteuse, soit indigne politique , ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide ; l'affranchi Anicet se charge de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups.

Ce qu'il fit
après avoir tué
sa mère.

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même ; et la terreur, jointe

te aux cris de la conscience, le réduisit presque au désespoir ; mais la flatterie sut dissiper ces orages. Sénèque lui composa une apologie , où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple et les troupes firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes et de sacrifices. Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchans. On le vit nés'occuper que de chars , de chevaux , de musique , de comédie ; se donner en spectacle , comme un cocher ou un histrion ; payer une compagnie nombreuse , uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules.

Il n'y avoit que Burrhus et Sénèque dont les avis , malgré leur complaisance quelquefois outrée, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut, et son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second , se voyant près d'une disgrâce, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance et de tendresse, et , en paroissant le regretter , se réjouit de le voir loin de la cour.

Tigellinus , nouveau préfet de la garde , scélérat digne de Néron, devint ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non seulement répudiée, mais exilée , mais égorgée , et sa tête fut , pour ainsi dire ,

Sort de Burrhus ,

de Sénèque,

d'Octavie.

le présent des noces de Poppée , son infame rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa l'adultère avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces ; cérémonie qui suivoit toujours les meurtres célèbres. Néron se jouoit ainsi des dieux et du genre humain.

Incendie de Rome.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome ; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, chantant un poëme sur l'embrasement de Troie. Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites et tortueuses ; il la fit reconstruire plus belle et moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé, *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Persécution contre les chrétiens.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les Chrétiens se multiplioient déjà, mais dans l'obscurité, et l'on confondoit leur sainte religion avec les superstitions les plus grossières. Néron supposa

qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices affreux. Assis lui-même sur un char, il se fit un amusement de voir ces malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux ; on jugea que leur condamnation étoit un des plaisirs de sa cruauté.

Ce monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma : Pison en étoit le chef ; quantité d'illustres citoyens y entrèrent, et l'affranchie Epicharis échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé ; mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Epicharis, femme de plaisir, soutint la torture en héroïne ; le sang coula bientôt de tous côtés.

An de J.-C.,
65.

Conspiration
contre Néron.

Sénèque, accusé d'avoir eu part à la conjuration, reçut ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline, sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *Je vous laisse, leur dit-il, ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque, malgré tout son mérite, ne sera jamais le modèle des vrais philosophes ni des meilleurs écrivains. Son style affecté corrompit le goût, sa morale fastueusement austère fut souvent démentie par ses actions.

Mort de
Sénèque.

Le poëte Lucain mourut de la même manière. Il avoit encensé Néron dans sa Phar-

Mort de
Lucain.

sale : il étoit devenu son ennemi mortel par un ressentiment d'auteur , parceque le prince, qui se mêloit de poésie, avoit blessé son amour-propre en rival jaloux.

De Soranus
et de Thraséa.

Soranus et Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, n'échappèrent pas au supplice. Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince et de sa *divine voix* ; de l'avoir blâmé de faire le comédien sur le théâtre ; de s'être retiré du sénat , quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine ; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice ; il se prépara sans trouble à la mort , se fit ouvrir les veines , arrosa le plancher de son sang , et dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.*

Objet du
voyage de Né-
ron en Grèce.

Néron voulut aller en Grèce pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens et de bateleurs. Il parcourut tous les jeux , gagna dix-huit cents couronnes , et crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnaissance il déclara libre la Grèce qui admiroit ses talens , ou plutôt qui flattoit sa vanité ; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle. Le sénat , les chevaliers , le peuple , à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : « Vive le vainqueur des

» jeux olympiques , des jeux pythiens !
 » Néron est un autre Hercule , Néron est
 » un nouvel Apollon ! Seul il a vaincu
 » dans tous les genres de combats et de
 » jeux ! etc. » En même temps que la ty-
 rannie réduisoit les Romains à des basses-
 ses si déplorables , elle redoubloit leur
 haine contre le tyran. Une conspiration
 presque générale les en délivra bientôt.

Vindex donna le signal dans la Gaule où
 il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illus-
 tre naissance, et zélé pour sa patrie. Il n'eut
 pas de peine à soulever des peuples encore
 fiers sous l'oppression. Ayant besoin de se-
 cours , il s'adresse à Galba , gouverneur
 d'Espagne, homme paisible, modéré, qui
 descendoit des premières familles de Ro-
 me. Galba délibère avec ses amis. On le
 décide à prendre les armes. Mais une ar-
 mée romaine défait près de Besançon celle
 de Vindex. Le succès devint alors très in-
 certain.

Si le tyran avoit eu un peu de courage ,
 peut-être auroit-il trouvé des ressources.
 Loin de prendre quelque mesure, quelque
 résolution vigoureuse, il ne montre qu'une
 stupide lâcheté. Abandonné de ses gardes ,
 saisi d'épouvante , il va se cacher dans la
 maison d'un affranchi. Le sénat s'assem-
 ble , le déclare ennemi de l'état, le con-
 damne à être puni comme tel *selon l'an-*
cienne coutume , et proclame enfin Galba
 empereur. L'affranchi porte cette affreuse
 nouvelle à son maître ; il lui explique l'an-

An de J.-C.,
68.

Sa fig.

cienne coutume ; c'étoit d'attacher le criminel à un poteau , et de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée , Néron-essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards , mais il n'ose s'en frapper : il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats s'approchent pour le saisir. Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, demande du secours à son secrétaire , qui lui aide à l'enfoncer. Il meurt ainsi , âgé de trenteans , laissant un nom qui semble exprimer tous les crimes. La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula , un Claude , un Néron , voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant de peuples !

VI.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

Au de J.-C.,
63.

Faute de Galba en montant sur le trône.

GALBA , retiré dans une ville d'Espagne , se croyoit perdu. Il pensoit à se donner la mort, quand il apprit la révolution : il se hâta d'en profiter ; mais vieux , rigide , économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances , il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil et un naufrage.

A peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de son établissement. Les prétoriens comp-

toient sur les sommes qu'on leur avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant *qu'un empereur choisit ses soldats et ne les achète point*. D'un autre côté, le peuple, que les spectacles et les largesses de Néron avoit aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier règne, s'indignent du renversement de leur fortune. Déjà l'armée de Germanie demandoit un autre empereur, c'est-à-dire se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse.

Galba, sentant sa foiblesse, chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un et de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron avant que sa femme eût séduit le prince, courtisan décrié pour ses débauches et pour son luxe. Deux soldats entreprenans dirigèrent le complot. Au jour marqué on porte Othon dans le camp des prétoriens. Là soldatesque le proclame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison et Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés, et Othon se donne le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Les pros-

Ce qu'il fit
pour se soule-
nir.

criptions, la cruauté des successeurs d'Auguste avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Mort d'Othon.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius, leur commandant. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens et Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposoit à la soutenir.

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Enfin, la bataille de Bédriac, entre Crémone et Mantoue, décida en sa faveur. Plus de quarante mille hommes y périrent de part et d'autre.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis et de ses troupes, il persista dans son dessein, il donna tranquillement ses derniers ordres, il s'occupa, comme Caton, de la sûreté de ses partisans, et se perça ensuite d'un coup de poignard. Il n'avoit régné que trois mois.

Règne de Vitellius.

Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans les Gaules que le sénat, selon la coutume, lui avoit déferé le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de

bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns des courtisans : *Un ennemi tué sent toujours bon*, leur dit-il, *sur-tout un citoyen*. Parole exécrationnelle qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans le sang, dont la gourmandise dévorait des millions. Un tel règne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps, Vespasien menaça bientôt Vitellius.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur; Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien se met en marche; Antonius-Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie, de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina et Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître, le second qu'un débauché, dont le cortège ressembloit à un sérail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée et réduite en cendres.

De toutes parts on se soumettoit à Vespasien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en

pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe, prodiguant les immunités et les privilèges pour de l'argent, et dissipant ses trésors pour de funestes et honteux plaisirs. Cependant Primus, général de Vespasien, approchoit de Rome. Alors l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius-Sabinus, frère aîné de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé, les larmes aux yeux, toute sa famille, il quitte son épée, il veut se dépouiller de toute marque de commandement. Ce triste spectacle attendrit et échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, et on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Il se retire dans le Capitole. Les cohortes germaniques l'y assiègent, et mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes : Sabinus est pris, traîné aux pieds de Vitellius, et mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Il ne restoit plus dès lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence et de folie. Tacite assure que le carnage et l'horreur de cette journée ne suspendirent point

les divertissemens populaires. Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave, où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner un si vif attachement. La corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît dans la place publique comme un vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs et des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous les règnes de la barbarie.

Mort de Vitellius.

VII.

VESPASIEN.

VESPASIEN, modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, s'efforça de rétablir l'ordre, contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions ; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant et y portant les affaires ; il fit des réglemens utiles pour l'administration de la justice, il réprima le luxe des tables, sur-tout par son exemple plus efficace que les lois ; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Il ne se monroit souverain qu'en travail-

Année de J.-C.,
69.
Son règne.

lant au bien public, et c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

On lui reproche l'amour de l'argent. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présente la première somme qu'on en avait retirée, et lui demanda : *Cet argent sent-il mauvais?* Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuisées, et par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus.

Auguste avoit réduit la Judée en province romaine. De fréquentes révoltes, causées sur-tout par le fanatisme, entraînèrent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le Messie que leurs prophètes avoient annoncé, et dont les mystères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur. Quiconque se présentoit comme tel pouvoit produire un soulèvement. Les Pharisiens taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées et leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur.

An de J.-C.,
70.

Guerre des
Juifs.

Vespasien avoit été chargé par Néron de dompter les Juifs. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsqu'on le proclama empereur. Titus, son fils aîné, continua et termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui

des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de la douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes; Jérusalem est ensevelie sous ses ruines.

Prise de Jérusalem.

Vespasien malade, près de mourir, voulut se lever sur son lit, en disant : *Il faut qu'un empereur meure debout*; tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame ! Il expira aussitôt à l'âge de cinquante-neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comète à chevelure : « Si » cet astre, dit-il, menace quelqu'un, c'est » le roi des Parthes qui a de longs cheveux, » et non pas moi, qui suis chauve. » Cependant il croyoit à l'astrologie et à la divination.

Fin de Vespasien.

On met sous son règne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin et le Pô il se trouva quatre-vingt-une personnes au-dessus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent

trente, et trois en avoient cent quaranté. Ces sortes de faits paroissent fort douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier qu'ils ne le seroient aujourd'hui.

VIII.

TITUS.

TITUS ne régna que pour faire des heureux. Loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi juif Agrippa, dont il étoit éperdument amoureux, et la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère. Le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait. Les grâces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devoit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, et si, donnant aux uns ; il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, son frère et son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, cou-

An de J.-C.,
79.
Son règne.

vaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévère pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

Un si grand prince, appelé *les délices du genre humain*, meurt à quarante ans, après deux années de règne, et laisse l'empire à un monstre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

Le principal événement de ce règne fut l'embrasement du mont Vésuve. Deux villes entières, Herculanium et Pompéïa, disparurent sous des montagnes de cendres mastiquées ensuite par les matières fondues que vomissoit le volcan. Pline le naturaliste, qui commandoit la flotte de Misène, voulut observer de près ce terrible phénomène. Sa curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, et jusque dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Persuadé que des livres les plus mauvais on peut tirer quelque chose d'utile, il lisoit ou se faisoit lire presque tout. Son histoire naturelle est un prodige d'érudition.

Eruption du
Vésuve.

IX.

DOMITIEN.

DOMITIEN, frère de Titus, est les plus abominable des tyrans. La cruauté et la folie forment son caractère. Il s'amuse à

An de J.-C.,
81.

Son caractère.

tuer des mouches dans sa chambre , il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il rassembla un jour les principaux sénateurs et chevaliers dans une salle tendue de noir ; il les fit dîner au milieu de l'appareil de la mort ; il les renvoya chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être ses victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes , il les consola par des présents.

Un soulèvement, qui fut bientôt étouffé, en Germanie , fournit au tyran l'occasion d'exercer toute sa fureur. Alors la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus devinrent des crimes. Le consulat , le sacerdoce, les intendances plus lucratives devinrent la récompense des délateurs. On corrompoit les esclaves pour avoir des accusateurs contre les maîtres ; et les amis, en cas de besoin , tenoient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent comme criminels de lèse-majesté ; le sénat fut leur juge , c'est-à-dire l'instrument forcé de la tyrannie.

Domitien subit le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, et sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu , parcequ'il les avoit comblés de largesses.

Agricola. Agricola, beau-père de l'historien Tacite, et l'un des premiers hommes de son siècle , illustra ce règne par sa conduite et ses exploits dans la Grande-Bretagne ,

où Vespasien l'avoit envoyé commander. Il affermit la soumission des peuples déjà subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts et des commodités de la vie. Il poussa ses conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord de l'Ecosse, il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors la vertu et le mérite supérieur. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme et la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. « L'adulation, dit Tacite, » l'avoit tellement aveuglé et corrompu, » qu'il ignoroit qu'un bon père ne peut » faire son héritier qu'un méchant prince. »

En finissant cet article, disons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs. Ce philosophe ne fut qu'un enthousiaste hardi, zélé, austère, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties et des miracles. Après ses voyages dans les Indes et dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, disoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran*.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Vespasien, et lui donna d'excellens con-

Apollonius
de Tyane.

seils , en particulier celui-ci : « Ne vous
 » enrichissez pas en chargeant le peuple
 » d'impôts. L'or acheté par les larmes de
 » vos sujets seroit un or faux et funeste.
 » Soulager les misérables , conserver aux
 » riches leurs possessions légitimes , c'est
 » le meilleur usage que vous puissiez faire
 » des richesses. Que la loi vous com-
 » mande : vous établirez de bonnes lois,
 » si vous vous y soumettez le premier. »

X.

NERVA.

—
 Au de J.-C.,
 96.
 Son caractère.

NERVA, sur qui les conjurés avoient jeté les yeux pour remplacer Domitien , étoit un vénérable vieillard plein de vertu, mais timide et foible , soit par son caractère , soit par son âge ; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire : « C'est un malheur » d'obéir à un prince sous qui rien ne soit » permis à personne ; c'en est un aussi » que tout soit permis à tous. »

Pour se ménager un appui, il adopta Trajan , homme le plus digne de commander aux nations. La mort de Nerva auroit été un grand malheur , s'il n'avoit pas dû lui succéder.

XI.

TRAJAN.

—
 Au de J.-C.,
 98.
 Son règne.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la

science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Se regardant comme le chef et non comme le maître de l'état, il jura d'observer les lois; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, et vécut au milieu de ses sujets, en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans.

« Le fisc, dit Pline, dont la cause n'est » jamais mauvaise que sous un bon prince, » perdit souvent son procès. » Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts sans éprouver de besoins. Domitien avoit pris le titre de dieu : Les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisoient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république pour l'avantage de tous*. Il vainquit les Daces; et la colonne trajane, qui subsiste encore, est un monument de sa victoire.

Trajan mourut en Cilicie, après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas.

Pline le jeune, fils adoptif et neveu du naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite, son ami, tous deux moins distingués par les honneurs du consulat que par leur probité, leurs talens, et leurs ouvrages. *Siecle heu-*

Ecrivains
qui florissoient
alors.

reux, dit Tacite, où il est permis de penser ce qu'on veut et de dire ce qu'on pense ! Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence. Trajan aima le sage Plutarque, et le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges. •

XII.

ADRIEN.

An de J.-C.,
117..
Son règne.

ADRIEN, proche parent de Trajan, dont il se disoit le fils adoptif, s'étant fait proclamer d'abord à Antioche par ses soldats, écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, et cédé à l'empressement des légions. Comme Trajan, Nerva, et Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'étoit malgré lui : on ne le crut point. Il déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc ; il distribua des largesses à chaque citoyen ; il pardonna même les injures ; et dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

Ses lois. Il mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie et de mort sur

leurs esclaves ; il restreignit considérablement la loi barbare qui ordonnoit le supplice de tous les esclaves d'un maître assassiné. De tous les édits annuels des anciens préteurs , où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, et en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

La discipline militaire ne fut pas moins observée que la justice. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse , sévère avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats, en les assujettissant au devoir. Le calme et la sécurité furent le fruit de ses soins.

Les Juifs étoient toujours fanatiques , Les Juifs unis. séditions et rebelles. Un temple élevé à Jupiter dans Jérusalem ranima jusqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le Messie dans Barchochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre ; ils se rassemblèrent sous ses drapeaux. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cent quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes ; le reste fut vendu et transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem , que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans , dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les

autres peuples , et d'être en butte à leurs mépris et à leurs outrages.

Sa fin. Une maladie de langueur , dont Adrien fut attaqué , aigrit son caractère , le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans , il adopta Antonin. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire. Florus et Suétone écrivirent sous ce règne , ainsi qu'Arrien , disciple d'Epictète , homme d'état et historien fort supérieur aux deux autres. La philosophie morale d'Epictète est estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points : *Souffrir avec patience , jouir avec modération*. Il pratiqua ce qu'il enseignoit , et sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

XIII.

ANTONIN.

An de J.-C.,
138.

Ses vertus.

ANTONIN , originaire de Nîmes , d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps , donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus ; mais son règne pacifique ne fournit point d'événemens à l'histoire.

Dès le commencement , il signala sa clémence , en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration : « Quel malheur » pour moi , dit-il , si l'on trouvoit que je » suis haï d'un grand nombre de mes con- » citoyens ! »

Non seulement il ménagea avec soin les finances de l'état , mais il regarda son propre bien comme celui de la république.

Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine pour épargner le trésor, il lui répond : « Nous n'avons » plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire. » Ces sentimens généreux ne l'empêchèrent pas de retrancher plusieurs pensions accordées sans raison sur le trésor : « Car, dit-il, » c'est une chose indigne et cruelle, que » la république soit rongée par ceux qui » ne lui rendent aucun service. »

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle et Vérus; mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance; il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siècle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très peu furent capables de le soutenir.

XIV.

MARC-AURÈLE.

MARC-AURÈLE fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun.

An de J.-C. 161.
Ses vertus.

Cet empereur justifia le mot de Platon :
« Les peuples seront heureux , quand ils
» auront des philosophes pour rois , ou
» que leurs rois seront philosophes. » Il
ne commandoit point au sénat ; il prenoit
et suivoit ses conseils. Nul sénateur n'é-
toit plus exact que lui aux assemblées.
Econome du bien public , il ne croyoit
pas même pouvoir récompenser les sol-
dats au préjudice du peuple.

Modèle de toutes les vertus , zélé pour
les mœurs , il n'outroit rien , parcequ'il
connoissoit la foiblesse de la nature. « Ne
» pouvant faire les hommes tels qu'on
» souhaiteroit , disoit-il sagement , il faut
» les supporter tels qu'ils sont , et en tirer
» tout l'avantage possible. » Maxime ex-
cellente , qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leur système de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurèle se prêta au goût ou plutôt à la manières des Romains pour les spectacles , même pour les pantomimes ; il en donna de magnifiques ; il y assistoit , mais en s'occupant des affaires d'état.

Ses guerres.

Cependant plusieurs peuples de Germanie menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux. Il resta cinq ans en Pannonie , supportant des fatigues prodigieuses. Dans cette expédition mourut Vérus , dont les vices l'inquiétoient. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre , regardée généralement comme l'effet de la protection du

-ciel. Les Romains mouroient de soif : tout à coup survint un orage qui leur procura de la pluie , et qui accabla de grêle et de foudres les ennemis. Selon les auteurs ecclésiastiques , les prières de la légion *fulminante*, qu'ils disent toute composée de chrétiens , furent cause de ce prodige ; et Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions , nous ne craignons pas d'avouer avec d'excellens critiques , les Pagi , les Tillemont , etc. , l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides.

Ce bon prince faisoit quelquefois des Ses d-fauts.
fautes par sa bonté trop molle et presque lâche. Faustine , son épouse , étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence , il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu , et l'appela *mère des camps et des armées*. Il lui fit rendre après sa mort les honneurs divins , il éleva des monumens à sa mémoire. Quoique son fils Commode fût un monstre , il lui conféra la puissance tribunitienne , et le fit déclarer Auguste ; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs , dont le jeune prince étoit assiégé ; mais il les rappela pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle , et Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner ; il pouvoit en faire son fils par l'adoption : la

forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, et la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuser, qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

Sa mort.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre l'avoit rappelé. Son règne fut celui de la vraie philosophie, qui fait des sages et non des discoureurs. Il a laissé un

Sa philosophie.

recueil de ses maximes. On y voit un souverain philosophe, tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice et humanité, comptant pour rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophes, et furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages ainsi que les faux dieux.

XV.

COMMODOE.

An de J.-C.,

180.

Son règne.

COMMODOE eut les mêmes goûts que Néron, et marcha sur ses traces, bien loin d'imiter son père. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Gouverné par de vils flatteurs, livré aux débauches les plus monstrueuses, se faisant un jeu de verser le sang, il devint en peu de temps si détestable, que sa propre sœur Lucile trama contre lui une conspiration.

Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quintien, jeune sénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira son poignard en criant : *voilà ce que le sénat t'envoie*. Le complot échoua, Lucile fut mise à mort avec plusieurs hommes de marque. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion, et ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Pérénnis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses : il forma une autre conjuration ; le complot fut révélé. On fournit des preuves contre le ministre ; il fut déclaré ennemi de la patrie, et livré aux soldats, qui le massacrèrent.

Ce monstre, également méprisé et détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses ; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, et se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il devoit à une mort prochaine : on la découvrit par hasard. Sa concubine Marcia, proscrire avec les autres, se hâta de prévenir le moment fatal ; elle empoisonne le tyran, et le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat et le peuple signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente-un ans, il avoit,

en quelque sorte , épuisé les horreurs de la scélératesse.

XVI.

PERTINAX. — JULIANUS-DIDIUS.

An de J.-C.,
193.
Règne de Per-
tinax.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ses services militaires et par ses vertus. Le sénat et le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies. Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé, avec raison, que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Révolution
que produisit
la licence des
troupes.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence pour se soumettre patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Leur préfet Létus les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais, ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, et invoquant Jupiter vengeur. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des

soldats sans frein et sans honte. Ils avoient souvent donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent , Sulpicien , beau-père de Pertinax, et Didius-Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, et la crainte oblige le sénat de confirmer cet infame marché.

Au moment que Didius prenoit possession du trône avili, le peuple fit éclater son ressentiment. On invite Niger , gouverneur de Syrie , général de réputation , à venger et à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'Orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence , tout lui assuroit un succès facile. Mais tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions d'Illyrie étoient sous les ordres de Septime-Sévère , qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie , d'activité et d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir de le venger, il se fait proclamer lui-même. Voilà trois empereurs à la fois, dont le titre émane des soldats.

Règne de
Didius.

Sévère marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance. Didius consterné offre de partager le pouvoir suprême. Sévère ne vouloit point de partage. Les prétoriens, qu'il avoit gagnés , abandonnent Didius, et le sénat le condamne : il est exécuté , en criant : *Quel crime ai-je commis ?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchan-

dé et acheté l'empire, se croyoit sans reproche, parcequ'il n'avoit point commis de barbarie en soixante-six jours de règne.

XVII.

SEPTIME-SÈVÈRE.

An de J.-C.,
193.
Son règne.

ON craignoit Sèvère à Rome, et ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les reçut au milieu de ses gardes; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Il fit son entrée à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, jura de respecter la vie des sénateurs. Il voulut que l'on décidât, par un décret, qu'il ne lui étoit pas permis d'en faire mourir aucun sans le consentement du sénat, et qu'en cas d'infraction de ce décret, il seroit déclaré ennemi public. Mais le pouvoir de l'épée rendoit aisément le souverain maître des lois. Sèvère se souilla, pendant son règne, du sang d'une foule de sénateurs.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie, où Niger avoit un parti considérable. Trois batailles, gagnées par ses généraux, lui assurèrent la possession de l'empire.

Caractère de
Plautien.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, Sèvère tomba aussi dans le piège de la flatterie : il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, abusoit insolemment de son pouvoir. Plus

maître de l'état que le prince, il commandoit les supplices, il s'enrichissoit par les rapines. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *Je ne le puis sans l'ordre de Plautien.*

Ce ministre avoit fait épouser sa fille à Caracalla, fils aîné de l'empereur, et il fut assassiné par son propre gendre.

Caracalla étoit un monstre. Sévère l'ayant conduit dans la Grande-Bretagne pour une expédition, il y poussa la fureur jusqu'à tenter publiquement un parricide. On l'arrêta par de grands cris. Sévère fait venir dans sa tente le prince dénaturé, et lui présentant une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « Si vous » êtes résolu, lui dit-il, d'être le meurtrier » de votre père, exécutez ici votre des- » sein ; ou si vous n'osez répandre vous- » même mon sang, ordonnez à Papinien » de le faire. Vous êtes son empereur ; il » obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditeux et épargna encore son fils.

Sévère, déjà malade, ne put résister à tant de chagrin. Sentant approcher la mort, ils'écria : *J'ai été tout, et tout est bien peu de chose.* Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres, et dit, à cette vue : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute

Mort de
Sévère.

qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Salluste, le discours de Micipsa mourant à ses fils et à Jugurtha, il s'en appliqua ces paroles : *Je laisse à mes fils un empire puissant s'ils ont de la vertu, foible s'ils sont méchans.* Il mourut à Yorck, dans la soixante-sixième année de son âge. Ses vices étoient mêlés de vertus et de grands talens ; caractère équivoque, où le bien et le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, et avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

Tertullien écrivit sous ce règne sa fameuse apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes lois. « Nous » remplissons, dit-il, vos villes, vos bourgades, votre sénat, vos armées ; nous » ne vous laissons que vos temples et vos » théâtres. » Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du christianisme.

XVIII.

CARACALLA et GÉTA. — MACRIN.

An de J.-C.,
211.
Crimes de
Caracalla.

LORSQUE Sévère voulut s'associer son fils aîné, alors connu sous le nom de Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin, nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* s'est-il perpétué dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, ils formèrent un projet de partage, tel qu'on le vit

s'exécuter dans la suite. L'aîné devoit avoir l'Occident, et le cadet l'Orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

Caracalla fait assassiner son frère entre les bras mêmes de Julie. Il vole au camp des prétoriens; il leur déguise son crime; il leur accorde d'immenses largesses; il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut, et consent à l'apothéose de son frère. Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence, comme s'il étoit possible de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

On ne tardera guère à juger par les faits, de cette clémence. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tombèrent sous la hache du bourreau, entre autres Papien, célèbre jurisconsulte, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papien, dictée par la vertu la plus courageuse : « On ne justifie pas un parricide » aussi aisément qu'on le commet : et » c'est un second parricide, que de diffamer un innocent, après lui avoir ôté la » vie. »

Nul excès ne doit plus étonner dans Ca-

racalla. La substance des peuples étoit destinée aux soldats ; car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il ; en portant la main à son épée , *l'argent ne me manquera point.*

Ses expéditions ridicules.

Les expéditions militaires de l'empereur ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne. S'imaginant marcher sur ses traces , il parcourut une grande partie des provinces. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *Caracalla* , d'où lui est venu son nom ; il se décora du titre de Parthique , sans avoir vaincu , ni même vu les Parthes ; il extermina par trahison les Alexandrins , pour se venger d'une raillerie.

Sa fin.

Il vouloit se défaire de Macrin , préfet de prétoire , né en Mauritanie , qui , à force d'étude et de travail , s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger , et le prévint. Il fit assassiner l'empereur. Il se fit proclamer par les troupes et bientôt reconnoître par le sénat. Cet usurpateur ne jouit pas long-temps de sa fortune. Une femme ambitieuse , Mæsa , sœur de l'épouse de Sévère , fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Héliogabale , son petit-fils , prêtre du Soleil ; parent de Caracalla. Elle

corrompt, par ses libéralités, une légion campée près d'Emèse en Syrie, lieu de sa naissance. Cette légion reçoit Héliogabale, et le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rebelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu ; il se sauve Fin de Macrin. d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie-Mineure ; on le prend et on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

X I X.

HÉLIOGABALE.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, An de J.-C., 218. semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans ; ou plutôt Héliogabale Ses cruautés. semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend tous les titres de la puissance souveraine, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste et de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans le cœur que de la bassesse et des vices infames.

Avant son départ d'Asie, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, et il accumule sur sa tête les premières dignités. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mæsa, son aïeule, exemple unique dans cette histoire. Il éta-

blit un sénat de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures, et sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année : il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir, et se plonge publiquement dans de si terribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter son cousin Alexien, connu sous le nom d'Alexandre-Sévère. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur : il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétoriens se révoltèrent pour Alexandre, et tuèrent Héliogabale, avec sa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'est le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finirent de même,

XX.

ALEXANDRE-SÉVÈRE.

An de J.-C.,
292.

Ses vertus.

ALEXANDRE, âgé seulement de seize ans, étoit exposé à la séduction, et par sa jeunesse, et par la puissance impériale; mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples mêmes du vice, pour s'attacher à la vertu. Mæsa, son aïeule, et Marmée, sa mère, le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Elles lui formèrent un conseil de seize sénateurs respectables; les célèbres jurisconsultes Ulpien et Paulus furent du nom-

bre. Les lois devaient donc en fin reprendre leur autorité. Toutes les vertus des bons princes se trouvent dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire qu'il avoit sans cesse devant les yeux cette maxime, consacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, et intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace, l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu malgré les efforts de Rome. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout à coup ils disparurent comme engloutis dans une autre domination. Artaxercès, héros de Perse, se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cent soixante-quinze ans, et qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces.

Enflé de sa puissance et de ses succès, Artaxercès entreprit de faire la guerre aux Romains. Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant : *Bourgeois*, cria-t-il, *retirez-vous, et quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté et de la douceur.

Selon Hérodien et tous les autres Orientaux, Alexandre fut entièrement vaincu

Son expédition contre les Perses.

par les Perses ; au lieu que , selon Lampride , il remporta sur eux une victoire complète. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les historiens.

L'empereur revint à Rome , parceque les Germaïns ravageoient les Gaules. Il triompha des Perses ; il prit aussitôt la route de Germanie.

Maximin. Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin , né en Thrace , Goth d'origine , simple pâtre dans sa jeunesse , devenu soldat sous le règne de Sévère , élevé par Héliogabale au rang de tribun , chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille gigantesque , sa force prodigieuse , son courage , sa vigilance , son exactitude aux devoirs de la milice , avoient contribué à sa fortune. Ce barbare osa porter ses vues jusque sur le trône. Le vertueux Alexandre fut égorgé n'ayant que vingt-six ans.

Fin d'Alexandre.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre étoit si profonde , qu'il leur rendoit une espèce de eulte dans son palais. Il y honoroit Jésus-Christ parmi les sages ; mais il lui associoit Apollonius de Tyane. Un de ses principaux soins fut toujours de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes ; les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Quiconque achète , disoit-il , vend à son tour ; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu , après qu'on lui a permis d'acheter.* Il

n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince, et extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des grâces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

XXI.

*Successeurs d'Alexandre-Sévère ,
jusqu'à Aurélien.*

DEPUIS la mort d'Alexandre, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime, ou usurpé, paroissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la cruauté et de la fortune. Le gouvernement établi par Auguste n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient maîtres.

Successeurs
d'Alexandre-
Sévère.

MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés furent aussitôt suivies de conspirations. Quelques troupes nommèrent un autre empereur, qu'un traître assassina au bout

An de J.-C.,
235.

de six jours. Enfin l'Afrique se soulève. GORDIEN, proconsul de cette province, homme illustre, riche, généralement aimé, y est déclaré empereur avec son fils. Rome confirme son élection : le sénat déclare Maximin ennemi de la patrie ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, les attaque et les fait périr.

Le sénat leur nomme deux successeurs, MAXIME et BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III (1) en qualité de César. Maximin, respirant la vengeance, approchoit de l'Italie. Tandis qu'il assiége Aquilée, les prétoriens le tuent, lui et son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Cyclope ; et ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux ; ils saisirent Maxime et Balbin, les traînèrent par les rues, en les accablant de coups et d'outrages, les massacrèrent enfin avec la der-

(1) Les règnes de GORDIEN III, de PHILIPPE, de DÉCE, de GALLUS, d'EMILIEN, de VALÉRIEN, de GALLIEN, de CLAUDE, ne doivent point nous arrêter. On y trouve une confusion de faits, qui ne sert qu'à fatiguer la mémoire. Remarquons seulement que VALÉRIEN tomba entre les mains de Sapor, roi de Perse, et qu'il mourut son prisonnier, traité comme un vil esclave.

nière fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

XXII.

AURÉLIEN.

APRÈS Claude, prince très estimable, dont le règne fut fort court, régna AURÉLIEN, capable de le remplacer, du moins par les talens militaires. Les barbares, qui attaquoient l'empire, inondèrent l'Italie, et le battirent près de Plaisance. Mais il se vengea promptement par trois victoires suivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ses murailles et de la fortifier. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

An de J.-C.,
270.

Cette héroïne ambitieuse, politique, savante, veuve d'Odenat, prince de Palmyre, avoit envahi l'Egypte et soumis à sa domination la Cappadoce et même la Bithynie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain ; son courage égaloit son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques dans la guerre devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée, la poursuit et l'assiège dans Palmyre, ville également forte et magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, et reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siège, la disette devenant extrême,

Sa conduite
à l'égard de Zé-
nobie.

Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre; Gallien et ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Mort de
Longin.

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme l'auteur de la lettre qu'elle lui avoit adressée. C'est une tache pour sa gloire, que d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son *Traité du Sublime*.

Tétricus, usurpateur, régnoit dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisoient soupirer pour l'état de particulier. Il se jeta dans les bras d'Aurélien, et se mit en son pouvoir dès le commencement d'une bataille donnée à Châlons-sur-Marne. Zénobie et Tétricus ornèrent le triomphe de l'empereur. L'un et l'autre furent traités ensuite avec bonté. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, et l'opinion aussi.

Son gouver-
nement.

Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain et de vè-

temens : il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. Ces dangereuses largesses rendoient le peuple avide, paresseux et insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, et non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *Rien n'est plus gai que le peuple quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur quand on ne contentoit pas ses caprices.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre et la justice ; il sévissoit contre le crime ; il n'épargnoit point ces hommes durs qui vexent les citoyens sous prétexte de zèle pour les droits du fisc ; il vouloit que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faisoit de sages réglemens contre les abus.

Après un second voyage dans la Gaule, où il rebâtit l'ancienne ville de Gébanum, qu'il appela de son nom *Aurélianum* (Orléans), et où il fonda Dijon, la prudence lui fit abandonner la Dace, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, et le Danube devint la barrière de l'empire. Il se-disposoit à venger sur les Perses les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesté, l'un de ses secrétaires Sa fin.

res, lui étant devenu suspect, et craignant d'être puni, forma une conspiration. L'empereur fut assassiné. Sa mort excita la colère des soldats contre les meurtriers : on lui érigea un temple sur le lieu même.

XXIII.

TACITE. — PROBUS, etc. jusqu'à
DIOCLÉTIEN.

An de J.-C.,
275.

SOIT que la fermeté et les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, les soldats renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, et personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin le sénat élut TACITE, un des membres, vieillard plein de vertus, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

Tacite.

Le premier soin de ce prince fut de rétablir le sénat dans son ancien lustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de faire des lois, de nommer des proconsuls, de juger en dernier ressort ; il le regardoit comme l'arbitre de la paix et de la guerre. Tacite ayant demandé le consulat pour son frère, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Il donna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien dont il portoit le nom, et dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zèle de bon prince; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages à inspirer l'horreur du vice et de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables.

Pendant l'interrègne, les Goths avoient inondé l'Asie. L'empereur alla en personne les attaquer, et les dissipa. Malheureusement il avoit mis en place un de ses parens, qui ne le méritoit point, et qui fut assassiné pour ses violences. Les assassins ne crurent pouvoir se dérober au supplice qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même malgré ses vertus.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonstances, et non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs : **FLO-**
RIEN, frère du dernier; et **PROBUS**, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obscurité. *Pensez-y bien*, dit-il aux soldats; *vous serez mécontents de votre choix : je ne sais pas vous flatter*. Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien se repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, le tuèrent et se soumirent avec

An de J.-C.
276.

Florien.

Probus.

ardeur. Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat : « C'est à vous de » juger si je suis digne de l'empire ; je vous » prie d'en ordonner tout ce que vous jugerez convenable. » Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait l'empereur Tacite.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares, sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissoit la Gaule de sang et de ravages. L'empereur les en chassa.

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succombèrent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli par-tout. Les soldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles ; mais leur esprit séditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faisant creuser un canal et dessécher un marais près de Sirmium, sa patrie, ils le tuèrent dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne et la Hongrie sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples.

L'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : « Vous devez vous réjouir de ce » qu'on a fait empereur un membre » de votre ordre et un citoyen de votre » ville : nous tâcherons de paroître plus » dignes de votre estime que des étran-

An de J.-C.,
282.
Carus.

» gers. » En effet, Claude, Aurélien et Probus, sortis de l'Illyrie, n'étoient pas pas regardés comme Romains. Leur mérite ne devoit en paroître que plus grand, c'eût été beaucoup pour Carus de l'égalér. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, et poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

Ses deux fils, CARIN et NUMÉRIEN, qu'il avoit créés Augustes, lui succédèrent sans élection. Le second périt d'abord, et Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre.

Carin et
Numérien.

DIACLÉTIEEN, élu empereur, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendrait à l'empire quand il auroit tué un sanglier : il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin avoient certainement mieux servi Dioclétien que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, et auroit été pleinement victorieux, si les officiers, dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinèrent.

Dioclétien.

XXIV.

DIACLÉTIENT et MAXIMIEN. CONSTANCE-CHLORE et GALÉRIUS.

DIACLÉTIENT, Dalmate par sa naissance ; avoit été, selon quelques historiens, esclave et affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Aux talens militaires il joignoit le génie, la politique et des vertus. Dès le commencement de son règne, il donna la plus grande preuve de modération, puisqu'après une guerre civile, victorieux et tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

An de J.-C.,
284.
Caractère de
Dioclétien.

Pourquoi
deux empe-
reurs et deux
Césars.

Comme l'empire étoit attaqué et pressé de toutes parts, en Orient et en Occident, Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien, né de parens obscurs dans la Pannonie; mais grand capitaine, malgré son caractère féroce. Maximien chassa de la Gaule les Germains, dont les incursions se renouveloient sans cesse. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses et les Barbares. Cependant, les périls renaissant toujours après les victoires, il pensa que deux Césars, qui commanderoient chacun une armée, avec le droit de succession à l'empire, serviroient à repousser les ennemis et à réprimer les séditions. Constance-Chlore et Galérius furent décorés de ce titre; le premier eut pour dé-

partement la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne; le second, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, et la Grèce. Les empereurs, sans partager l'empire, avoient partagé entre eux l'inspection des provinces : Maximien gouvernoit l'Occident, et Dioclétien l'Orient.

Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où deux rebelles avoient usurpé le titre d'Auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entièrement défait par Galérien, après avoir remporté sur lui quelques victoires. Il demanda la paix en suppliant; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, et le Tigre leur servit de frontière. Cette paix dura quarante ans.

Dioclétien régnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue et des deux Césars, obéi par-tout, et tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. Une longue tranquillité avoit refroidi leur ancienne ferveur, à mesure que leur sainte religion trouvoit moins d'obstacles pour s'étendre. Ils bâtissoient de vastes églises, ils y adoroient publiquement le vrai Dieu.

« Mais, dit Eusèbe, l'envie, l'ambition, » l'hypocrisie se glissèrent parmi nous; » les pasteurs eux-mêmes se livroient à » des querelles, à des haines les uns con-

Etat des
chrétiens au
commence-
ment de son
règne.

» tre les autres, et se disputoient les premières places de l'église, comme des principautés séculières. »

An de J.-C.,
303.
Leur persécution.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où, malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés, tout chrétien privé de ses charges s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté s'il étoit homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit; on le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques et les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude. Il paroît que la persécution de Dioclétien doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius et au fanatisme des magistrats ou des peuples.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son règne, il triompha, avec son collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques et une profusion immense, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur, disoit-il, doivent*

être modestes. Le peuple , incapable de goûter cette modestie , en fit l'objet de ses murmures et de ses sarcasmes.

Ennuyé de la grandeur et des affaires , il se détermine , ainsi que Maximien , à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir suprême aux deux Césars , devenus dès-lors Augustes ; et pour maintenir la même force de gouvernement , ils nomment deux nouveaux Césars , Maximien , neveu de Galérius , et Sévère , l'un et l'autre indignes de ce rang , soit par leur naissance , soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius.

C'est un spectacle bien intéressant que de voir Dioclétien , après un règne glorieux de vingt ans , retiré à Salone , sa patrie , cultivant son jardin , et se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter sur le trône. « O si vous voyiez , leur répondit-il , ces légumes que je cultive de mes mains , vous ne me parleriez jamais de l'empire ! »

Constance-Chlore étant aussi juste , aussi affable et bienfaisant , que Galérius étoit ambitieux et cruel , l'union entre les deux Augustes devenoit par-là impossible. Ils partagèrent le domaine de l'empire pour gouverner séparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Galérius , maître de l'Asie , de l'Illyrie et de la Thrace , le fut aussi de l'Italie et de l'Afrique , département de Sévère , qui lui étoit entièrement dévoué.

Dioclétien
quitte l'em-
pire.

Au de J.-C.,
305.

Gouverne-
ment de Con-
stance-Chlore.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit tenu comme otage, et où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Le père, en mourant, le déclara son unique successeur; l'armée le proclama sans délai. Nous allons le voir briller sur le trône.

X X V.

CONSTANTIN.

An de J.-C.,
306.

Commence-
ment de son
règne.

CONSTANTIN, à la mort de son père, avoit environ trente-deux ans. Sa figure majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame et de son génie. L'ambition excitoit en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Il ne négligea rien pour assu-

rer le succès de ses entreprises contre Maxence.

Il mit les Gaules à couvert des invasions ; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté ; il proposa ensuite une entrevue à Maxence, qui, pour toute réponse, fit traîner dans la boue les statues de Constantin. C'étoit le signal d'une guerre furieuse. La nécessité de laisser beaucoup de troupes sur le Rhin enlevoit à Constantin la plus grande partie de ses forces. Son entreprise paroissoit téméraire aux officiers ; l'armée murmuroit ; il avoit besoin de quelques ressources extraordinaires.

Alors, soit qu'une lumière surnaturelle lui dessillât tout à coup les yeux, soit que les chrétiens lui parussent des instrumens propres à ses desseins, il se déclara en faveur du christianisme. Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre ?

Bientôt Constantin passe les Alpes. Le lâche Maxence, qui s'étoit renfermé dans Rome, quoique beaucoup plus fort par le nombre, sort enfin après avoir dissipé ses craintes à force de superstition ; il livre bataille ; il est vaincu et tué. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie son libérateur ;

An de J.-C. 312.

Sa conduite après avoir vaincu Maxence.

le sénat consacre des temples sous son nom. Constantin joignit la fermeté et la douceur pour affermir sa puissance. Les délateurs, *peste exécrationnelle*, comme il les appelle, furent condamnés à mort. Le sénat fut rétabli dans ses droits, le peuple soulagé par des bienfaits, Rome et plusieurs villes réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent.

Ses premiers édits en faveur du christianisme accordèrent aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience leur fut commune avec toutes les religions étrangères. L'exemple seul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illustres prosélytes. Les grâces, les largesses, servirent d'ailleurs à son zèle. Il honoroit les évêques, et les admettoit à sa table. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome et à ses successeurs. Il bâtit et dota plusieurs églises.

D'excellentes lois civiles remédièrent à plusieurs désordres. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre la liberté, et que soixante ans de servitude ne privoient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général qu'on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle qu'au droit positif et rigoureux, se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourroit les concilier. On verra souvent ce prince législateur ternir sa gloire par des cruautés fort contraires à ses

maximes. Après une expédition contre les Francs , le plus vaillant des peuples de Germanie , qu'il repoussa et poursuivit au-delà du Rhin , il donna un spectacle à Trèves , où les prisonniers furent exposés aux bêtes féroces. Là , il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes , car l'ancienne religion étoit encore dominante , et il falloit , pour l'extirper , beaucoup de temps , de modération et de sagesse.

Maximin , qui régnoit en Asie , et qui avoit fait un partage avec le César Licinius , méditoit de dépouiller Licinius et Constantin. Il passa le Bosphore , et s'empara de Byzance. Licinius venoit d'épouser , à Milan , la sœur de Constantin , quand il apprit cette invasion. Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure , lui livre bataille , remporte la victoire. Maximin , poursuivi jusqu'à Tarse , désespérant d'échapper , prend du poison , et finit un règne qui avoit été une tyrannie perpétuelle , sur-tout pour les chrétiens.

Fin de
Maximin.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. Constantin gagna sur son collègue deux batailles , qui furent suivies d'un traité de partage. Le vainqueur se fit céder la Grèce , la Macédoine , la Pannonie et d'autres provinces. Pour fixer le trône dans sa famille , Constantin nomma Césars , quelque temps après , ses trois fils , Crispus , Constantin et Contantius , quoi-

que les deux cadets fussent encore des enfans.

A la faveur de plusieurs années de paix, il publia encore des lois, et s'appliqua aux affaires du christianisme. Le supplice de la croix fut aboli, le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papià-Poppéa, contre les célibataires, fut abrogée, en conservant néanmoins les anciens privilèges à ceux qui avoient des enfans.

Brouilleries
de Constantin
et de Licinius.

An de J.-C.,
323.

D'un autre côté, Licinius persécutoit les chrétiens, qu'il soupçonnoit de sou-haïter pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitoit pas moins de tout réunir sous son empire, et la jalousie de ces deux prin-ces préparoit des scènes sanglantes. Cons-tantin avoit deux cents galères, plus de deux millé vaisseaux de charge, cent trente mille combattans. Avec des forces si re-doutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes asiastiques étoient peu capa-bles de lui résister. L'ayant joint à Andri-nople, en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur*; et précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, et remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même temps, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'é-toit retiré à Chalcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient rassemblant de nou-velles troupes, la guerre se ralluma bien-

tôt. Licinius, vaincu pour la seconde fois, réduit à déposer la pourpre, fut envoyé à Thessalonique avec assurance de la vie ; il fut étranglé peu de temps après, peut-être pour quelque crime inconnu.

Maître de tout l'empire, Constantin modéra moins son zèle pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres ; il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en Orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de personne. L'Egypte conserva ses dieux et son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome et dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, et que les adorateurs du vrai Dieu eussent la faveur du prince.

Ce qu'il fit en faveur du christianisme.

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumières : il se livroit aux conseils d'hommes avides et trompeurs, qui abusoient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Malgré son zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques s'allumèrent par son imprudence, et firent de funestes ravages dans l'église.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclatèrent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets par une conduite ferme et modérée. Constantin traita les querelles ecclésiastiques en af-

fares d'état : loin de les calmer , il les rendit plus ardentes et plus opiniâtres.

Disputes ecclésiastiques.

L'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jésus-Christ, fut la principale source des malheurs. Un évêque courtisan persuada qu'il ne s'agissoit que d'une dispute de mots. Constantin écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie et à l'hérésiarque , pour les inviter à la paix et au silence. Sa lettre ne produisit rien. La querelle devenant plus vive, et Osius, évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques et les peuples se divisèrent avec scandale , les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. On l'exhortoit à la vengeance. *Moi*, dit-il, en portant la main à son visage , *je ne me sens point blessé*. Cette modération est digne d'une grande ame.

An de J.-C.,
325.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y sont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cent dix-huit , parmi lesquels on compte dix-sept ariens, ils décident en présence de l'empereur la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son père. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en conserver des copies , sous peine de mort , et il exila seulement

l'auteur. L'hérésie se roidit contre le jugement de l'église ; Constantin lui-même contribua par de nouvelles fautes aux progrès qui la rendirent si funeste.

Ce prince, après une longue absence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur est ineffaçable. Crispus, son fils aîné, fut accusé par Fausta, seconde femme de Constantin, de lui avoir fait une déclaration d'amour. Sans examen, il ordonna la mort de son fils. L'indignation publique se manifesta. L'impératrice fut à son tour accusée d'un commerce infame. Il la fit mourir de même sur la simple accusation. Plusieurs hommes distingués périrent sans raison connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, se trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnèrent lieu à un placard affiché aux portes du palais, où l'on désignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentissoit contre lui de malédictions et d'injures ; la populace osa l'insulter : enfin il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion et sa personne.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom étoit si cher aux Romains ; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y

Cruautés de
Constantin.

Constanti-
nople.

conde Rome , lui donna le nom de Constantinople , et lui sacrifia les intérêts de l'empire. Pour y attirer une foule d'habitans , il enlève à tous les propriétaires de fonds en Asie le droit naturel d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'aient une maison dans cette ville. Il prodigue toutes sortes de privilèges à ceux qui s'y établissent. La flotte d'Alexandrie , qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, est destinée à nourrir Constantinople. On distribua au peuple quatre-vingt mille mesures de blé par jour. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Egypte , ne purent y suffire.

Nouveau
gouvernement
formé par Con-
stantin.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'Orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, et depuis le Golfe adriatique jusqu'aux frontières de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien , subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appela *diocèses*. Chaque diocèse eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* et des *comtes* furent dispersés sur les frontières pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes , les terres limitrophes des barbares , qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se

nommoient des *bénéfices*. Quant aux préfets du prétoire, leur charge devint purement civile. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice; et pour affoiblir davantage une dignité si redoutable autrefois, il établit des patrices, qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Nous pouvons mettre parmi les abus ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, et la *sublimité*, *l'excellence*, la *magnificence*, la *grandeur*, *l'éminence*, la *révérence*, etc. Toutes les idées se portèrent à un frivole cérémonial : les mots prirent la place des choses; le mérite disparut, quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipion, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les désirs et l'attention des principaux citoyens. Constantin donnoit l'exemple du faste; il portoit toujours le diadème; son habit étoit resplendissant de perles; la pompe de sa cour et de ses fêtes respiroit les mœurs asiatiques.

Tout le reste de son règne offre plus de sujets de blâme que de louanges. Il rem-
Fin de son règne.
porte une grande victoire sur les Goths; mais il en élève plusieurs aux dignités, et ouvre, en quelque sorte, l'empire à ces barbares. Il reçoit les ambassadeurs de Sapor II, roi de Perse, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre; mais il se con-

tente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne que ce prince persécutoit, et lui envoie du fer pour forger des armes. Il demande des prières aux évêques et au fameux saint Antoine ; mais il fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour. Les courtisans accusèrent de magie ce philosophe pour se défaire de lui.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianisme, il se livre à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius et ses fauteurs, il admet les fausses professions de foi, il les protège ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'hérésiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, et il exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que deux conciliabules avoient déclaré coupable.

Sapor se servoit déjà du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Mésopotamie, il insultoit l'empire romain.

L'empereur, âgé de soixante-trois ans, arrive en Asie, et fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade, il reçoit le baptême, il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit sa confiance ; il meurt à Nicomédie, après un règne de trente années. On l'a honoré comme saint dans plusieurs églises. Les

Grecs et les Moscovites célèbrent encore sa fête le 21 mai.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les païens l'ont encore plus noirci par la satire, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Eusèbe lui-même, historien ecclésiastique, avoue
 « que sa trop grande facilité donna cours
 » à deux grands vices, à la violence de
 » ceux qui opprimoient les foibles pour
 » contenter leur avidité insatiable, et à
 » l'hypocrisie de faux chrétiens qui en-
 » troient dans l'église pour gagner ses
 » bonnes grâces. » (*Fleury.*)

Obligés, par notre plan, de renfermer le Précis de l'Histoire romaine dans un petit volume, nous nous bornerons, dans ce qui suit jusqu'à l'époque de Clovis, à une simple indication des règnes, de leur date, et de quelques-uns des principaux événemens.

An 337. — Mort de Constantin. Partage de l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constantius et Constant.

350. — Conspiration de Magnence à Autun. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence. Gallus est fait César. Il devient suspect. On lui tranche la tête. Julien, cousin germain de l'empereur, est fait César à son tour. Sapor, roi de Perse, prépare la guerre. Julien est déclaré Auguste par son armée.

361. — Constantius meurt âgé de 44 ans. Son règne fut une source de dissensions dans l'église. Julien empereur.

362. — Il entreprend la guerre contre les Perses, dont la fin fut malheureuse. Il meurt percé d'un javelot.

363. — Jovien, empereur, fait une paix honteuse avec Sapor. Il protège le christianisme, rappelle d'exil saint Athanase, et meurt en Asie, étouffé par la vapeur du charbon.

364. — L'armée proclame Valentinien, qui s'associe son frère Valens. Les Goths sortis du Nord ravagent l'empire.

375. — Mort de Valentinien; Gratien, son fils, âgé de seize ans, lui succède. Les Huns fondent sur l'Europe. Les Visigoths passent le Danube. Valens perd la bataille d'Andrinople, et meurt.

379. — Gratien s'associe Théodose, et lui cède l'Orient. Théodose proscriit l'arianisme. Maxime, proclamé empereur, marche contre Gratien, qui est abandonné de ses soldats, et meurt assassiné.

383. — Valentinien II, frère et collègue de Gratien, s'accommode avec Maxime. Il favorise l'arianisme. Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens. Saint Martin soutient l'honneur de l'épiscopat. Maxime est vaincu par Théodose, et tué. Théodose veut détruire l'idolâtrie. Les temples sont fermés ou abattus.

390. — Massacre de Thessalonique. Saint

Ambroise refuse l'entrée de l'église à l'empereur, et le soumet à la pénitence.

392. — Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, fait périr Valentinien II, âgé de vingt ans, et met à sa place Eugène. Théodose défait Eugène en 394, et le condamne à mort.

395. — Arcadius, empereur en Orient, et Honorius en Occident, princes foibles et incapables. Ils ont pour ministres Rufin et Stilicon, tous deux ambitieux avec des talens. Rufin invite les barbares à une invasion : il négocie avec Alaric. Il est massacré par les soldats.

396. — Alaric, roi des Visigoths, tombe sur la Grèce.

401. — Alaric menace Rome. Honorius transfère sa cour à Ravenne.

406. — Les barbares, Alains, Vandales, Suèves, font d'affreux ravages dans les Gaules. Les Allemands et les Bourguignons passent le Rhin, s'établissent dans l'Helvétie, sur les bords du Rhin, et ensuite dans le pays des Séquanois et des Eduens.

408. — Alaric revient en Italie. Stilicon est arrêté à Ravenne, et exécuté. Alaric réduit Rome à l'extrémité, et lui impose les plus dures conditions : *Que nous laissez-vous donc*, lui disoient les députés ? Il répondit fièrement : *La vie*.

409. — La Grande-Bretagne est abandonnée à ses seules forces. Les Armori-

ques chassent les Romains. L'Espagne est conquise par les barbares. On viole le traité fait avec Alaric. Il prend Rome, qu'il traite avec une sorte d'humanité. Il meurt à Cosence, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frère.

412. — Théodose II en Orient; Honorius en Occident. Pulchérie, sœur de Théodose, âgée de quinze ans, se met à la tête du gouvernement, et s'en acquitte comme si elle avoit eu une longue expérience. Athénaïs, fille du sophiste Léonce, épouse Théodose, et prend le nom d'Eudoxie.

418. — Etablissement des Visigoths dans la Gaule. Les Francs, sous leur roi Pharamond, s'établissent, en 420; entre Maëstricht et le confluent de la Meuse et du Wahal.

423. — Théodose II s'associe Valentinien III. L'empire fait de nouvelles pertes. Genséric, roi des Vandales, passe d'Espagne en Afrique, et en chasse les Romains.

438. — Clodion, roi des Francs, s'empare de Cambrai, de Tournai, d'Amiens. Code théodosien. Ravage des Huns. Attila, leur roi, fait des conquêtes immenses. Il accable les Romains; Théodose veut le faire assassiner.

450. — Mort de Théodose. Pulchérie épouse Marcien pour le faire empereur.

Les Saxons et les Anglais subjuguent la Grande-Bretagne.

451. — La Gaule ravagée par les Huns. Aëtius les fait reculer. Théodoric, roi des Visigoths, Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques se joignent à lui. Attila perd une grande bataille dans les plaines de Châlons en Champagne.

452 — Attila revient en Italie, et meurt l'année suivante. Commencement de Venise.

454. — L'empereur Valentinien tue de sa main le brave Aëtius. Il est assassiné lui-même par Maxime. Celui-ci l'est à son tour, après un règne de trois mois. Avitus, Gaulois d'origine, prend la pourpre, et ne règne qu'un an.

457. — Mort de Marcien, seul digne, depuis Théodose, de gouverner un état. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui.

Léon, empereur d'Orient; Majorien proclamé en Occident.

461. — Ricimer se défait de Majorien.

467. — Anthémios, empereur.

472. — Révolte et mort de Ricimer. Olibrius lui succède, et lui survit à peine trois mois; ensuite Glicérius, qui n'est connu que de nom.

476. — Conquête de l'Italie par Odoacre, roi des Hérules. Il laisse la vie à Augustule, qui avoit de lui-même quitté la pourpre. Il gouverne avec sagesse.

494. — L'empereur Zénon cède ses

droits sur l'Italie à Théodoric, surnommé le Grand, roi des Ostrogoths, qui s'y établit après avoir vaincu Odoacre. Quelques années auparavant, en 486, Clovis avoit remporté la victoire de Soissons. C'est la véritable époque de la monarchie française, dont l'histoire doit être un des principaux objets de notre étude.

Bélisaire et Narsès, généraux de Justinien, reconquirent l'Afrique et l'Italie; mais, sous le règne suivant, l'Italie fut encore la conquête des barbares. Alboin, roi des Lombards, s'y établit solidement en 568. L'empire fut ensuite réduit presque à rien par les successeurs de Mahomet, vers le milieu du siècle suivant.

FIN.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

Des Noms de lieux et de peuples renfermés dans l'Abrégé de l'Histoire romaine (1).

A.

ACHÉENS, *Achæi*. Ce nom donné d'abord seulement aux Grecs qui habitoient l'Achaïe, contrée du Péloponnèse, s'étendit ensuite à tous les Grecs. Cette extension du nom d'Achéens commença lors de la ligue de ce peuple. (*Voyez l'Abrégé de l'Histoire ancienne.*)

ÆLIA CAPITOLINA. Jérusalem prisé et détruite par Tite, sous le règne de Vespasien, conservoit cependant son nom. Les Juifs s'étant de nouveau révoltés sous Adrien, cet empereur en fit une ville toute romaine, à laquelle il donna le nom d'*Ælia*, d'après le sien *Ælius*, et celui de *Capitolina*, parcequ'il avoit fait mettre une statue de Jupiter-Capitolin dans le temple du vrai Dieu. Cependant le nom de Jérusalem s'est conservé, et depuis a fait oublier l'autre.

AFRIQUE. (*V. sur ce mot les Tables géographiques de l'Histoire sainte, et celles de l'Histoire ancienne.*)

AIX, *Aquæ Sextiæ*. La ville connue actuellement sous ce nom, et capitale de la Provence, fut fondée par le proconsul romain C. Sextius-Calvinus, cent vingt-quatre ans avant l'ère vulgaire. Comme il y avoit des ressources en ce lieu, on nomma la ville *Aquæ Sextiæ*, d'où s'est formé le nom *Aix*. Ce changement du *q* en *x* a lieu dans plusieurs autres noms de villes.

ALAINS, *Alani*. Ces peuples, appelés par les Orientaux *Alanna*, avoient d'abord habité en Asie vers les sources du Jaïque. Leur nom venoit du mot *Alin*, qui signifie montagne, parcequ'ils habitoient un pays montagneux; ils le quittèrent pour venir s'établir dans les plaines qui sont au nord de la Circassie et de Derbend. Vers l'an de Jésus-Christ 73, ils entrèrent

(1) Cette table a été faite par M. Mentelle.

en Perse; vers l'an 134, sous le règne d'Adrien, Ariens les en chassa. Dans la suite, ils firent des courses plus considérables, et entrèrent en Europe. Gordien fut défait par eux dans les plaines de Philippes en Thrace. Etablis en Europe, ils s'étendirent en Sarmatie jusque bien au-delà du palus Méotide (mer de Zabache.) C'étoit un peuple nomade, qui vivoit sous des tentes, à la manière des Tartares et des Huns, avec lesquels ils ont été quelquefois confondus. Vers l'an 406 de Jésus-Christ, ils s'établirent aux environs du Danube avec les Suèves et les Vandales, vinrent ravager la Germanie, traversèrent la Belgique, et se rendirent au pied des Pyrénées. Ils entrèrent ensuite en Espagne, s'y fixèrent l'an 411, et occupèrent la Lusitanie et la province de Carthagène. Une partie de la nation étoit restée en Normandie et en Bretagne, d'où ils disparurent insensiblement.

ALBE, *Alba*, ville du Latium au S. E. de Rome; on attribuoit sa fondation à Ascagne, fils d'Enée. Comme elle étoit resserrée entre un lac et une montagne, on la surnomme la *longue*, et l'on disoit *Alba longa*. Elle fut la capitale d'un petit royaume, qui subsista sous treize rois, pendant quatre cents ans. On sait que Rémus et Romulus passent pour les petits-fils de Numitor, l'un des derniers rois d'Albe. Les Romains, jaloux de sa puissance, cherchèrent les occasions de la détruire, et y parvinrent sous le règne de Tullus-Hostilius. Près des ruines de l'ancienne Albe, on voit actuellement la ville d'*Albano*, où l'on montre un tombeau que l'on dit être celui des Guriaces.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, ville d'Egypte. (*Voyez la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

ALLEMANDS, *Alemanni*, peuples d'une portion de la Germanie, dont le nom *Al-mann*, dans la langue tudesque, signifie *multitude d'hommes*. Ils vinrent du nord s'établir vers les rives du Mein, d'où ils pénétrèrent en Rhétie et en Helvétie. Ils entrèrent ensuite dans les Gaules, lorsque déjà ils formoient une ligue puissante, et furent défait par Clovis. Ils devinrent sujets de Thierry, roi d'Austrasie; et Théodebert, fils

de ce prince , acheva de les subjuguier. Dans la suite , leur nom est passé à toute la partie de l'Europe qui s'appelle *Allemagne* , et comprend plus que l'ancienne Germanie.

ALLIA , petite rivière d'Italie , dans le pays des Sabins , vers le N. E. de Rome , et à l'O. de *Nometum*. Ce n'est aujourd'hui qu'un ruisseau.

ALPES , montagnes qui bornent l'Italie au N. et au N. O. Festus fait venir leur nom d'*Alpus* , qui , chez les Sabins , signifioit *blanc* , comme *albus* chez les Romains ; mais l'auteur allemand du livre intitulé *RHEINISCHER ANTIQUARIUS* dérive ce nom du mot celtique qui signifioit *montagne abondante en pâturages*. Je crois ce sentiment le mieux fondé. On divisoit les Alpes , en commençant au N. E. , en *Alpes carnica* , ou *Julia* , *Alpes venetae* ; au N. E. , *Alpes penninae* (le grand Saint-Bernard). On a trouvé dans cette montagne des os d'éléphant , ce qui semble prouver qu'Annibal y a passé ; *Alpis graia* , ou Alpes grecques (le petit Saint-Bernard). Quelques auteurs , et entre autres M. Heerkeus , sont d'avis qu'une partie de l'armée d'Annibal a passé par cette montagne , tandis que l'autre passoit par la suivante , *Alpis cotta* (Mont-Genève). Holsténus et M. d'Anville pensent qu'elle servit de passage à Annibal : elle avoit pris son nom d'un passage que Cottus , roi de ce pays au temps d'Auguste , fit faire dans cette montagne , et qui conduisoit de *Segusio* (Suze) à *Brigantio* (Briançon).

AMIENS. Cette ville , aujourd'hui et depuis long-temps capitale de la Picardie , sur la Somme , est nommée par les Gaulois *Samarobriva* , à cause de son pont (Briva) sur la Somme (la *Samara*). Les peuples de ce canton se nommoient *Ambiani* : ce nom est resté à la ville.

ANDRINOPLE , *Hadrianopolis* , ville de Thrace , au N. O. de Byzance ou Constantinople , sur l'Hèbre. Cette ville se nommoit d'abord Oresta. Lampridius rapporte qu'Adrien étant tombé dans des excès de manie , on lui fit entendre que , pour s'en délivrer , il falloit qu'il délogeât un furieux et se mît en sa place. Ce qu'il crut

faire en substituant son nom à celui d'Oreste, à l'égard de cette ville, que l'on nomme actuellement Andrinople.

ANGLAIS, ou *Angles*, peuple de l'Allemagne, vers le sud du Danemark, puisque, selon un ancien auteur cité par Cambden, leur capitale étoit la ville appelée maintenant *Sleswick*. Ce furent eux qui, conjointement avec les Saxons, s'emparèrent de la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle.

ANTIOCHE, *Antiochia*, ville de Syrie, et sa capitale, sur l'Oronte ; peu éloignée de la Cilicie au N., et de la mer à l'O. Elle fut fondée par Séleucus Nicator, et devint une des plus considérables villes de l'Orient. Assez près de cette ville étoit un lieu remarquable par la fraîcheur de ses eaux et l'ombrage de ses lauriers ; on l'appeloit, à cause de cet arbre, *Daphné*, et la ville *Antiochia*, *Epi-Daphnes*. Elle est actuellement dans l'état le plus triste ; les Arabes la nomment *Antakia*.

APENNIN, chaîne de montagnes qui parcourent l'Italie dans toute sa longueur.

APOLLONIE, *Apollonia*. Il y avoit dans l'antiquité plusieurs villes de ce nom : celle dont il est parlé dans cet ouvrage, étoit dans la partie de l'Illyrie qui a été quelquefois comprise dans l'Epire, en face de *Plapygie*, en Italie. Elle avoit été fondée par des Corinthiens, et fut long-temps estimée pour ses écoles et le goût de la saine littérature qui y régnoit.

ARDÉE, *Ardea*, petite ville du Latium, en Italie, au S. de Rome, près de la mer. Son nom paroît venir du mot *arduus*, escarpé ; ce qui lui convenoit bien, puisqu'elle étoit sur une hauteur. A l'arrivée d'Enée, elle étoit la capitale des Rutules, gouvernés par Turnus. Virgile dit qu'elle fut détruite par Enée ; mais, dans le vrai, elle ne le fut que long-temps après, puisque les Romains y envoyèrent une colonie vers l'an 305 de Rome. Ce fut cette colonie qui, dans la suite, en envoya une autre en Espagne, où elle fonda la ville de Sagonte. (Voyez ce nom.) Le territoire d'Ardée étoit marécageux et malsain.

ARGOS, ville du Péloponnèse, et capitale de l'Argolide. (*Il en est parlé dans la Géographie de l'Histoire ancienne. Voyez son article.*)

ARMÉNIE, *Armenia*. Deux provinces d'Asie ont porté ce nom, mais distinguées par les épithètes de *grande* et de *petite*.

La grande Arménie s'étendoit d'occident en orient, depuis l'Euphrate jusqu'à l'endroit où l'Araxe et le Cyrus réunis se jettent fort près de leur embouchure dans la mer Caspienne. Elle avoit au nord la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie; au sud la Mésopotamie et l'Assyrie. Ce pays est fort montagneux. Le Tigre, l'Euphrate y ont leurs sources. Il eut des rois après la défaite d'Antiochus par les Romains.

La petite Arménie, ou *Armenia minor*, étoit à l'ouest d'une partie de la précédente, et avoit fait d'abord partie de la Cappadoce, à l'orient de laquelle elle se trouvoit.

ARMORIQUE, *Armorica*. Par ce nom, on entendoit ordinairement la Bretagne au temps des Romains. Avant qu'il fût particulièrement consacré à cette province, on appeloit *villes armoriques* toutes celles qui se trouvoient vers la mer, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Loire. Le nom d'Armorique vient d'*acmor*, qui, en langue celtique, signifioit *la mer*.

ASIE, *Asia*. (*Il est parlé plusieurs fois de l'Asie dans l'Histoire romaine. On peut voir ce qui en est dit dans l'Abrégé de la Géographie et dans les autres tables.*)

ATHÈNES, ville de la Grèce propre, et l'une des plus célèbres de l'antiquité. (*Voyez la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

AUTUN. Cette ville, actuellement du gouvernement de Bourgogne, appartenoit, au temps des Romains, aux Eduens ou *Ædui*, et portoit chez eux le nom de Bibracte; ce fut au temps d'Auguste qu'elle prit son second nom, d'*Augustodunum*. On y instruisoit la noblesse gauloise. Elle conserve encore des restes de son antiquité.

B.

BALTIQUE (mer). Cette mer est entre la Suède à l'O., et la Russie à l'E., et communique avec l'Océan par le détroit du Sund. Elle porte dans les auteurs anciens le nom de *Sinus Codanus*. La partie qui baigne au S. les côtes de l'Allemagne est nommée par Tacite *Mars Suevicum*, ou mer des Suèves, parceque les Suèves, en effet, habitoient de ce côté.

BEDRIAQUE, *Bedriacum*, bourg de l'Italie ancienne, entre Crémone à l'O. et Mantoue à l'E. Ce fut près de ce lieu que fut défait l'empereur Othon. Ce nom se trouve écrit diversement dans les auteurs; et Plutarque dit *Betriacon*, et Josèphe *Phregdiacum*; mais les meilleurs auteurs ont dit *Bedriacum*; c'est aujourd'hui *Cividale*.

BELGES, *Belgæ*, peuples de l'ancienne Gaule, occupant une partie des pays nommés aujourd'hui les Pays-Bas, et une partie de la Lorraine. On distinguoit la Belgique en deux. La première, plus au N., avoit pour métropole *Augusta*, puis *Treveri* (Trèves). La seconde, plus au S., répondoit à une partie de la Champagne. La métropole fut *Durocortorum*, appelée depuis *Remi*, comme le peuple auquel elle appartenoit : c'est actuellement *Reims*.

BÉOTIENS, *Beotii*, habitans de la Béotie, contrée de la Grèce propre, au N. de l'Attique; ils passaient pour être lourds et épais; cependant le poète Pindare, et Plutarque, historien philosophe, étoient, le premier de Thèbes, le second de Chéronée, ville de la Béotie.

BITHYNIE, *Bithynia*, grande contrée de l'Asie mineure sur la mer Noire. Elle se nommoit d'abord *Bebrycia*, et prit son nom de Bithynie d'un peuple de Thrace qui s'y étoit établi. (*Voyez ce qui en est dit dans la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

BOSPHORE DE THRACE, *Bosporus*. Les Grecs appelloient *bosphore* ce que nous nommons détroit. On fait ordinairement venir ce nom de *bous* (bœuf), et de *fero* (je porte), en l'expliquant du trajet que peut passer un bœuf à la nage. M. l'abbé Bergier le fait venir

du mot *boia* (boas), qui, selon Hésychius, signifie eau ou rivière, et le traduit par *trajet d'eau*. (*Origine des dieux du Pag.*, tom. 2, pag. 113, nouv. édit.)

Il y avoit deux bosphores très connus dans l'antiquité, le Bosphore de *Thrace*, aujourd'hui le détroit de Constantinople, et le Bosphore *Cimmérien*, entre la Chersonnèse taurique en Europe, et la Sarmatie en Asie; c'est le détroit de Casa.

BOURGUIGNONS, *Burgundiones*. Ces peuples, connus dès le temps de Pline comme faisant partie des *Vendili*, ou Vandales, voisins de la mer Baltique, furent vaincus par Probus, près du Rhin. Cependant, au temps de Julien, ils étoient près des Allemands, à la rive droite du Mein. Sous le règne d'Honorius, vers l'an 413, ils entrèrent dans la Gaule, et, malgré les efforts des Romains, s'y firent accorder des établissemens qui comprenoient presque toute la partie orientale de la France, depuis la Lorraine et l'Alsace au N., de plus, la Suisse et la Savoie. Ils y fondèrent un royaume, et Vienne en Dauphiné fut la résidence de leurs rois. Ce royaume fut conquis par Childebert et Clotaire, fils de Clovis, en 532 et 534. La Bourgogne fut alors un royaume faisant partie de la France. Vers la fin du neuvième siècle, il se forma deux royaumes en Bourgogne. Le premier eut pour roi Boson, gendre de l'empereur Louis, fils de Lothaire; il s'étendoit sur-tout en France: le second, fondé un peu plus tard, en 888, par Rodolphe, fils de Conrad, comte de Paris, comprenoit à peu près la Suisse et la Savoie; comme il étoit au-delà du Mont-Jura, cette partie fut appelée Bourgogne *transjurane*. La Bourgogne *cisjurane* ou inférieure revint à la France, et devint un duché et la première pairie de ce royaume. C'est ce que l'on verra dans l'Histoire de France.

BRESCIA, est le nom moderne de la ville que les anciens appeloient *Brixia* dans la Gaule cisalpine, au territoire de *Cenomani*, ou Cénomans. Ce nom pouvoit être relatif à la position de la ville sur une rivière, puisque *die bruke* signifient en allemand *un pont*. Elle devint colonie romaine, avec le titre de municipale.

BRETAGNE (Grande), *Britannia*. C'est l'île que nous appelons encore aujourd'hui de ce nom, et qui comprend l'Angleterre au S., et au N. l'Ecosse. Jules-César y passa, et y fit connoître les armes romaines. Les empereurs s'appliquèrent depuis à en faire la conquête. La partie septentrionale où s'étoient retirés des sauvages, appelés *Caledonii*, et par les Romains *Picti*, ou Pictes, c'est-à-dire, *Peints* ne fut jamais soumise; et, dans la suite, ils se jetèrent sur les troupes romaines et sur les Bretons, et les forcèrent d'appeler à leur secours les Angles et les Saxons, qui profitèrent de cette circonstance pour s'y établir.

BYZANCE, *Byantium*, ville de Thrace, n'eut le nom de Constantinople, ou *ville de Constantin*, que depuis que ce prince en eut fait la capitale de ses états.

C.

CALÉDONIENS, *Caledonii*. Ce sont les peuples qui habitoient le nord de la Bretagne, comprenant actuellement l'Ecosse. Comme ils avoient le corps peint, les Romains les appelèrent *nec falso nomine*, dit Claudien, *PICTI*.

CAMBRAI, *Cambracum*, ville sur l'Escaut, étoit la capitale des *Nervi*, ou Nerviens, dans la Gaule belge.

CAMPANIE, *Campania*, grande contrée d'Italie sur la Méditerranée; elle s'étendoit depuis le *Liris* (le Gagnigliano), qui la séparoit du Latium, jusqu'au *Siliarius* (le Silaro) qui la bornoit du côté de la Lucanie. C'est actuellement une partie de la *Terre de Labour*. Strabon en parle comme d'un pays très fertile. Sa principale montagne étoit le Vésuve; ses principales villes Capoue (*Capua*), Naples (*Neapolis*), Nole (*Nola*), Salerne (*Salernum*) et Biceza (*Picentia*).

CAMPANIENS, peuples de la Campanie. (*Voyez l'article précédent.*)

CANNES, *Cannæ*, petit bourg de l'Apulie vers le golfe adriatique, et près du fleuve *Aufidus* (l'Ofando). C'est dans la plaine qui est proche de ce lieu que se donna la fameuse bataille où les Romains, au nombre de quatre-vingt mille hommes de pied et six mille che-

vaux, furent défaits par les Carthaginois, qui n'étoient que quarante mille hommes de pied et dix mille de cavalerie.

CAPITOLE, *Capitolium*. C'étoit une forteresse bâtie dans l'intérieur de la ville de Rome, pour servir à sa défense. On a dit qu'en creusant les fondations, on avoit trouvé une tête d'homme, en latin *caput*, et que de là le nom de Capitole avoit été donné à l'édifice: frivole étymologie! Qui ne voit que l'on disoit *Capitole*, parceque cette forteresse, élevée sur un mont, appelée depuis *Capitolin*, étoit en quelque sorte la tête de Rome, et commandoit à toute la ville? Derrière le Capitole étoit la roche appelée *Tarpéienne*, d'où on précipitoit les criminels condamnés à ce supplice.

CAPoue, *Capua*, ville d'Italie, dans la Campanie, presque au N. de Naples, vers l'Est. Elle passoit pour devoir sa fondation aux Etrusques. Virgile l'attribue à Capis, l'un des compagnons d'Enée. Pendant longtemps elle fut, après Rome, la première ville d'Italie, et eut beaucoup à souffrir dans la seconde guerre punique, pour avoir reçu Annibal dans ses murs. Appius l'ayant reprise l'an de Rome 542, ses sénateurs furent battus de verges et décapités, les bourgeois dépouillés de leurs biens, le petit peuple réduit en esclavage. Cependant on eut l'attention de leur substituer des laboureurs pour la culture des terres, et successivement on y envoya dans la suite plusieurs colonies. La ville appelée aujourd'hui *Capoue* est à trois milles de la place qu'occupoit l'ancienne.

CAPPADOCE, *Cappadocia*, grande contrée de l'Asie mineure dans l'intérieur des terres, ayant au N. le Pont, à l'E. l'Arménie, au S. la Cilicie, et à l'O. la Phrygie. Sous les successeurs d'Alexandre, eîle devint un royaume, qui fut subjugué par les Romains. Peujalous de la liberté que leur offroient les vainqueurs, ou craignant le sort d'un grand nombre de républiques auxquelles la liberté avoit été si funeste, les Cappado-ciens demandèrent un roi, et l'obtinrent. Ce pays devint cependant par la suite province romaine.

CARTHAGE, *Carthago*, et en grec *Carchedon*, ville

célèbre d'Afrique, dans l'Afrique *propre* ou l'*Afrika* des anciens. Elle étoit au fond d'un petit golfe, en face de la Sicile, à deux degrés à l'O. du méridien de Rome. Située dans une presqu'île, elle étoit défendue du côté de l'isthme par une forte muraille. Elle comprenoit trois parties, la citadelle, appelée *Birsa*, le port, appelé *Cothon*, et la ville. On attribuoit sa fondation à Didon, personnage célèbre dont l'existence n'est pas bien démontrée. Ce qui est très sûr, c'est que cette ville étoit d'origine phénicienne, que la langue phénicienne s'y parloit, et qu'on en retrouve des traces dans ses monumens. Le gouvernement y étoit républicain. Détruite par Scipion, l'an 607 de Rome, elle fut rebâtie par Jules-César, puis ravagée par Maxence, l'an de Jésus-Christ 318; conquise par Genseric, roi des Vandales, en 429; reprise par Bélisaire, en 563; elle fut entièrement détruite par les Sarrasins, en 698.

CARTHAGÈNE, *Carthago nova*, ou la nouvelle Carthage, fondée en Espagne sur le bord de la mer, au S. E. de la partie appelée *Tarruconoise*. Asdrubal, général carthaginois, fut son fondateur; dans la suite, elle fut prise par le jeune Scipion. C'est aujourd'hui Carthagène, dans le royaume de Murcie.

CAUDIUM, petite ville du Samnium chez les *Hirpini*, au S. E. de Capoue, et au N. E. de Naples, célèbre par la défaite des Romains que Pontius surprit dans un défilé: de là est venu le nom de *Fourches caudines*.

CÉLÉ-SYRIE; *Cæle-Syria*, ou Syrie creuse, nommée ainsi, parceque cette partie de la Syrie étoit enfermée entre des montagnes: c'est ce que l'on appelle aujourd'hui El-Bekah, vers le N. O. de Damas.

CHALONS-SUR-MARNE, ville de Champagne, dont le nom ancien, ainsi que du peuple gaulois auquel elle appartenoit, est *Catalauni*.

CHALONS-SUR-SAÔNE, ville de Bourgogne et capitale du Châlonnois. Son nom ancien étoit *Cadillonum* sur l'Arar, appelé depuis *Saucona*; elle appartenoit à la cité des Eduens.

CHYPRE, *Cyprus*, île de la Méditerranée, à l'est, près des côtes de la Phénicie et de la Cilicie. Le canal

qui la séparoit du continent au N., étoit appelé *Aulon Cilicus*. Elle est plus étendue de l'O. à l'E. que dans l'autre sens. Comme elle est près des terres, elle a presque toujours été soumise aux princes qui ont régné dans ses environs. Des Phéniciens s'y étoient d'abord établis, les rois de Perse la soumirent, et sous eux elle fut partagée en neuf principautés. Ptolémée Soter, roi d'Egypte, en fit ensuite la conquête. Les Romains la prirent depuis sur un prince de la maison des Ptolémées. L'empire grec la possédoit encore à la fin du onzième siècle; elle passa à des puissances européennes: enfin les Turcs s'en sont emparés il y a environ deux cents ans.

CILICIE, *Cilicia*, province de l'Asie-Mineure, au S. et touchant à la Syrie. (*Voyez la Géographie de l'Hist. ancienne.*)

CIMBRES, *Cimbri*. Les Cimbres étoient des peuples septentrionaux de l'Europe. On croit qu'ils habitoient les contrées nommées aujourd'hui Danemarck et Holstein, avant de se jeter sur les terres des Romains.

CLUSIUM, ville de l'Italie dans l'Etrurie, vers le S. E. de *Florentia* (Florence) et à l'O. de *Perusia* (Pérouse), sur la rive droite du *Clanis* (la Chiana). Son nom chez les Etrusques étoit *Camers*; et comme en oriental il signifie caché, il semble que l'on ait voulu en rendre le sens par le nom latin *Clusium*, qui paraît venir de *cludo*; elle étoit en effet entourée de montagnes. Au temps des Romains, elle étoit considérable. Porsenna y avoit sa cour; il y eut aussi son tombeau. Cette ville fut assiégée par les Gaulois Sémonois, lorsqu'ils vinrent en Italie vers l'an 359. Il ne paraît pas qu'ils l'aient prise. On voit, par un manuscrit cité dans Dempster, que dès l'an 676 de notre ère elle portoit le titre de ville épiscopale. C'est actuellement Chiusi dans le Siennois, petite ville malsaine et mal peuplée.

CÔME, ville du Milanais en Italie, sur le lac de son nom, autrefois *lacus Larius*, au S. Elle portoit le nom de *Comum*, et fut fondée par les Gaulois Cénomans,

et appartient depuis aux Iusubriens (*Iusubrii*). Elle devint colonie romaine, et César lui accorda le droit de bourgeoisie. Comme elle avoit été rebâtie par le père du grand Pompée, elle portoit alors le nom de *Novi-Comum*. Pline le jeune la rend recommandable par sa naissance.

CORDOUE, *Cordua*, ville d'Espagne dans l'Andalousie, autrefois la Bétique (*Bætica*) le fleuve Guadalquivir (*Bætis*). Au temps des Romains qui l'avoient fondée, elle fut le chef-lieu d'un district. Les deux Sénèque et Lucain naquirent dans cette ville. Au temps des Maures en Espagne, elle étoit leur capitale, et servoit de résidence aux émir.

CORINTHE, ville du Péloponnèse, sur l'isthme de son nom. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

CORIOLES, *Corioli*, petite ville du pays des Volsques, au S. O. d'Albe, vers Lavinium et Aricie. Ce fut de cette ville que C. Martius, qui s'en étoit emparé, prit le surnom de *Coriolan*.

COSENCE, on plutôt **CONSENCE**, autrefois *Consentia*, et actuellement *Consenza*, étoit en Italie dans le Bruttium, vers l'O., et au N. O. de *Scilatium* (*Squillac*). Strabon dit qu'elle étoit la métropole du Brutium. Elle fut prise par Alexandre, roi d'Epire, vers l'an 527. C'est encore aujourd'hui l'une des villes les plus considérables du royaume de Naples.

CRÉMONE, *Cremona*, ville d'Italie dans la Gaule transpadane, sur le Pô (*Padus*), à l'E. et près de l'endroit où il reçoit l'Adda (*Addua*). Elle étoit aux *Cenomani*. Les Romains y avoient établi une colonie. Cette ville eut beaucoup à souffrir, parcequ'elle prit parti pour Antoine contre Auguste. Celui-ci, demeuré vainqueur, en donna le territoire à ses soldats. C'est aujourd'hui une des bonnes places du Milanais.

CROTONE, *Croton* ou *Cortona*, ville d'Italie dans le Bruttium, à l'E., vers l'entrée du golfe de Tarente. Elle passoit pour avoir été fondée par des Grecs sous la conduite de Micellès, lorsqu'Archias fonda Syracuse. Mais son nom rappelle une origine phénicienne, puis-

que *Karta* signifie *ville* en cette langue. Elle devint très florissante par ses exercices militaires et athlétiques, le célèbre Milon y étoit né; mais surtout par ses écoles de philosophie au temps de Pythagore, en sorte que l'on disoit en proverbe : *Le dernier des Crotoniates est le premier des Grecs.*

Un autre proverbe grec, c'est que *les autres villes étoient peu de chose en comparaison de Crotone*. Ravagée par Pyrrhus vers l'an de Rome 474, elle fut réduite à moitié de sa première grandeur, et le petit fleuve *Æsaros* (l'Esaro), qui la traversoit, ne fit plus qu'arroser ses murailles. Les Romains s'en emparèrent dans la suite, et l'an 559 elle devint colonie romaine. Elle appartient aujourd'hui à la Calabre et est peu considérable.

CUMES, *Cimæ*, petite ville à l'E. de Naples sur le bord de la mer, et qui étoit sur-tout recommandable pour avoir été le séjour d'une prétendue prophétesse, appelée Sibylle. On prétendoit qu'elle avoit été autrefois fort puissante. Il y avoit auprès des bains d'eaux chaudes excellentes pour les blessures.

CURIS. Cette ville, capitale du pays des Sabins, étoit peu éloignée du Tibre au N. E. de Rome. Peut-être son nom répondoit-il à celui d'*urbs*, qui signifie *ville* en latin, dont les Romains se servoient souvent pour désigner Rome; car *ker*, *kaer*, et *kar*, dans la langue orientale d'où s'étoit formé le sabin, signifient *ville*, et se trouvent dans quelques autres mots, tels que *curiæ*, assemblées du peuple, *curiales*, un corps de citoyens romains, etc.

CYNOSCEPALE, *Cynoscephalæ*, lieu de la Thessalie, au S. de Larisse et à l'E. de Pharsale, fameux par la victoire de Flaminius sur Philippe.

CYSIQUE, *Cyzicus*, ville de l'Asie mineure dans la Mysie, sur un isthme qui joint au continent une presqu'île avancée dans la Propontide; ou bien elle étoit dans une île en face de deux ponts qui y communiquoient. Ce sentiment est celui de Strabon. Cette place soutint un siège contre toutes les forces de Mithridate,

et eut rang de métropole dans la province qui porte le nom d'Hellespont, laquelle étoit un démembrément de la Mysie.

D.

DACES, Daci. Ces peuples, du nombre de ceux qui passèrent d'Asie en Europe pour la ravager, s'étoient établis dans les provinces qu'arrose le Danube, depuis la Hongrie jusqu'à son embouchure. Trajan, après les avoir subjugués, réduisit leur pays en province romaine. On les a quelquefois confondus avec les Gètes. Il paroît que ces derniers étoient plus près du Pont-Euxin.

DALMATES. Les Dalmates formoient un peuple brigand et féroce; ils avoient donné leur nom à une partie de l'Illyrie, ayant la Liburnie au N. O. Les Romains leur firent la guerre, et les soumièrent entièrement sous la conduite de Métellus, qui prit le surnom de *Dalmaticus*. S'étant révoltés, ils furent entièrement soumis au temps d'Auguste.

DANUBE, grand fleuve d'Europe, commençant en Allemagne dans la forêt Noire, et se jectant à l'est dans la mer Noire. Les anciens l'ont nommé *Danubius* et *Ister*.

DELPHES, Delphi, petite ville de la Grèce dans la Phocide. Il y avoit un oracle et un temple d'Apollon. (*Voyez la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

DIJON, ville de France dans la Bourgogne, dont elle est capitale. Les anciens la nommoient *Dibio*.

DOURO, Durius, fleuve d'Espagne qui borne le Portugal au nord, et se jette dans la mer.

DRÉPANE, Drepanum. Plusieurs promontoires ont porté ce nom en Bithynie, en Chypre, en Egypte, en Sicile, etc. Quelques géographes ont remarqué ce fait avec surprise : on n'en sera point étonné, si l'on observe que *Drepan*, en langue orientale, signifie *pointe qui avance* et qui est *recourbée*, et qu'il est assez probable que c'est de ce mot que s'étoit formé chez les Grecs le nom de *drepanon* (faulx). La ville de Drépane, dont il est fait mention dans l'ouvrage, étoit en Sicile, à sa

pointe la plus occidentale. Virgile dit que ce fut dans ce lieu qu'Enée perdit son père Anchise. Cette place, qui avoit passé au pouvoir des Carthaginois, est surtout fameuse par la bataille de son nom, dans laquelle Adherbal défit le consul Claudius en 504. De cent vingt galères, il n'en resta que trente. Elle passa ensuite aux Romains. Près de Drépane étoit un temple de Vénus sur le mont Eryx. Cette ville se nomme actuellement *Drapani*.

E.

EBRE, fleuve de la partie septentrionale de l'Espagne, coulant du N. O. au S. E. pour se jeter dans la Méditerranée. Les anciens le nommoient *Iberus*.

EDUENS, *Ædui*, peuples puissans de la Gaule, dans la partie qui répond aux diocèses d'Autun en Bourgogne, de Châlons-sur-Saône, de Mâcon, de Nevers, et à une partie de celui de Lyon. Ils étoient gouvernés par des magistrats qui avoient droit de vie et de mort sur tous les citoyens. Ils ne commencèrent à être connus des Romains qu'au temps de César qui fit alliance avec eux : ils furent toujours, dans la suite, très bien traités par les Romains.

EGYPTE, *Ægyptus*, grande contrée d'Afrique, au N. E., et communiquant à l'Asie par l'isthme de Suez. (*Voyez ce qui en est dit dans la Table de la Géographie ancienne.*)

EMÈSE, *Emesa*, ville de l'Asie dans la Syrie, tout près de la droite de l'Oronte, à l'O. de Palmyre, à l'E. de Tripoli, et au N. E. de Sidon et de Tyr. Il y avoit un fameux temple d'Elagabal ou du Soleil. Son nom actuel est *Hems*, lieu peu considérable.

EPHÈSE, *Ephesus*, ville grecque de l'Asie-Mineure en Ionie, près du bord de la mer. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne et celle de l'ancien Testament.*)

EPIRE, *Epirus*, contrée de la Grèce à l'occident de la Thessalie. Son nom, en grec, signifie *continent*. C'est un pays fort montagneux qui produisoit de beaux pâturages et nourrissoit de nombreux troupeaux de

bestiaux. Ses peuples se divisoient en plusieurs nations, tels que les Chaoniens, les Thesprotes, les Molosses, les Ethiciens, les Athamantes, les Ambraciens, etc. Cette province fut subjuguée par les Romains, comme le reste de la Grèce; mais ses peuples se révoltèrent souvent, sans que cette conduite puisse justifier les traitemens que leur firent éprouver leurs vainqueurs. Plus de cent cinquante mille hommes furent emmenés prisonniers; soixante-dix villes furent détruites et rasées.

EQUES, *Æqui*, peuples d'Italie dans le Latium, vers les confins des Sabins et des Marses, au N. E. de Rome, mais qui n'étoient point compris dans les nations latines. Ils s'occupoient de la culture des terres, et l'on croit devoir rapporter leur nom, qui signifie *justes, équitables*, à la sagesse de leur administration.

Les Romains eurent beaucoup de peine à les soumettre; l'an 396 ou 397, ils tenoient l'armée romaine enfermée de manière à la faire périr, si elle n'eût été tirée de ce mauvais pas par les talens et le courage de Q. Cincinnatus. Ils ne furent soumis qu'en 452 par le dictateur Junius-Bubulcus-Brutus. On les trouve quelquefois désignés par les noms d'*Æquicoli* et d'*Æquicolani*; mais comme ceux-ci paroissent séroces et barbares, il semble qu'ils formoient dans cette nation la partie des montagnards, toujours moins policés que les habitans des villes.

ESPAGNE, *Hispania*, grande portion de l'Europe, au S. O., et séparée de la Gaule par les Pyrénées. (*Voyez la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

ÉTRURIE, *Etruria*, grande contrée d'Italie entre le Tibre, au S. E., et la Ligurie, au N. O. Elle avoit la mer au S. O., les Boïens au N., les Sénonois et l'Umbrie à l'E. (1)

L'Etrurie, que l'on nomme aujourd'hui Toscane,

(1) Nous nous étendrons un peu sur cet article, parceque les Etrusques méritent d'être connus, et le sont en général assez peu. Voyez, au surplus, les *Etrusques de l'Histoire romaine*, etc., que j'ai publiés en 1773, dont cet article est extrait. (2 vol. in-12.)

étoit traversée du N. O. au S. E. par une chaîne de montagnes qui fait partie de l'Apennin. Il y avoit de plus les monts *Cortonnenses*, dont parle Tite-Live, aux environs de Crotone, et le mont *Argentorius* (Monte Argentato) sur le bord de la mer, et formant un promontoire près de *Cosa*, à une certaine distance de l'embouchure du Tibre, au N. O.

Ses principaux fleuves étoient l'*Arnus* (l'Arno), qui passe à Florence et à Pise (on remarque que son cours est dérangé à son embouchure); l'*Umbro* (l'Ombro); le *Clanis* (la Chiana), formé de la réunion de plusieurs eaux stagnantes, d'où vient qu'il ne portoit pas la salubrité dans les lieux qu'il arrosoit; le *Tiberis* (le Tibre), les Italiens disent *le Tevere*, qui passoit à Rome, et recevoit vingt-deux autres rivières avant de se jeter à la mer. (Voyez TIBRE.)

Les principaux lacs étoient le *lacus Trasimenus*, ou le lac de Trasimène, et le *lacus Vulsiniensis*, ou lac Vulsinien. (Voyez ces noms.)

On a beaucoup vanté les richesses naturelles de l'Etrurie, la bonté de ses terres, ses eaux minérales, etc.; mais en général les bords de la mer étoient malsains.

On n'est pas d'accord sur l'origine des Etrusques, appelés aussi *Tusci* par les Latins: les Grecs n'ont débité que des fables à cet égard, et les Latins n'ont eu rien de plus certain. On ne doit l'attribuer qu'à leur éloignement pour les langues et les arts étrangers. Les Etrusques étoient orientaux d'origine, et tous leurs monumens le prouvent, de même que les noms de leurs villes. Ils avoient même été fort puissans avant l'arrivée des Romains, et on trouve des villes qui leur devoient leur fondation, depuis le Pô jusqu'à la grande Grèce. Telles étoient Mantoue, Milan, Cumes, Nole, Capoue, etc., etc. Leur religion et les cérémonies de leur culte ne sont guère connues que par les Romains, qui avoient puisé chez eux presque toutes leurs superstitions.

Quoiqu'ils ne formassent qu'un même peuple, on voit qu'ils étoient divisés en douze cités principales,

appelées chez eux *Lucumonies*, et dont le chef étoit nommé *Lucumon*, mot évidemment oriental, et qui signifie chef du peuple. Chaque cité ne pouvoit faire la guerre et la paix que du consentement général de la nation; et leur discipline militaire étoit réputée très bonne.

Ils avoient un goût particulier pour les arts, et surtout pour l'architecture et la sculpture, dans lesquelles ils réussissoient très bien. Leur luxe, qui étoit porté fort loin, fait présumer qu'ils étoient adonnés au commerce. Le port de *Luna* (*Lunigone*) étoit le plus considérable. On distingue entre leurs usages les jeux publics, les fêtes générales, les jeux scéniques, etc. On leur attribuoit l'invention des meules à moudre le blé, qu'ils faisoient tourner par un cheval ou par un esclave. L'histoire de leurs rois comprenant, selon Dempster, quatre dynasties, ou espèces de souverains différens, contient 2500 ans; mais elle est fort obscure. On n'en sait guère que ce qu'en ont dit les Latins et Deuys d'Halicarnasse.

Leurs principales villes, dont plusieurs ont un article à part dans cette table, étoient *Luna*, *Luca*, *Pisæ*, *Florentia*, *Fæsulæ*, *Volaterræ*, *Sena*, *Arretium*, *Cortona*, *Perusia*, *Clusium*, *Vetulonii*, *Russellæ*, *Cosa*, *Vulsinii*, *Tarquini*, *Falesii*, *Cære*, *Veii*.

ETRUSQUES. (Voyez ETRURIE.)

F.

FRANCS (*Franci*). On entend ordinairement par ce nom la nation germanique qui parvint à s'établir dans la Gaule sous la conduite de Clovis. Ce peuple prit son origine d'une ligue faite entre plusieurs peuples allemands : peut-être le nom du pays où se forma cette ligue étoit-il celui de *Sicambri* ; car nous voyons que ce nom de Sicambre fut donné à Clovis. Ammien Marcellin dit qu'il étoit d'usage de les appeler *Salicas*; ce fut d'eux que la Gaule prit le nom de *Francia* ou France.

G.

GABIES, *Gabii*, petite ville du Latium, à quatre lieues à l'E. de Rome, sur la voie Prénestine. Selon Virgile, elle avoit été fondée par les rois d'Albe. Elle est depuis long-temps entièrement ruinée.

GALLIPOLI est un château bâti sur les ruines de l'ancienne ville de *Gallipolis*, au N. du détroit qui établit la communication entre la mer appelée autrefois Egée, et la mer nommée Propontide (*mer de Marmara*.)

GARONNE, *Garumna*, rivière de France qui commence au val d'Aran, dans les Pyrénées, arrose une partie de la Gascogne, du Languedoc et de la Guienne, et se jend dans la mer à la tour de Cordouan.

GAULE, *Gallia*. Quoiqu'en général on puisse dire que la Gaule ancienne est la France actuelle, cependant les Romains ayant donné ce nom à tout pays où ils avoient connu des Gaulois, il en résultoit que même la partie septentrionale portoit chez eux le nom de Gaule, aussi-bien que les pays et les Provinces-Unies. De là la division de Gaule *Cisalpine*, *Transalpine*, *Belgique*, etc.

La Gaule **CISALPINE** étoit, par rapport aux Romains, en-deçà des Alpes; c'est la partie septentrionale de l'Italie actuelle, jusqu'à l'état de Gênes, la Toscane, la campagne de Rome, et l'état de Venise exclusivement. Cette Gaule, arrosée par le Pô (le *Padus*, et chez les Grecs l'*Hérédanus*), qui coule de l'O. à l'E., étoit divisée par ce fleuve en Gaule *cispadane* et en Gaule *transpadane*. La Gaule cisalpine fut surnommée *togata*, lorsque ses habitans eurent obtenu des Romains de porter comme eux la toge, *toga*, vêtement en forme de robe que l'on portoit à Rome.

La Gaule **TRANSALPINE** étoit au-delà des Alpes; elle se divisoit en Gaule *Celtique*, comprenant toute l'étendue de la France, jusque vers la Marne, et en Gaule *Belgique*, s'étendant depuis la Marne jusqu'au Rhin. La Gaule Celtique étoit aussi surnommée *Comata*, ou Chevelue, parceque ses habitans portoient de longs

cheveux. Comme dans une province méridionale que l'on a nommée Gaule Narbonnaise, on portoit des espèces de culottes faites d'une étoffe à longs poils, on lui donnoit l'épithète de *braccata*, du mot latin *braccæ*, culottes. On distinguoit trois grandes nations dans la Gaule transalpine, les *Celtes*, les *Belges*, les *Aquitains* (*Celtæ*, *Belgæ*, *Aquitani*.) Les Celtes étoient les véritables Gaulois; car les Belges étoient en partie *Germain*s, et les Aquitains en partie *Ibères* ou Espagnols. Environ six-vingts ans avant l'ère chrétienne, les Romains s'étoient mis en possession de la partie de la Gaule qui répond à la Provence, et qu'ils appelèrent *Provincia*. (On donnera dans la Table géographique de l'Histoire de France quelques détails sur la division de l'ancienne Gaule.)

GAULOIS. (Voyez GAULE.)

GÉNABUM, ville de la Gaule et principale des *Aureliani*, dont elle prit le nom : c'est aujourd'hui Orléans sur la Loire.

GERMANIE, *Germania*, vaste contrée de l'Europe, qui s'étendoit depuis le Rhin à l'O. jusqu'à la Vistule à l'E. Au N. elle étoit bornée par la mer, et l'étoit au S. par le Danube, en sorte qu'elle étoit moins étendue que l'Allemagne actuelle; encore les anciens géographes ne sont-ils pas bien d'accord sur ses bornes. Ce nom de Germanie ne passa au pays qu'après avoir été donné au peuple pour lequel c'étoit une épithète honorable. *German* signifioit, en langue tudesque, *homme de guerre*. C'est encore de la même langue qu'est pris le nom que les Allemands donnent à leur pays; ils ne le nomment pas Allemagne, mais *Teütschland*, comme si l'on disoit *pays des Teutons*, peuples anciennement connus des Romains, et habitant le nord de l'Allemagne. La Germanie renfermoit un grand nombre de peuples dont il seroit trop long de parler ici.

GIBRALTAR, place très forte à l'extrémité de l'Espagne, sur le détroit de son nom, que les anciens appeloient *Fretum Gaditanum*, ou *Herculæum*. La

montagne qui défend Gibraltar étoit appelée par les anciens *Calpe*, et passoit pour être une des colonnes placées par Hercule à l'extrémité du monde. *Abila*, en Afrique, étoit l'autre colonne placée aussi, disoit-on, par ce prétendu héros. Le mot *Calpe* prit, au temps des Maures en Espagne, le nom de *Dgebel-Tarick*, d'où, par corruption, on a fait Gibraltar.

GOTHS, *Gothi*. C'étoient des peuples septentrionaux venus, à ce que l'on croit avec assez de probabilité, de la Scandinavie. Il en est parlé pour la première fois dans l'histoire, à propos de la route que prit *Cacalla*, vers le bas du Danube, pour passer d'Europe en Asie. Ils se rendirent redoutables par leurs armes. La nation s'étant séparée, ceux qui demeurèrent en orient prirent le nom d'*Ostrogoths*, et ceux qui passèrent en occident, celui de *Wisigoths*, ou *Goths* de l'ouest. C'est à l'histoire à indiquer les conquêtes des uns et des autres.

GRÈCE, *Græcia*, grande contrée d'Europe, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie européenne. (Voyez, pour de plus grands détails, la *Table géographique de l'Histoire ancienne*.)

H.

HELVÉTIE, *Helvetia*, contrée d'Europe, qui s'étendait obliquement depuis le Rhône jusqu'au lac de Genève, autrefois le lac *Léman*. C'est à présent une partie de la Suisse. Ce peuple étoit partagé en quatre cantons. Comme le pays étoit trop peuplé pour le peu d'espace qu'il renferme, les Helvétiens, au temps de César, en étoient sortis pour s'établir ailleurs les armes à la main : mais ce général les vainquit et les força de rentrer chez eux. Selon lui, ils étoient au nombre de 368,000, dont 80,000 combattans.

HELVÉTIENS, *Helvetii* (voyez **HELVÉTIE**).

HERCULANUM, ou plus correctement *Herculaneum*, ancienne ville de la Campanie, dont on retrouve les ruines sous le village de *Portici*, au N.-O. du mont *Vésuve*, et près des bords de la mer. Cette ville fut englou-

tie, ou plutôt fut ensevelie sous des torrens de matière enflammée, la première année du règne de Titus, de notre ère 79. On peut voir dans Plin le jeune la description de ce terrible événement. Ce fut en 1704 que l'on commença, en fouillant la terre, à découvrir quelques restes d'Herculaneum. On s'en est occupé avec bien plus de suite et de succès depuis 1736. On conserve dans le magnifique cabinet du roi de Naples les curiosités qui ont été tirées de la terre, et ce prince en a fait graver la plus belle partie, accompagnée d'explications très savantes.

Une autre ville, nommée *Pompeia*, et située assez près, périt en même temps et de la même manière qu'*Herculaneum*.

HUNS, peuple de l'Asie qui paroît avoir été fort puissant. Les Huns, appelés Orientaux, habitoient près de la Chine, et eurent de fréquentes guerres avec les Chinois. Les Huns septentrionaux, qui habitoient les plaines arrosées par le Volga, sont connus par leurs guerres dès les commencemens de l'ère vulgaire. En 376, pendant que l'empereur Valens étoit occupé à réprimer les courses des Isaures en Lycie et en Pamphlie, les Huns traversèrent les Palus Méotides, et se rendirent maîtres des pays situés au N. du Danube. Ils avoient déjà fait de grands ravages en Europe, lorsque, vers l'an 444 ou 445, Attila, si fameux par ses exploits, se trouva à la tête de toute la nation; maître d'une grande portion de l'Asie, il marcha en vainqueur jusqu'à Paris, et assiégea Orléans. Peu après la prise de la ville, il fut battu par Aëtius, général romain. Cependant, quoique battu de nouveau, il fut encore assez puissant pour porter la guerre en Italie, où il soumit d'abord la Vénétie. (C'est à cette époque que l'on fixe les commencemens de Venise.) Après la prise de Milan, de Pavie, etc., il vouloit aller jusqu'à Rome; mais il en fut détourné par le pape saint Léon, qui traita avec lui au nom de Valentinien. Il fut battu peu après par les Alains et les Wisigoths, et mourut dans la suite (en 454) d'un excès de boisson. Les Huns cessèrent d'être fort

redoutables après sa mort; il n'est presque plus mention d'eux dans l'histoire générale de l'Europe.

I.

ILLYRIE, *Illyria*, ou mieux encore *Illyricum*, contrée d'Europe, ayant au N. la Pannonie, à l'E. la Mésie, à l'O. et au S. la mer Adriatique. Elle s'étendoit depuis les limites de l'Istrie jusqu'à l'embouchure du Drino (le Drin). Les Illyriens furent long-temps sauvages et exerçant la piraterie; ils ne furent entièrement soumis que vers la fin du règne d'Auguste.

ITALIE, *Italia*, grande contrée d'Europe, qui s'avance au S. dans la Méditerranée, en forme de botte. Les anciens lui donnoient un peu moins d'étendue au septentrion; mais la différence n'est pas considérable. Elle renfermoit :

Au nord, 1° la Gaule cisalpine (*Gallia cisalpina*), divisée en transpadane et en cispadane (*transpadana et cispadana*); 2° la Vénétie (*Venetia*); 3° la Carnie (*Carnia*); 4° l'Istrie (*Istria*); 5° la Ligurie (*Liguria*).

Au milieu, 1° l'Etrurie (*Etruria*); 2° l'Ombrie (*Umbria*); 3° le Picenum; 4° le Samnium; 5° le Latium; 6° la Campanie (*Campania*).

Au sud, 1° la grande Grèce (*magna Græcia*), renfermant l'Apulie (*Apulia*), l'Iapygie (*Iapygia*); 2° la Lucanie (*Lucania*); 3° le Brutium.

Ces pays, que les bornes de cette table ne permettent pas de faire connoître en détail, répondoient, savoir : la Gaule cisalpine, à la Lombardie et aux états du duc de Savoie; la Vénétie, la Carnie et l'Istrie, à l'état de Venise; la Ligurie, à l'état de Gènes; l'Etrurie, à la Toscane; l'Ombrie, etc., jusqu'à la grande Grèce, à l'état de l'Eglise; la grande Grèce, au royaume de Naples.

J.

JÉRUSALEM, *Hierosolyma*, capitale de la Judée. (*Voyez la Géographie de l'Histoire sainte.*)

JUDÉE, contrée d'Asie comprise dans la Syrie actuelle. (*Voyez la Géographie de l'Histoire sainte.*)

L.

LATINS, *Latini*, peuples d'Italie, habitans du Latium. Ils commencèrent à avoir guerre avec les Romains l'an de Rome 117, et ne cessèrent de combattre contre eux qu'en 415, qu'ils furent entièrement soumis.

LILYBÉE, *Lilybæum*, ville et promontoire de Sicile à l'O. Elle étoit au pouvoir des Romains lors de la première guerre punique. Les Romains y mirent le siège; il dura cinq ans. Enfin elle passa en leur pouvoir: c'est à présent *Marsalla*.

LOCRES, *Locri*, petite ville d'Italie, dans le Bruttium. Elle avoit été fondée par les Locriens de la Grèce. Denys-le-Jeune, chassé de Syracuse, y exerça toutes sortes de violences. Elle fut aussi très maltraitée par les Romains, pour avoir suivi le parti des Carthaginois. C'est à présent *Motta di Burzano*.

LUSITANIE, *Lusitania*, province d'Europe, répondant à peu près au Portugal actuel.

M.

MACÉDOINE, *Macedonia*, contrée d'Europe au N. de la Grèce, dont elle commença à faire partie sous le règne de Philippe, père d'Alexandre. (*Voyez la Géographie de l'Histoire sainte.*)

MAESTRICHT, ville d'Europe, faisant partie du pays de la généralité qui relève des Hollandais, et située dans l'évêché de Liège. (*Voy. l'art. de la Géographie.*)

MAMERTINS, *Mamertini*. Des soldats campaniens qui, s'étant révoltés, s'emparèrent de Messaue en Sicile, l'an de Rome 472, prirent le nom de Mamertins ou de *Martiaux*. Ce nom paroît venir de *Mamers*, signifiant Mars dans la langue des Osques, anciens habitans d'une portion de l'Italie.

MANTOUE, *Mantua*, ville d'Italie dans la partie de la Gaule cisalpine appelée Gaule transpadane; elle étoit dans le territoire des Cénomans, au S. du lac *Benacus* (le lac de Garde): assez près de Mantoue étoit le petit village d'*Andes*, patrie de Virgile, que l'on nomme quelquefois le *Chantre de Mantoue*.

MARATHON, petit bourg de la Grèce dans l'Attique. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

MARSEILLE, *Marsilia*, ville d'Europe dans la partie de la France que les Romains appeloient *Provincia*, et que nous nommons Provence. Elle fut fondée par des Grecs venus de Phocée, ville maritime de l'Ionie, vers l'an 600 avant J. C. C'est actuellement une des villes les plus commerçantes de la France, et un des plus beaux ports de la Méditerranée.

MARSES, *Marsi*, petite nation d'Italie à l'E. du pays des Sabins. Ce peuple, habitant d'un pays montagneux, résista long-temps aux Romains, et fut le plus animé dans la guerre sociale en 662. Enfin ils obtinrent le droit de bourgeoisie romaine.

MAURITANIE, *Mauritania*, province d'Afrique, sur la côte que l'on appelle *côte de Barbarie*, à l'O. de la Numidie. Elle fut divisée dans la suite en *Mauritania Cæsariensis*, à l'E., et en *Mauritania Tingitana*. Il paroît, par les monumens, que le vrai nom de ce pays étoit *Mauretania*.

MÉDITERRANÉE, *Mediterranea*, mer qui sépare au S l'Europe de l'Afrique. Son nom signifie *qui est au milieu des terres*. Les anciens l'appeloient *internum mare*.

MÉSIE, *Mæsia*, province de l'Europe qui s'étendoit depuis la Pannonie et l'Illyrie jusqu'au Pont-Euxin, entre le Danube au N. et la Macédoine et la Thrace au Sud. Ce pays répond à ce que nous nommons actuellement Serbie et Bulgarie.

MESSINE, nom moderne d'une ville de Sicile, que les anciens appeloient Messane (*Messana*), au N. E. de la Sicile. Elle avoit d'abord porté le nom de Zancle, et ne prit celui de Messana que vers l'an de Rome 94.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia*, province d'Asie, entre l'Euphrate et le Tigre. (*Géographie de l'ancien Testament.*)

MEUSE, *Mosa*, rivière de France qui commence sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine,

près de Vaucouleurs, et va au nord se jeter dans la mer.

MILAN, *Mediolanum*, ville d'Italie dans la Gaule cisalpine et transpadane, au pays des Insubriens (*Insubres*.)

MINTURNE, *Minturna*, ville d'Italie dans le Latium, près de la mer, et vers la Campanie. Cette ville étoit fort ancienne, lorsque les Romains la prirent, en 439, par trahison. Elle est surtout connue par la détention et la délivrance de Marius, fugitif devant le parti de Sylla.

MISÈNE, *Misenum*, port d'Italie dans la Campanie, où, du temps d'Auguste, on entretenoit une flotte romaine.

MODÈNE, *Mutina*, ville d'Italie dans la Gaule cispadane, sur le territoire des Boïens. On ne sait pas ce qu'elle étoit avant l'an de Rome 570, que les Romains y conduisirent une colonie. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les triumvirats, et Brutus y fut assiégé par Antoine.

MONT-SACRÉ. (*Voy. SACRÉ.*)

MOSCOVITES. C'est ainsi que l'on nomme quelquefois les peuples de la Moscovie, que l'usage fait appeler plus ordinairement du nom de *Russes*.

MURSE, *Mursa*, ville d'Europe, dans la Pannonie, au S., célèbre par deux batailles considérables. C'est aujourd'hui ESSEK sur la Drave, un peu au-dessus de sa jonction avec le Danube.

MUNDA, ville d'Europe en Espagne, dans la Bétique, dans les terres au S. O. de *Malaca* (Malaga); au S. de *Corduba* (Cordoue), dont elle étoit éloignée de plus de vingt-cinq lieues.

N.

NARBONNE, *Narbo Martius*, ville d'Europe, dans la partie méridionale de la Gaule, près de la mer. Elle étoit la capitale d'une province appelée de son nom *Gallia Narbonensis*. Elle devint très puissante.

NICÉE, *Nicæa*, ville d'Asie dans la Bithynie, dans la partie occidentale, au S. de Nicomédie, et à l'E.

du petit lac *Ascanius*. Elle est célèbre par le concile qui porte son nom : c'est actuellement *Isnik*.

NICOMÉDIE, *Nicomedia*, autre ville de la Bithynie, dans la partie occidentale, au S. E. de Constantinople, et au fond du petit golfe *Astacenus*. Elle fut considérable pendant assez long-temps. Son nom actuel est *Is NIKMID*.

NÎMES, ville du Languedoc, dont le nom ancien étoit *Nemausus*, dans la province narbonnaise.

NUMANCE, *Numantia*, ville d'Europe, dans la province tarragonaise, dans l'*Hispania* (Espagne). Elle étoit située au-dessous de la source du Douro, et au-dessus de la ville de Soria, sous le quinzième degré de longitude, et presque sous le quarante-deuxième de latitude.

NUMIDIE, *Numidia*, province d'Afrique sur la côte appelée actuellement *Côte de Barbarie*, entre l'Afrique propre et la Mauritanie. Elle étoit occupée par les *Massyli* (Massyliens), du côté de l'Afrique, et les *Massasili* (Massasiliens ou Massisiliens), du côté de la Mauritanie.

O.

Océan, terme générique, par lequel on désigne la mer, mais que l'on donne plus particulièrement à celle qui sépare l'Europe et l'Afrique de l'Amérique.

ORCHOMÈNE, *Orchomenus*, ville de la Grèce, en Béotie, au N. du lac *Copaïs*. Elle étoit si opulente, que ses richesses étoient passées en proverbe.

ORIENT, nom d'un des quatre points cardinaux, et qui désigne celui d'où l'on croit voir lever le soleil. Quelquefois on emploie ce mot pour désigner les pays qui, par rapport à nous, sont de ce côté.

OSTIE, *Ostia*, petite ville de l'Italie à l'embouchure du Tibre, et nommée ainsi d'un mot latin qui signifie *entrée*, parcequ'elle étoit à la principale des deux embouchures du Tibre; elle subsiste encore, mais n'est plus sur le bord de la mer, qui s'en est éloignée.

P.

PALMYRE, *Palmyra*, ville de l'Asie, dans une province de la Syrie, appelée Palmyrène, entre la Phénicie du Liban et l'Euphrate, et à l'E. d'Emesse. L'historien Josèphe dit que cette ville fut fondée par Salomon, sous le nom de Tadmorat, ou Tadmor. Après avoir été détruite, elle fut reconstruite par Adrien avec une magnificence incroyable. Cette ville, le centre du commerce de l'Orient, étoit très puissante sous Odenat et Zénobie, son épouse. L'empereur Aurélien, après un long siège, ayant pris cette place, la fit détruire l'an 273 de Jésus-Christ : on admire encore aujourd'hui ses ruines.

PANNONIENS, habitans de la Pannonie (*Pannonia*), province d'Europe, au N. de l'Illyrie, entre la Rhétie à l'O., et la Dacie à l'E.

PARTHES, peuples puissans d'Asie, dont l'empire succéda à celui des Séleucides, dès l'an 256 avant Jésus-Christ.

Arsacès fut leur premier roi : mais leur empire fut moins étendu que ne l'avoit été celui des Perses, auxquels ils avoient succédé. Ces peuples firent souvent et presque toujours la guerre avec avantage contre les Romains. Cependant, au troisième siècle de notre ère, vers l'an 223 de Jésus-Christ, Artaxercès rétablit un nouvel empire des Perses, qui a duré jusqu'au temps des califes ou successeurs de Mahomet, c'est-à-dire à peu près 400 ans.

PÉLOPONNÈSE, *Peloponnesus*, presqu'île au midi de la Grèce. (*Voy. la Géographie de l'Histoire ancienne*).

PERGAME, *Pergamus*, ville de l'Asie-Mineure dans la Mysie, au S., sur le Lycus. Elle étoit peu loin de la mer, à la hauteur de l'île de Lesbos. Cette ville devint la capitale d'un royaume qui commença l'an 282 avant Jésus-Christ. Philétère s'en fit déclarer le premier souverain. Ce lieu se nomme aujourd'hui *Bergame*.

PHARSALE, *Pharsalus*, ville de la Thessalie, au

S. O. de Larisse, sur le fleuve *Enipeus*. Son nom est aujourd'hui *Farsa*.

PHILIPPES, *Philippi*, ville d'Europe dans la partie de la Thrace qui fut ensuite soumise à la Macédoine : elle étoit à quelque distance à l'E. du Strymon. On l'appeloit d'abord *Crénides*. Philippe, père d'Alexandre, lui donna son nom ; elle porte à présent celui de *Drame*.

PICTES, *Picti*, habitans septentrionaux de la *Britannia* ou Grande-Bretagne, les mêmes que les Calédoniens. Comme ils se peignoient le corps, ainsi que font encore la plupart des sauvages de l'Amérique, les Romains les avoient nommés les *Peints*, *Picti*.

PYRÉNÉES (les), chaîne de montagnes qui séparent la France de l'Espagne.

PÔ, *Padus*, fleuve d'Italie dans la Gaule cisalpine. Sa source est à l'O. dans le mont appelé alors *Vesulus* (le mont Vésu) ; il coule vers l'E. et va se rendre dans la mer Adriatique (le golfe de Venise). Les Grecs le nommoient *Eridanos*, *Eridan*.

POMPEIES, *Pompeia* ou *Pompeii*, ville d'Europe en Italie, dans la Campanie, près d'Herculanum. Elle eut le sort de cette dernière ville. On a trouvé beaucoup d'antiquités dans ses ruines.

PRIVERNES, *Privernum*, ville d'Italie dans le Latium, au S. E. de Rome : son nom actuel est *Piperno Vecchio*.

PROVENCE, grande province de France, et la première dont les Romains se sont emparés dans la Gaule transalpine.

PYRÉE, port d'Athènes. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

R.

RAVENNE, *Ravenna*, ville d'Europe en Italie, et pendant long-temps sur les terres des Boïens (*Boii*), au S. de l'embouchure méridionale du Pô. Sous les empereurs du Bas-Empire, elle fut la résidence d'un gouverneur, nommé exarque. Les Lombards s'en étoient emparés, lorsque Pépin, roi de France, la prit, et la

donna au saint-siège. Elle subsiste encore sous le nom de Ravenne.

RÉGIO, *Regium*, ville d'Europe en Italie, à l'extrémité de Brutium, sur le détroit de Messine (*Fretum Siculum*). Elle soutint un siège de onze mois contre Denys-le-Tyran, que ses habitans avoient offensé, et fut prise l'an de Rome 365. Des soldats romains, révoltés en 472, s'en emparèrent et s'y maintinrent pendant dix ans. Ceux qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs furent battus de verges et mis à mort.

RHIN, *Rhenus*, grand fleuve d'Allemagne, qui la sépare de la France. (*Voy. la Géographie.*)

RHODIENS, habitans de l'île de Rhodes dans la Méditerranée, au S. de la Carie.

RHÔNE, *Rhodanus*, rivière de France, qui commence en Suisse et se jette dans la Méditerranée. (*Voy. la Géographie.*)

ROME, *Roma*, ville d'Italie sur le Tibre. Fondée d'abord sur une ou deux montagnes, elle en comprit depuis huit. Auguste la divisa en quatorze quartiers ou régions. Elle avoit huit ponts, communiquoit au-dehors par quinze portes, recevoit de l'eau par vingt aqueducs, et pouvoit faire passer ses armées d'un bout à l'autre de l'Italie par un grand nombre de beaux chemins ou voies publiques, dont quinze sortoient des portes de Rome. Les montagnes de Rome étoient, au centre, le mont *Capitolin* et le mont *Palatin*; au N. le mont *Quirinal*, au N. E. le mont *Viminal*; à l'E. le mont *Esquilin* et le mont *Célius*; au S. le mont *Aventin*; à l'O., au-delà du Tibre, le mont *Janicule*. On peut voir dans Strabon une description de l'ancienne Rome, liv. V, p. 357.

S.

SABINS, *Sabini*, peuples voisins des Romains, vers le N. E. de Rome. Les Romains furent souvent en armes contre eux; et pendant 458 ans, ils combattirent pour leur liberté; ils ne furent entièrement soumis qu'en 463, que le consul Curtius les admit dans les légions.

SACRÉ (mont), *Mons Sacer*. Cette montagne étoit

éloignée de Rome au N. E., et presque entourée par l'Anio, qui coule de l'E. à l'O. par le S. du mont Sacré. C'est aujourd'hui *Castel San Silvestri*.

SAGONTE, *Sagonta*, ville d'Europe en Espagne, à l'E. sur la Méditerranée, en face de l'île Major, et au S. de l'embouchure de l'Elbe. Ses vestiges se nomment *Murviédre*, c'est-à-dire les Vieux Murs.

SALAMINE, *Salamis*, petite île de la Grèce, dans le *Sinus Saronicus*, ou golfe Saronique (golfe d'*Engia*), au S. d'Eleusis, et à l'O. du port appelé le *Pyrée*.

SALONNE, *Salona*, ville d'Europe dans la Dalmatie, au fond d'un petit golfe, à la hauteur d'Ariminium, en Italie. Dioclétien s'y retira.

SALONIQUE. (*Voy. Thessalonique.*)

SAMNITES, peuple d'Italie dans le Samnium, à l'E. de Rome, et l'un de ceux que les Romains eurent le plus de peine à soumettre. Tite-Live dit que cette nation pouvoit mettre sur pied quatre-vingt mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. Aussi les Romains employèrent-ils plus de soixante-dix ans à les soumettre; et vingt-quatre fois on triompha d'eux. Sylla, après les avoir vaincus en 671, en fit inhumainement massacrer le plus qu'il lui fut possible, prétendant, dit Strabon, qu'il n'y auroit jamais de paix pour les Romains tant qu'il resteroit un Samnite pour leur faire la guerre.

SARDAIGNE, *Sardinia*, île de la Méditerranée, qu'il est d'usage d'attribuer à l'Italie. Elle est au S. de l'île de Corse, est plus longue que large, a été long-temps soumise aux Carthaginois, puis aux Romains.

SARMATES, *Sarmatæ* et *Sauromatæ*, habitans de la Sarmatie, qui s'étendoit depuis la Vistule jusque vers le nord de la mer Caspienne en Asie.

SAXONS, *Saxones*, peuples de la basse Allemagne, ou plutôt de la Germanie, que Ptolomée place à la droite de l'Elbe, près de son embouchure. Ce sont eux qui, avec les Anglais, s'emparèrent de la Bretagne, actuellement l'Angleterre.

SEINE, rivière de France qui commence en Bouf-

gogne, et va se jeter dans la mer au sortir de la Normandie. Les anciens l'appeloient *Sequana*.

SEQUANOIS, *Sequani*, peuples de la Gaule, habitans de l'Helvétie, dans une partie du pays appelé aujourd'hui Franche-Comté.

SICILE, *Sicilia*, île de l'Europe dans la Méditerranée, et attribuée à l'Italie, à l'extrémité de laquelle elle se trouve. Sa forme triangulaire lui avoit fait donner le nom de *Trinacrie*, qui a cette signification.

Elle étoit si fertile en blé, qu'elle étoit appelée communément *le grenier du peuple romain*. Le miel qu'on y recueilloit près d'*Hybla*, au N. O. de Syracuse, étoit aussi estimé que celui du mont Hymette dans l'Attique. Ses principales montagnes étoient l'*Etna* ou *Ætna* (Gibello), dans la partie du N. E., avec un volcan, et le mont *Erix*, à l'O., près de la mer, fameux par un temple de Vénus *Ericie*. Elle avoit trois promontoires principaux, celui de *Lylibée* à l'O., de *Pelore* au N. E., et de *Pachynum* au S. E. Ses principales villes étoient, à commencer à l'O., sur la côte du nord, *Drépane*, *Panorme*, *Himer*; sur la côte de l'E., *Messane*, *Catane*, *Syracuse*; au S., *Agrigente*, *Sélimonte*; et à l'O., *Lylibée*; dans l'intérieur, *Enna*.

SIRMIIUM, ville d'Europe dans la Pannonie, au S. E., dans l'endroit où le fleuve *Bacuntius* (le Bozzeut) se réunissoit au *Savus* (la Save). Elle devint, sous les empereurs, une des plus considérables villes de l'empire. Le lieu est encore appelé *Sirmia*.

SYRACUSE, *Syracusa*, ville de Sicile à l'E. Elle devoit sa fondation à Archias, qui avoit amené en Sicile une colonie de Corinthiens. La ville n'occupoit d'abord que la petite île d'*Orthygie*, où se trouvoit la fontaine Aréthuse, et qui fut jointe à la Sicile par un pont : alors on bâtit sur un terrain élevé : ce fut le plus beau quartier de la ville, appelé *Acradine*(1). Le

(1) Il faut remarquer, pour cet exemple et pour plusieurs autres, qu'*akros*, *akra*, *akrotès*, signifient en grec le haut, le sommet de quelque chose; de là des forteresses nommées *Acropolis*, *Acro-Corinthe*, etc.

Tyqué ou *Tuché*, autre quartier de la ville, avoit pris son nom d'un temple de la fortune (*Tuke*), qui en faisoit le principal ornement. Enfin la nouvelle ville, appelée *Neapolis*, étoit la cinquième partie de la ville et la plus reculée de la mer. On compte treize ou quatorze souverains ou tyrans de Syracuse, depuis sa fondation, l'an de Rome 43, jusqu'à sa prise par Marcellus, en 541.

SYRIE, *Syria*, grande province d'Asie, entre la Méditerranée et l'Euphrate, depuis les frontières de la Cilicie au N., jusqu'à la Palestine : quand on y comprend cette dernière province, la Syrie s'étend jusqu'à l'Égypte. Elle fut un royaume sous les successeurs d'Alexandre ; insensiblement elle devint une province romaine. Elle renfermoit cinq provinces. La *Syrie première* ; la *Syrie seconde*, appelée aussi *salutaire* ; la *Phénicie* proprement dite, et la *Phénicie du Liban* ; enfin la *Syrie de l'Euphrate* (*Euphratensis*), qui comprenoit la Comagène. La *Célé-Syrie*, qui n'étoit pas une province, mais un pays, étoit entre les deux Phénicies.

SPARTE, *Sparta*, ville de la Grèce dans le Péloponnèse. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

SUÈVES, *Suevi*, peuples de l'intérieur de l'Allemagne. On pourroit même croire que les historiens comprennent plusieurs peuples sous ce même nom.

T.

TARENTE, *Tarentum*, l'une des plus considérables villes d'Italie dans l'*Iapygie*, à l'O., sur le golfe auquel elle avoit donné son nom. Son origine étoit fort ancienne. On remarque que les Lacédémoniens, nés des Ilotes et des femmes ou filles lacédémoniennes, pendant les dix ans que dura la première guerre de Messénie, vinrent s'y établir l'an 996 avant J. C. Elle devint très puissante au temps de Pythagore, vers l'an 533, c'est à-dire l'an de Rome 220 ou 221, sous le règne de Tarquin-le-Superbe. Dans la suite (l'an de

Rome 545), elle fut prise par les Romains sous la conduite de Fabius, et devint depuis *colonie* et *municipale*.

TARPÉIEN (mont), nom donné à un rocher contigu au mont Capitolin, et de dessus lequel on jetoit les citoyens condamnés à mort pour avoir voulu aspirer à la souveraine puissance.

TARQUINIE, ville d'Italie en Etrurie, au N. O. de Rome, et peu éloignée de la mer. C'étoit une des premières entre les cités de ce pays. Elle avoit donné son nom à la famille des *Tarquins*, qui régna à Rome. Cette ville fut détruite vers la fin de la république: ce lieu se nomme actuellement *la Turchina*.

TARSE, *Tarsus*, ville de l'Asie dans la Cilicie. (*Voy. la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

TAURUS, chaîne de montagnes, à laquelle on a donné ce nom: elle s'étendoit depuis les parties septentrionales de la Cilicie jusque vers l'Euphrate. On a même étendu ce nom à la suite des montagnes qui se trouvoit dans la même direction.

TESSIN, TÉCIN ou TÉSIN, *Ticinus*, petit fleuve d'Italie dans la Gaule transpadane. Il coule du nord au sud, au travers du lac *Verbanus* (Iac majeur), et vient se rendre dans le Pô, après avoir arrosé la ville de Ticinum (Pavie). Il est fameux par la bataille qui porte son nom, entre Annibal et les Romains, l'an de Rome 535.

TEVERON, rivière d'Italie, dans le Latium; c'étoit autrefois l'*Anio*. Il forme à Tibur une cascade qui fait un des plus beaux effets du monde, puis se rend dans le Tibre au-dessus de Rome.

THESSALIE, *Thessalia*, grande contrée de la Grèce, entre la Macédoine au N., et la Grèce propre au S. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

THESSALONIQUE, *Thessalonica*, ville d'Europe, dans la Macédoine, au fond du golfe Thermaïque, au S. E. d'Edesse, et à l'E. de Pella. Son nom actuel est *Saloniki*.

THRACE, *Thracia*, grande contrée d'Europe, qui s'étendoit depuis la Macédoine à l'O. (les bornes de

ce royaume ont varié de ce côté) jusqu'à la mer Noire.

TIBRE, *Tiberis*, fleuve d'Italie, qui, venant des montagnes, au N. E. de l'Etrurie, passoit à Rome : ses eaux sont ordinairement jaunâtres et de mauvais goût. Les Italiens le nomment *il Tevere*.

TIGRE, *Tigris*, grand fleuve d'Asie, qui bornoit la Mésopotamie à l'E., et reçoit l'Euphrate avant de se jeter dans le Golfe persique.

TOURNAY, ville de la Flandre ci-devant autrichienne, et autrefois du pays des Nerviens (*Nervii*), dans la Gaule belgique, sous le nom de *Turnacum*.

TRASIMÈNE (lac), *lacus Trasimenus*, dans la partie orientale de l'Etrurie, et à l'O. de Pérouse. Ce fut près de ce lac qu'Annibal battit les Romains, l'an de Rome 536. Flaminius et 15,000 Romains demeurèrent sur la place, dix mille furent mis en fuite, et 1500 périrent de leurs blessures. On croit, avec assez de vraisemblance, que le lieu où se donna cette bataille est celui que des os trouvés en terre ont fait nommer *Ossaria*.

TRÉBIE, *Trebia*, petit fleuve d'Italie, dans la Gaule cispadane, coulant du S. au N. pour se rendre dans le Pô. Cette rivière est fameuse par la bataille de son nom, entre les Romains et les Carthaginois, l'an de Rome 535.

TROIE, *Troja*. Cette ville étoit dans la Troade, sur le bord de la mer, et fort près de l'Hellespont. Elle fut prise par les Grecs après un siège de dix ans, l'an 1209 avant J. C.

TURIN, capitale actuelle du Piémont, en Italie, sur le Pô. Elle porta d'abord le nom de *Taurasia*, et appartenoit aux *Taurini*, dans la Gaule transpadane. Auguste ayant établi une colonie, elle fut nommée *Augusta Taurinorum*.

TYANE, *Tyana*, ville de l'Asie mineure, dans la Cappadoce, au sud, sur le fleuve Sarus : la contrée dans laquelle elle étoit située se nommoit *Cataonie* (Cataonia). Il n'en reste aucun vestige.

TYR, *Tyrus*, ville de la Phénicie, sur le bord de la mer, et fameuse par son commerce. (*Voyez la Géographie de l'Ancien Testament et celle de l'Histoire ancienne.*)

U.

UTIQUE, *Utica*, ville d'Afrique, vers le N. O. de Carthage. Les Grecs écrivoient Ithyca (prononcez *Ithuca*). Elle fut fondée par des Tyriens avant Carthage.

V.

VAHAL. Le Rhin, qui coule depuis la Suisse du S. au N., se divise au N. de Clèves, et près du fort de Skenk. Sa branche méridionale prend le nom de *Vahal*; elle coule à l'O., se réunit à la Meuse, forme avec cette rivière l'île de Bonmel, et se rend dans la mer à l'O. de Worcum. Les anciens ont connu cette branche du Rhin sous le nom de *Vahalis*.

VANDALES, *Vandali*, peuples de la Germanie, qui, vers la fin de l'année 405, forcèrent les barrières de l'empire romain près de Mayence. Les troupes romaines les chassèrent, et les forcèrent de passer les Pyrénées; ils s'établirent en Espagne l'an 409, d'abord dans la Gallécie (à-peu-près la Galice), puis dans la Bétique, qui prit le nom de *Vandalicia*, d'où s'est formé Andalousie, que cette province porte actuellement. Bientôt ils passèrent en Afrique, et fondèrent en 428 un empire; qui, s'étendant depuis le détroit jusque vers l'Égypte, subsista jusqu'à l'an 534.

VENISE, ville d'Italie, et capitale d'une des plus puissantes républiques de l'Europe. On attribue ses commencemens au temps où Attila ravageant la Carnie et la Vénétie, les habitans se retiroient dans les îles du golfe Adriatique, vers l'an 453 de notre ère.

VERCELL, *Vercella*, ville de la Gaule transpadane, dans le territoire des *Libiciens* (Libicie), à l'E. de Turin.

VEIES, *Veii*, ville d'Italie dans l'Etrurie, presque au N. E. de Rome, dont elle étoit fort près. C'étoit

le siège d'une lucumonie, et l'une des plus considérables par ses richesses et le courage de ses habitans. Denys d'Halicarnasse dit qu'elle étoit aussi grande et aussi forte qu'Athènes. Elle fut prise par les Romains, sous la conduite de Camille, l'an de Rome 356 ou 357. Sa situation étoit si belle, qu'après la prise de Rome par les Gaulois, on mit en délibération à Rome si l'on n'y transporterait pas le siège de la république romaine.

VEIUNS, habitans de Veies.

VISIGOTHS et **WISIGOTHS**, c'est-à-dire Goths occidentaux. On peut voir, à l'article *Goths*, que cette nation étoit divisée en orientaux et en occidentaux. Ces derniers s'établirent au commencement du cinquième siècle dans la Gaule narbonnaise, assez près du Rhône. Ensuite ils passèrent les Pyrénées, et s'établirent en Espagne. Mais Wallia, successeur d'Ataulfe, sous lequel ils s'étoient établis en Gaule, ayant reçu d'Honorius la seconde Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'océan, les Wisigoths en prirent possession, et formèrent un état puissant. Clovis fit sur eux des conquêtes. Cette puissance, déjà détruite par les Maures en Espagne, l'an 720 ou 721, finit entièrement au temps de Charlemagne, vers l'an 796.

VOLSQUES, *Volsci*, peuples du Latium, au S.-E. Ils étoient assez puissans lors de la fondation de Rome, et ne furent soumis que l'an de cette ville 310.

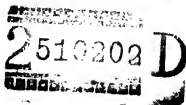
Y.

YORCK, ville de la Grande-Bretagne. Les anciens la nommoient *Eboracum*.

Z.

ZAMA, lieu dans l'intérieur de l'Afrique propre, au S.-O. de Carthage, mémorable par la victoire de Scipion sur Annibal, l'an 551 de Rome.

Fin de la Table Géographique.



T A B L E

DE L'ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LES ROIS.

QUELS ont été les commencemens de Rome,	Pag. 3
Quelle fut la politique de Romulus,	4
Quels furent ses établissemens,	<i>ibid.</i>
Quel fut le pouvoir du peuple et du sénat,	5
Et celui du roi, et l'origine des chevaliers,	<i>ibid.</i>
Qu'étoient-ce que les patrons et les cliens,	<i>ibid.</i>
Quelles lois fit Romulus contre les femmes,	<i>ibid.</i>
Et en faveur des pères,	6
En quel état étoit alors l'Italie,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la première guerre des Romains,	<i>ibid.</i>
Comment périt Romulus,	7
Qui succéda à Romulus pendant l'inter règne,	<i>ibid.</i>
Quel fut le caractère de Numa,	8
Quels furent ses établissemens de religion,	<i>ibid.</i>
Qui étoient les vestales,	9
Et les féciaux,	<i>ibid.</i>
Quel progrès fit l'agriculture,	10
Quel changement fut fait au calendrier,	<i>ibid.</i>
Que fit Tullus-Hostilius, et que raconte-t-on de la guerre d'Albe,	11
Qu'arriva-t-il ensuite aux Albains, et quelle fut la fin de Tullus,	12
Qui étoit Ancus-Martius, et comment déclara-t-on la guerre aux Latins,	<i>ibid.</i>
Quels furent les ouvrages faits sous Ancus,	13
Comment Tarquin-l'Ancien devint-il roi,	14
Quels furent ses établissemens, ses guerres, et les ouvrages qu'il exécuta,	<i>ibid.</i>
Quel changement y eut-il dans la religion,	15
Comment finit Tarquin-l'Ancien,	16
Comment Servius s'affermir-il sur le trône,	<i>ibid.</i>
Quelles furent ses guerres et sa politique,	17
Quelle fut la division du peuple romain en tribus,	<i>ibid.</i>

Et en classes et en centuries,	Pag. 18
Quel fut l'effet de cette distribution par classes,	<i>ibid.</i>
Qu'étoient-ce que le cens et le lustre,	19
Que fit Servius pour les esclaves,	<i>ibid.</i>
Et pour concilier avec Rome les peuples vaincus,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la fin de Servius,	20
Comment régna Tarquin dit le <i>Superbe</i> ,	<i>ibid.</i>
Comment subjuguait-il les Gabiens,	21
Quelle est l'origine des livres sibyllins, et quel usage en fit-on,	22
Qu'arriva-t-il quand on bâtit le Capitole,	<i>ibid.</i>
Pourquoi et comment Tarquin fut-il chassé de Rome,	23
Les historiens n'ont-ils pas exagéré bien des choses,	24
Quel doute peut-on avoir sur l'histoire des sept rois de Rome,	<i>ibid.</i>

SECONDE ÉPOQUE.

LA RÉPUBLIQUE.

COMMENT élit-on les consuls,	25
Racontez la conspiration en faveur de Tarquin,	26
Que devint Collatin, et ensuite Brutus,	<i>ibid.</i>
Que fit Publicola,	27
Qu'arriva-t-il pendant le siège de Rome par Porsenna,	<i>ibid.</i>
Que direz-vous de Clélie, et de la fin de Publicola,	28
Quel fut le principe de la division de Rome,	29
Quel fut l'avis d'Appius-Claudius sur les dettes,	<i>ibid.</i>
Comment fut établie la dictature,	30
La dictature fut-elle briguée, et en abusa-t-on,	<i>ibid.</i>
Quel effet produisit la création du dictateur,	31
Parlez de la bataille de Régille,	<i>ibid.</i>
Comment les troubles recommencèrent-ils,	32
Comment Servilius adoucit-il le peuple,	<i>ibid.</i>
Racontez la retraite du peuple au Mont-Sacré,	33
Quelles suites eut la sédition du peuple,	<i>ibid.</i>
Quel parti prit le sénat,	34
Que firent ses députés,	35
Comment les tribuns du peuple furent-ils établis,	<i>ibid.</i>
Quel étoit le pouvoir des tribuns,	36
À qui les Romains durent-ils la prise de Coriotes,	<i>ibid.</i>
En quel état mourut Ménénius-Agrippa,	37
Quel effet produisit la dicte,	<i>ibid.</i>
Comment les tribuns augmentèrent-ils leur pouvoir,	38
Quelle fut la cause de l'exil de Coriolan,	40
Comment fut-il condamné,	<i>ibid.</i>

Qu'arriva-t-il après la condamnation de Coriolan ,	Pag. 41
Que produisit la loi agraire de Cassius ,	42
Comment finit Appius ,	43
Quel étoit alors l'état des Romains par rapport aux lois civiles ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la loi Térentia ,	44
Comment se signala Cincinnatus ,	<i>ibid.</i>
Quelle résolution prit-on au sujet de la loi Térentia ,	45
Comment furent faites les lois des Douze-Tables ,	46
Quelles étoient ces lois ,	47
Que devint le gouvernement des décemvirs ,	<i>ibid.</i>
Racontez l'attentat d'Appius ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la fin des décemvirs ,	48
Quelle dispute y eut-il au sujet des mariages ,	49
Comment se termina cette dispute ,	50
Quel fut l'établissement des censeurs ,	51
Que produisit l'établissement de la paie des soldats ,	<i>ibid.</i>
Comment se fit le siège de Véies .	52
Que raconte-t-on du siège de Faléries ,	53
Pourquoi Camille fut-il accusé ,	<i>ibid.</i>
Qu'est-ce qui attira les Gaulois en Italie ,	54
Pourquoi attaquèrent-ils les Romains ,	<i>ibid.</i>
Comment prirent-ils Rome après la bataille d'Allia ,	55
Comment Rome fut-elle sauvée ,	56
Le trait de Manlius au Capitole ,	<i>ibid.</i>
Comment dit-on que les Gaulois furent chassés ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut l'ambition de Manlius , et sa fin ,	57
Comment le peuple fut-il admis au consulat ,	58
Comment fut établie la préture ,	59
Qu'étoient-ce que les magistratures curules ,	<i>ibid.</i>
Que fit-on à Rome dans une peste ,	<i>ibid.</i>
Que raconte-t-on de Manlius-Torquatus et de Valérius-Corvus ,	61
Comment les Campaniens se donnèrent-ils aux Romains ,	<i>ibid.</i>
Quels effets produisirent les délices de Capoue ,	62
Comment les Latins furent-ils vaincus ,	<i>ibid.</i>
Pourquoi leur donna-t-on le droit de cité ,	63
Citez un beau trait d'un Privernate ,	<i>ibid.</i>
Le trait de Papirius et de Fabius ,	64
Qu'arriva-t-il aux Fourches Caudines ,	<i>ibid.</i>
Les suites de cette affaire ,	65
Comment fut traité le général des Samnites ,	66
Faites connoître Curius ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la cause de la guerre de Tarente ,	67
Quel étoit le caractère de Pyrrhus ,	<i>ibid.</i>
Comment traita-t-il les Tarentins , ses alliés ,	68
Racontez la bataille d'Héraclee ,	<i>ibid.</i>
Comment se conduisit Fabricius ,	69
Que produisit l'ambassade de Cynéas à Rome ,	<i>ibid.</i>

Que devint l'Italie méridionale après la retraite de Pyrrhus,	P. 70
Quels étoient le gouvernement, les mœurs, et la puissance de Carthage,	71
Ses traités avec les Romains,	73
Qu'étoit-il arrivé en Sicile sous Denys-le-Tyran,	<i>ibid.</i>
Et sous Denys-le-Jeune, et après son expulsion,	74
Quels furent les commencemens de la première guerre punique,	76
Comment les Romains créèrent-ils une marine,	77
Que fit le consul Duilius,	<i>ibid.</i>
Dites-nous l'histoire de Régulus,	78
Qu'arriva-t-il pendant le siège de Lilybée,	79
Quelle fut l'issue de cette guerre,	80
Pourquoi les Romains furent-ils vainqueurs des Carthaginois,	<i>ibid.</i>
Comment Annibal ralluma-t-il la guerre,	81
Que firent les Romains après la prise de Sagonte,	82
Racontez la marche d'Annibal jusqu'en Italie,	83
Quels furent les succès d'Annibal en Italie, ses trois premières victoires,	84
Comment est-il arrêté par Fabius,	85
Racontez la bataille de Cannes,	86
Quelle fut la conduite des Romains après leur défaite,	<i>ibid.</i>
Quel étoit l'avis d'Hannun à Carthage,	88
Que devint Annibal à Capoue,	89
Comment fut prise Syracuse,	<i>ibid.</i>
Et Capoue et Tarente,	90
Comment le jeune Scipion rétablit-il les affaires en Espagne,	91
Quelle preuve donna-t-il de ses vertus,	92
Quand persuada-t-il de porter la guerre en Afrique,	93
Qu'arriva-t-il quand il attaqua Carthage,	<i>ibid.</i>
Qu'est-ce qui engagea Annibal à demander la paix,	94
Racoutez la bataille de Zama,	<i>ibid.</i>
A quelles conditions se fit la paix,	95
Que produisit chez les Romains l'abaissement de Carthage,	96
Quelle fut la guerre contre Philippe,	97
Quelle fut l'occasion de la guerre contre Antiochus,	<i>ibid.</i>
Et l'événement de cette guerre,	98
Et les conditions de la paix,	<i>ibid.</i>
Comment l'Asie corrompit-elle les Romains,	99
Comment Caton fit-il accuser Scipion l'Africain,	<i>ibid.</i>
Quel sort eut Scipion l'Asiatique,	100
Qu'est-ce qui occasionna la seconde guerre de Macédoine,	<i>ibid.</i>
Quel en fut l'événement, et que fit Paul-Émile,	101
Comment les Romains traitoient-ils les rois,	102
Quelle fut l'occasion de la troisième guerre punique,	103
Les Romains ne se conduisirent-ils pas d'une manière odieuse,	104

Qu'est-ce qui rahima le courage des Carthaginois ,	Pag. 104
Que fit Scipion-Emilien ,	105
Racontez la prise de Carthage ,	106
Comment Rome asservit-elle la Grèce ,	ibid.
Que devinrent les richesses de Corinthe ,	107
Quelle fut la conduite des Romains à l'égard de Viriathe ,	ibid.
Et de Numance ,	108
N'avez-vous point quelques observations importantes sur sur la milice des Romains ,	109
Sur les récompenses et les punitions militaires ,	110
Sur la population et les mœurs ,	ibid.
Sur les finances ,	111
Sur les arts et les lettres ,	112
Qui étoient les Gracques , et qu'entreprirent-ils ,	114
Quel désordre y avoit-il dans la république ,	115
Que fit Tibérius pour y remédier ,	ibid.
Comment poussa-t-il à bout le sénat ,	ibid.
Quelle fut sa fin tragique .	116
Que fit ensuite Caius-Gracchus ,	117
Comment périt-il ,	ibid.
Que doit-on penser des Gracques ,	118
Que devint Cornélie après la mort de ses fils ,	119
Quels furent les crimes de Jugurtha ,	ibid.
Quelle fut la conduite des Romains à son égard ,	120
Que fit Métellus ,	121
Comment Marius supplanta-t-il ce général ,	ibid.
Métellus se justifia-t-il glorieusement ,	122
Comment finit la guerre de Jugurtha ,	ibid.
Racontez la guerre des Cimbres et des Teutons ,	123
Quels furent les attentats de Saturninus ,	124
Et la conduite de Marius ,	125
Que fit le tribun Drusus ,	ibid.
Donnez une idée de la guerre sociale ,	126
Qui étoit Sylla ,	127
Quelle fut la cause des brouilleries de Sylla et de Marius ,	128
Comment Sylla se vengea-t-il ,	129
Quelle révolution rétablit Marius ,	130
Quelles furent ses proscriptions ,	131
Comment finit Marius ,	ibid.
Qui étoit Mithridate ,	132
Qu'avoit-il fait contre les Romains ,	ibid.
Comment Sylla traita-t-il les Athéniens ,	ibid.
Quelles victoires remporta-t-il ensuite ,	133
Que fit-il pendant qu'on le proscrivoit à Rome ,	134
Comment traita-t-il ses troupes en Asie ,	135
Quel fut le retour de Sylla à Rome ,	ibid.
Quelles furent ses cruautés ,	136
Quelques détails sur les proscriptions ,	ibid.
Comment Sylla devint-il dictateur perpétuel ,	137

Quelles furent ses lois,	Pag. 137
Quelle fut sa fin,	139
Qui étoit Sertorius,	<i>ibid.</i>
Quelle fut sa fin,	140
Comment finit Perpenna,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la conduite de Pompée en Espagne.	<i>ibid.</i>
Racontez la guerre de Spartacus,	141
Comment fut-il vaincu,	<i>ibid.</i>
Comment s'accrut le pouvoir de Pompée,	142
Que fit Mithridate après le départ de Sylla,	143
Quelles furent les campagnes de Lucullus en Asie,	<i>ibid.</i>
Pourquoi ne réussit-il pas à la fin,	144
Comment Pompée fut-il envoyé à sa place,	<i>ibid.</i>
Comment reçut-il cette commission,	145
Sa conduite à l'égard de Lucullus,	<i>ibid.</i>
Comment vécut Lucullus après son rappel,	146
Quelle fut la fin de Mithridate,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la conjuration de Catilina,	147
Comment fut-elle dissipée,	<i>ibid.</i>
Quel étoit le caractère de César,	148
Quelle fut sa politique,	<i>ibid.</i>
Qu'est-ce qui occasionna l'exil de Cicéron,	149
Comment les triumvirs augmentèrent-ils leur pouvoir,	150
Quelle fut la fin de Crassus,	<i>ibid.</i>
Quels furent les succès de César dans la Gaule,	151
Quelle fut la cause de la guerre civile,	152
Que fit César au bord du Rubicon,	<i>ibid.</i>
Quels furent les succès de César,	153
Que devint Pompée après la bataille de Pharsale,	<i>ibid.</i>
Racontez en peu de mots les autres exploits de César,	154
Quelle fut la fin de Caton d'Utique,	<i>ibid.</i>
Comment outroit-il la vertu,	156
Quels honneurs accorda-t-on à César,	<i>ibid.</i>
Quel fut son gouvernement,	157
Comment réforma-t-il le calendrier,	<i>ibid.</i>
Que fit-il en Espagne et à son retour,	<i>ibid.</i>
Pourquoi conspira-t-on contre César,	158
Qui étoient les chefs de la conspiration,	<i>ibid.</i>
Racontez sa mort,	159
Comment le peuple fut-il soulevé contre les meurtriers de César,	<i>ibid.</i>
Que fit Octave dans cette circonstance,	160
Qu'est-ce qui se passa entre Antoine et Octave,	161
Quel étoit le caractère de Cicéron,	<i>ibid.</i>
Quels furent les premiers événemens de la guerre civile,	162
Comment se forma le second triumvirat,	<i>ibid.</i>
Quelles furent les conventions des triumvirs,	163
Quelle fut la proscription,	<i>ibid.</i>
Que firent les triumvirs après ce massacre,	164

Quel fut le succès de la bataille de Philippes,	Pag. 165
Que devinrent les triumvirs après la victoire,	<i>ibid.</i>
Quelles furent les fautes d'Antoine et la politique d'Octave,	166
Racontez la bataille d'Actium et ses suites.	167

TROISIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

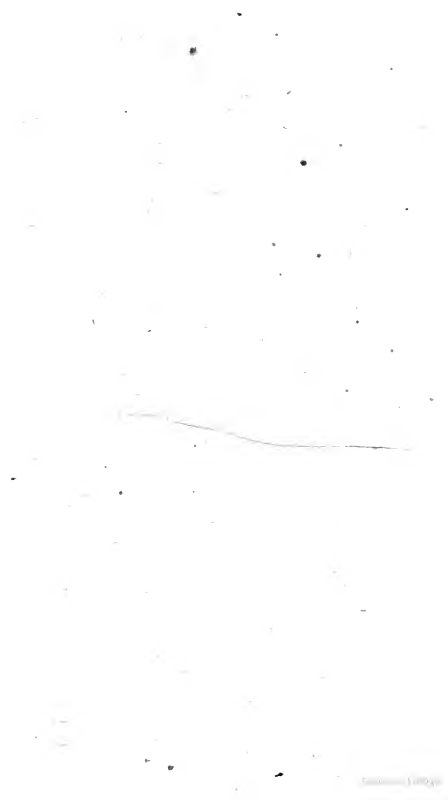
QUELLE fut la conduite d'Auguste après la bataille d'Actium,	168
Avec quel art sut-il affermir son pouvoir,	169
Quelle fut sa conduite privée,	170
Comment prit-il pour gendre Agrippa,	<i>ibid.</i>
Que fit-il en Asie,	171
Quelles lois à son retour,	<i>ibid.</i>
Que fit-il pour rendre au sénat son lustre,	<i>ibid.</i>
Ne craignoit-il pas pour sa vie,	172
Pourquoi donna-t-il sa fille à Tibère,	<i>ibid.</i>
Comment se fit la guerre avec les Germains,	173
Un trait de la politique intéressée d'Auguste,	<i>ibid.</i>
Quels furent ses chagrins domestiques,	174
Et la conjuration de Cinna,	175
Quand commence l'ère chrétienne,	<i>ibid.</i>
Qu'arriva-t-il en Germanie,	<i>ibid.</i>
Que produisit la défaite de Varus,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la vieillesse d'Auguste,	176
Quelle fut sa mort,	177
Quels éloges a-t-il mérités,	<i>ibid.</i>
Pourquoi a-t-il été tant loué par les gens de lettres,	<i>ibid.</i>
Quel étoit le caractère de Tibère,	178
Et sa conduite au commencement,	<i>ibid.</i>
Comment Germanicus se conduisit-il en Germanie,	179
Que fit Tibère pour le perdre,	180
Quel fut le sort de Pison,	181
A quel point fut porté l'abus des délations,	<i>ibid.</i>
Qu'est-ce qui détermina la retraite de Tibère à Caprée,	182
Quel étoit le caractère de Séjan,	183
Quels furent ses projets et ses attentats,	<i>ibid.</i>
Comment périt-il,	184
Quelles furent ensuite les cruautés de Tibère,	<i>ibid.</i>
Et sa fin,	185
Quel fut le règne de Caligula,	186
Comment Claude fut-il élevé à l'empire,	187
Quel étoit son caractère,	<i>ibid.</i>
Que fit Messaline, sa femme,	188
Le trait d'Arria et de Pétus,	189

Comment Claude fit-il la guerre ,	Pag. 189
Quelles furent ses lois ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la fin de Messaline ,	190
Quelle fut la quatrième femme de Claude ,	<i>ibid.</i>
Comment Agrippine procura-t-elle l'empire à son fils ,	191
Quels furent les commencemens de Néron ,	192
Quels furent ses premiers crimes ,	193
Comment fut-il préparé au parricide ,	<i>ibid.</i>
Que fit Néron après avoir tué sa mère ,	194
Que devinrent Burrhus , Sénèque , et Octavie ,	195
Parlez de l'incendie de Rome ,	196
Qu'arriva-t-il aux chrétiens ,	<i>ibid.</i>
Quelle conjuration se forma contre Néron ,	197
Mort de Sénèque , de Lucain ,	<i>ibid.</i>
De Soranus et de Thraséa ,	198
Quel fut l'objet du voyage de Néron en Grèce ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut la fin de Néron ,	199
Quelles fautes fit Galba en montant sur le trône ,	200
Que fit Galba pour se soutenir ,	201
Comment périt Othon ,	202
Quel fut le règne de Vitellius ,	<i>ibid.</i>
Quelle fut sa fin ,	205
Comment régna Vespasien ,	<i>ibid.</i>
Racontez la guerre des Juifs ,	206
Et la prise de Jérusalem ,	207
Comment finit Vespasien ,	<i>ibid.</i>
Quel fut le règne de Titus ,	208
Que produisit l'éruption du Vésuve ,	209
Quel fut le caractère de Domitien ,	<i>ibid.</i>
Que direz-vous d'Agriкола ,	210
Et d'Apollonius de Tyane ,	211
Quelle fut le caractère de Nerva ,	212
Comment régna Trajan ,	<i>ibid.</i>
Quels écrivains florissoient alors ,	213
Quel fut le règne d'Adrien ,	214
Ses lois ,	<i>ibid.</i>
Comment traita-t-il les Juifs ,	215
Sa fin ,	216
Quelles furent les vertus d'Antonin ,	<i>ibid.</i>
Quelles furent celles de Marc-Aurèle ,	217
Comment fit-il la guerre ,	218
Quels furent ses défauts ,	219
Et sa philosophie ,	220
Quel fut le règne de Commode ,	<i>ibid.</i>
Comment régna Pertinax ,	221
Quelles révolutions produisit la licence des troupes ,	<i>ibid.</i>
Quel fut le règne de Julius-Didius ,	223
Quel fut celui de Septime-Sévère ,	224
Qui étoit Plautien , son ministre ,	<i>ibid.</i>

308 TABLE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Quelle fut la fin de Sévère,	Pag. 225
Quels crimes signalèrent le règne de Caracalla,	226
Ses expéditions ridicules,	228
Comment fut-il détrôné,	<i>ibid.</i>
Et Macrin eusuite,	229
Quel monstre fut Héliogabale,	<i>ibid.</i>
Quelles furent les vertus d'Alexandre-Sévère,	230
Racontez son expédition contre les Perses,	231
Qui étoit Maximin,	232
Quelle fut la fin de l'empereur,	<i>ibid.</i>
Dites-nous un mot de ses successeurs jusqu'à Aurélien,	233
Comment Aurélien traita-t-il Zénobie,	235
Et Longin,	236
Quel fut son gouvernement,	<i>ibid.</i>
Et sa fin,	237
Comment régnèrent Tacite, Probus, et les autres jusqu'à Dioclétien,	238 et suiv.
Quel fut Dioclétien,	242
Pourquoi deux empereurs et deux Césars,	<i>ibid.</i>
Quel étoit alors l'état des chrétiens,	243
Pourquoi furent-ils persécutés,	244
Comment Dioclétien quitta-t-il l'empire,	245
Quel fut le gouvernement de Constance-Chlore,	<i>ibid.</i>
Quels furent les commencemens du règne de Constantin,	246
Quelle fut sa conduite après avoir vaincu Maxence,	247
Comment finit Maximin,	249
Que produisirent les brouilleries de Constantin et de Licinius,	250
Que fit Constantin en faveur du christianisme,	251
Comment s'envenimèrent les disputes ecclésiastiques,	252
Quelles cruautés commit Constantin,	253
Que devint Constantinople,	<i>ibid.</i>
Quel nouveau gouvernement forma Constantin,	254
Quelle fut la fin de son règne,	255
Racontez le précis des successeurs de Constantin,	257 et suiv.

Fin de la Table.





B.N.C. - FIRENZE

B.7.4.199



1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

